IMERO 87

Illinois U Library
France

28 JUILLET 1951

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

UPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
CLAUDE SAINVAL
15 Av. MONTAIGNE
TEL ELY-37-03
Mo ALMA-MARCEAU
FRANKLIN-ROOSEVELT

FRANÇOISE CHRISTOPHE
MICHEL VITOLD
JEAN MARTINELLI

LE ROI DE LA FÊTE

COMÉDIE ROMANESQUE EN 3 ACTES DE
CLAUDE-ANDRÉ PUGET

Décors et costumes de FRANCINE GALLIARD-RISLER

JEAN-PAUL MOULINOT
JACQUES DERIVES
PAUL MERCEY
ROGER LAURAN
JEAN VALLIENNE
AVEC
DENISE PROVENCE
ET
ANDRÉ FOUCHÉ

MARFORT-OBÉ 51 78

SOIRÉES 20h45 (SAUF DIM.). MATINÉES SAMEDIS 15h45. PENDANT LA SAISON D'ÉTÉ FERMETURE HEBDOMADAIRE LE DIMANCHE

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Elisabeth. Karl. Kalenberg.

Wanda. Karl. Kalenberg.

Philippe. Elisabeth. Karl. Wanda.

1 ELISABETH. — *Karl, il y a des semaines qui s*
plus longues que les autres.
KARL. — *Je sais.* (ACTE PREMIE

2 KARL. — *Comment est la reine ? Toujours au*
désespérée ?
KALENBERG. — *Oh ! moins.* (ACTE

3 PHILIPPE. — *Madame, je bois à votre bonheur fu*
ELISABETH. — *Ce sera le même qu'aujourd'h*
monsieur. (ACTE

4 ELISABETH. — *Parce que vous « m'aimez » tou*
même ?
PHILIPPE. — *Oui.*
ELISABETH. — *Depuis cet après-midi ?*
PHILIPPE. — *Oui.* (ACTE

5 PHILIPPE. — *Et jetez-le sur un lit de domesti*
cette fois. (ACTE

Philippe. Elisabeth.

Elisabeth. Philippe. Karl.

LE ROI DE LA FÊTE

Comédie romanesque en trois actes
de CLAUDE-ANDRÉ PUGET

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris à la Comédie des Champs-Élysées le 13 avril 1951 dans une mise en scène de Claude SAINVAL et des décors et costumes de Francine GALLIARD-RISLER.

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs.
Copyright 1951 by Claude-André PUGET.

Supplément au N° 302 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

PERSONNAGES

(par ordre d'entrée en scène)

Le comte Eric de Kalenberg, premier ministre .	*André FOUCHE*
Zwirbi, policier	*Paul MERCEY*
Jobst, baladin	*Jacques DERIVES*
Premier laquais	*Roger LAURAN*
Vitzthum, lieutenant général de la police. . . .	*Jean-Paul MOULINOT*
La vicomtesse Wanda de Denhoff, dame d'honneur d'Elisabeth	*Denise PROVENCE*
Elisabeth, femme de Karl-Othon Ier.	*Françoise CHRISTOPHE*
Karl-Othon Ier	*Jean MARTINELLI*
Le chevalier Philippe de Halden	*Michel VITOLD*
Deuxième laquais	*Jean VALLIENNE*
Chefs montagnards.	

L'action se passe dans la capitale d'un petit royaume montagneux du Centre Sud-Est de l'Europe, entre 1835 et 1840. Le texte entre crochets a été coupé à la représentation.

ACTE PREMIER

Le cabinet du comte de Kalenberg, premier ministre du roi Karl. Grande porte-fenêtre donnant sur un balcon. Portes à droite et gauche. Il est environ 5 heures de l'après-midi.

Au lever du rideau le comte de Kalenberg, Zwirbi et Jobst sont en scène. Le comte de Kalenberg est un homme d'une cinquantaine d'années, qui ne paraît pas son âge ; il est grand, mince, très distingué. Zwirbi est un gaillard de forte complexion et de tempérament sanguin ; Jobst, un pauvre hère, d'aspect famélique. Lorsque le rideau se lève la conversation vient de commencer.

KALENBERG, *sans aucune mauvaise humeur.* — 'est invraisemblable, monsieur Zwirbi. Je vous ssure. Invraisemblable.

ZWIRBI. — Mais, monsieur le ministre...

KALENBERG, *le coupant.* — Nous avons pris cette écision peu après midi, n'est-ce pas, quand nous vons vu que les choses commençaient à se gâter... *Regardant la pendule :)* Il est bientôt 5 heures... 'oilà donc plus de quatre heures et demie que j'ai hargé M. le lieutenant général de police de faire es recherches dans toutes les geôles de la ville... *geste vers Jobst)* ... et c'est cela que vous 'amenez ?

ZWIRBI. — Il n'y avait pas le choix, Excellence.

KALENBERG. — Allons ! Allons ! Que par malhance nous n'ayons pas eu sous la main de ondamné à mort, et même : que les prisons du oyaume ne soient pas très courues depuis quelues années, soit ! mais...

ZWIRBI. — Ce n'est pas à nous qu'il faut s'en rendre, Votre Honneur. Quand la justice s'endort, es prisons bâillent.

Léger temps.

KALENBERG. — De toute façon, vous auriez dû ous préoccuper un peu plus de l'apparence. J'avais it : un fort gaillard, de mine patibulaire...

ZWIRBI. — Oui, oui. Je sais, Excellence.

KALENBERG. — Eh bien ?

ZWIRBI. — Nous jouons de malheur : il n'y en pas un derrière nos barreaux en ce moment. [Rien ue des têtes à qui vous donneriez le Bon Dieu ans confession, monseigneur. Un vrai gibier d'acuittement. On en pleurerait. *(Temps)*]. Car il faut ire ce qui est : l'honnêteté a fait des progrès ffrayants dans le pays.

KALENBERG, *souriant.* — Oui... En somme, nous égringolons ?

ZWIRBI. — Oh ! c'est-à-dire, monsieur le inistre, que, si cela continue, la police finira sur la aille. Et encore !... Sur celle des cachots : c'est a seule qui lui restera.

KALENBERG, *riant.* — Vous avez de ces perspectives !... *(Un temps. Il hausse légèrement les épaules.)* Bon. Enfin !... Tant pis. *(A Jobst :)* Depuis quand êtes-vous incarcéré ?

JOBST. — Depuis hier soir, monsieur le ministre.

KALENBERG. — Et pourquoi ?

JOBST. — Pour dettes.

KALENBERG. — Pour dettes !

JOBST. — Oui, monsieur le ministre. Je vous demande un peu ! Est-ce que c'est ma faute, à moi, si l'on goûte aussi peu le théâtre dans votre capitale !

KALENBERG. — Ah ! Vous êtes comédien ?

ZWIRBI, *méprisant.* — Oh ! comédien !...

KALENBERG. — Quoi ? Non ?

ZWIRBI. — Un saltimbanque, Votre Honneur. Tout au plus.

JOBST, *protestant.* — Ah ! permettez !

KALENBERG, *à Zwirbi.* — Prenez garde : vous vexez Monsieur.

JOBST. — Je cours les chemins avec ma roulotte, c'est une affaire entendue. Mais cela ne m'empêche pas de représenter le bon répertoire quand je suis devant de vrais amateurs. Oh ! pas ici, bien sûr ! J'ai essayé : quel loup, mes aïeux ! [Et pourtant, moi, n'est-ce pas, je m'étais dit : à l'approche d'une fête nationale — et quelle fête ! une fête qui n'a lieu que tous les cinquante ans, où l'on affirme que, pendant vingt-quatre heures, le peuple a le droit de faire à peu près tout ce qu'il veut — les badauds doivent avoir le cœur à rire. Si j'arrive une semaine à l'avance, j'ai le temps de leur faire connaître ce que je vaux — et hop ! le jour de la fête ma baraque ne désemplira pas. Ah, ouiche ! pas un liard de recette, Excellence, ou tout comme ! Et la veille du grand jour, on me boucle.]

KALENBERG, *à Zwirbi.* — Dites-moi, on s'y est pris avec discrétion, je pense ?

ZWIRBI. — Pour l'arrêter ?

KALENBERG. — Pour le conduire ici ? Il suffirait que quelqu'un l'ait aperçu...

ZWIRBI. — Aucun danger. Je l'ai amené en voiture fermée. Mais ce n'a été qu'un surcroît de précaution, car on ne l'a jamais vu que barbouillé de rouge et de blanc, et même de noir.

JOBST, *précisant avec complaisance.* — Et de bleu. Le bleu pour les yeux.

ZWIRBI. — Oui... Ce qui fait que, pratiquement, il est méconnaissable. Quand je suis allé le chercher tout à l'heure, les geôliers eux-mêmes ne le reconnaissaient pas.

Mine interrogative de Kalenberg.

JOBST, *expliquant.* — Je m'étais débarbouillé. Le plus souvent, vous comprenez, je n'ai pas le temps de me faire une tête avant d'entrer en scène. Alors je la garde le plus longtemps possible.

KALENBERG. — Quoi ? Qu'est-ce que vous gardez ?

JOBST. — Ma tête. Je parle de celle qui a le plus de succès, bien entendu. Il y a des années que je m'y tiens.

ZWIRBI, *reprenant.* — N'oubliez pas non plus qu'il n'est pas du pays, Excellence. C'est même la première fois qu'il s'exhibe chez nous.

JOBST. — Et la dernière aussi : merci bien !

KALENBERG. — Disons : l'avant-dernière, puisque...

JOBST. — Ah ! oui. En effet.

KALENBERG. — Vous avez de la famille ?

JOBST. — De la famille... enfin... j'ai ma troupe. Mais ça revient au même, parce que c'est moi qui ai charge d'âmes, vous comprenez...

KALENBERG. — Oui...

JOBST. — Remarquez que, s'il n'y avait que les âmes, je m'en tirerais très bien...

KALENBERG, *à Zwirbi.* — Qu'a-t-on fait de ces gens ? On ne s'en est pas embarrassé ?

ZWIRBI. — Non. Non. On les a menés à la frontière. A Dzinckz.

JOBST. — A Dzinckz ? *(Désolé :)* Oh !... mais ce n'était pas du tout notre itinéraire ! On aurait vraiment pu me demander mon avis...

KALENBERG, *l'interrompant.* — Vous êtes au courant de ce que nous attendons de vous, naturellement ?

JOBST. — Ben !... En gros, oui. *(Hésitant :)* Mais...

KALENBERG. — Qu'est-ce qu'il y a ? Vous n'êtes pas inquiet ?

JOBST. — Inquiet, monsieur le ministre ? Vous voulez dire que je meurs de trac, oui ! Révérence parler.

KALENBERG. — Vous n'êtes pourtant pas un débutant...

JOBST. — Oh ! non !... Oh ! ça... Je suis rompu !

KALENBERG. — Et ce n'est tout de même pas parce que nous vous demandons d'exercer votre art, non sur une scène comme d'habitude, mais dans la vie, que...

JOBST. — Oh ! non. Non plus. Non. Je joue toujours *avec* le public. Et même, souvent, *dans* le public. Ainsi !...

KALENBERG. — Alors, quoi ? Vous craignez qu'on ne croie pas à votre personnage ?

JOBST. — Voilà. Vous avez mis le doigt dessus, Excellence : c'est un rôle que je ne sens pas.

KALENBERG. — Diable !

JOBST. — Et notez bien une chose, cependant : il n'y a pas plus sincère que moi sur les planches. Quand je tiens une situation je vais toujours jusqu'au bout. [Si vous m'aviez vu jouer *les Fourberies,* par exemple, la scène des coups de bâton, vous comprendriez tout de suite à quoi je fais allusion. Une scène du fameux Molière, Excellence, où je reçois des coups de bâton enfermé dans un sac. Eh bien, je l'ai arrangée. En plus drôle, naturellement. Je la joue tout seul. Je m'y colle moi-même, dans le sac, et je me flanque moi-même les coups de bâton. Faut voir les gens, monsieur ministre !...]

KALENBERG, *le coupant.* — Eh bien, alors ? Tout est pour le mieux.

JOBST. — Ah ! non, monsieur le ministre. Non. Parce qu'il y a un hic.

KALENBERG. — Lequel ?

JOBST. — Question d'emploi. Je suis un comique, Excellence. Je fais rire, moi, vous comprenez. Rire que de me regarder, on rit. Je me suis essayé un jour dans un rôle de tragédie, les gens étaient pliés en deux. Je n'ai pas envie de recommencer.

KALENBERG, *agacé.* — Mais notre personnage n'est pas tout à fait un héros de tragédie...

JOBST. — Excusez-moi. Un type que l'on condamne à mort et qui devient roi, ou plutôt qui prend la place du roi pendant toute la journée qui précède son exécution, je n'appelle pas ça une composition comique, que voulez-vous ! Non. Non. Et un roi, c'est quand même un monsieur sérieux en principe, un... un grand premier rôle. *(Avec espoir :)* Si encore c'était un roi idiot, ça me permettrait un peu de laisser-aller, mais...

KALENBERG. — Il n'en est pas question.

JOBST, *douché.* — Oui. C'est bien ce que je pensais. *(Angoissé :)* Alors... un... un roi... avec une couronne ?...

KALENBERG. — Mais non.

JOBST, *soulagé.* — Ah ! bon... Vous me voyez avec une couronne !... *(De nouveau inquiet.)* Euh !... Alors... avec... un... un uniforme ?

KALENBERG. — Oui.

JOBST. — Pourvu qu'il ne soit pas trop grand. Des manches trop longues, ça fait rire à chaque coup, c'est automatique. Et si, par malheur, il y a des bottes...

KALENBERG. — Il y en aura.

JOBST, *terrifié.* — Avec des éperons ?

KALENBERG. — Probablement.

JOBST. — Ça y est ! Ça y est ! C'est ce que j'appréhendais le plus !

KALENBERG. — Pourquoi ?

JOBST. — Parce que je me prendrai les pieds dedans et que je m'étalerai de tout mon long, Excellence. C'est couru d'avance.

KALENBERG. — Rien ne le prouve, voyons !

JOBST. — Oh ! si : l'habitude ! Tomber par terre, c'est ma spécialité. Avec le saut périlleux tout de suite après.

ZWIRBI, *qui ne se contient plus.* — Toi, si tu fais le saut périlleux avec l'uniforme de Sa Majesté, je te fous mon pied dans le c..., m'entends ?

KALENBERG, *le rappelant à l'ordre.* — Eh bien ! Eh bien, monsieur Zwirbi !

ZWIRBI, *qui ne sait plus où se fourrer.* — Je vous demande pardon, Excellence... Mais c'est la faute de cette tête-à-gifles, aussi !...

On frappe à la porte.

KALENBERG. — Entrez !

UN LAQUAIS, *qui apparaît, annonce.* — M. le lieutenant général de police !

Entre Vitzthum.

KALENBERG. — Ah ! mon cher Vitzthum, vous arrivez à propos, tenez !

VITZTHUM. — Pourquoi donc ? Qu'y a-t-il, xcellence ?

KALENBERG. — Il y a que votre homme se trouve op comique pour le rôle.

VITZTHUM. — Quoi ?

KALENBERG. — Oui, oui.

VITZTHUM. — Qu'est-ce qui lui prend ?

KALENBERG, *sarcastique.* — Des scrupules artis- ques, mon cher ! Ce qui est infiniment respec- ble, j'en conviens...

VITZTHUM. — Il est fou ? Attendez ! Vous per- ettez que... ?

KALENBERG. — Mais comment donc !

VITZTHUM, *à Jobst.* — Ecoute-moi bien, mon etit bonhomme !

JOBST, *impressionné.* — Oui, mon général.

VITZTHUM. — Je ne suis pas général.

JOBST. — Oui, mon lieutenant.

VITZTHUM. — Je ne suis pas lieutenant non plus.

JOBST. — Ah ?

VITZTHUM. — Je suis lieutenant général.

JOBST. — C'est ce que je disais.

VITZTHUM. — Tais-toi ! Nous pouvions très bien e laisser moisir en prison jusqu'à la fin de tes ours, cela ne dépendait que de nous... *(Jobst va our parler.)* Ne m'interromps pas ! A cette solu- on nous en avons préféré une autre, parce que ous avons l'habitude de protéger les arts quand s artistes veulent bien faire ce que nous leur emandons...

JOBST. — Oui, mais...

VITZTHUM. — Il n'y a pas de mais, tais-toi ! e ne te reconnais pas le droit de revenir sur le narché que nous avons passé ensemble, c'est clair ? *Menaçant :)* Et si tu discutes encore... Mais, 'aimerais beaucoup que tu me comprennes à demi- ot, figure-toi !

JOBST. — Oh ! j'ai compris, monsieur le lieute- ant-colonel.

VITZTHUM. — Parfait ! Rien de tel qu'un change de vues entre esprits raisonnables. *(A Kalenberg :)* Voilà, monsieur le ministre.

KALENBERG. — Bravo !

VITZTHUM, *revenant à Jobst.* — Et maintenant ontinue à me prêter ta bienveillante attention, s'il e plaît. Tu as déjà joué des pièces au canevas, e présume ?

JOBST. — Vous pensez ! Si l'on était obligé 'apprendre le texte en plus, on n'en sortirait pas !

VITZTHUM. — A merveille ! Tu vas donc partir 'ici en compagnie de M. Zwirbi...

JOBST. — Pour où ?

VITZTHUM. — Attends ! Il te remettra un pistolet ue tu auras soin de dissimuler, mais que tu gar- leras à portée de la main...

JOBST. — Je vous signale que j'ai une peur orrible des armes à feu. Au théâtre...

ZWIRBI, *intervenant.* — Tais-toi !

VITZTHUM, *à Zwirbi.* — Vous aussi ! De quoi ous mêlez-vous ?

ZWIRBI, *confus.* — Pardon !

VITZTHUM, *à Jobst.* — M. Zwirbi te conduira out près d'ici, au coin de la rue qui débouche ur la place Royale, et c'est là que tu te posteras. Sur une échelle.

JOBST. — Pourquoi sur une échelle ?

VITZTHUM. — Pour bien voir et pour être bien vu. Autour de l'échelle, j'ai disposé des hommes. Rien ne les distinguera des curieux qui assisteront au passage du roi. Au fait, tu ne sais peut-être pas que le roi est absent depuis huit jours et qu'il revient tout à l'heure ?

JOBST. — Ma foi ! non.

VITZTHUM. — A présent, tu le sais ! Dès que tu l'apercevras, tu sortiras ton pistolet, et, juste à l'instant où il défilera devant toi...

JOBST. — Mais à quoi est-ce que je le recon- naîtrai, moi, le roi ?

VITZTHUM. — Oh ! tu ne peux pas te tromper : il sera en tête de son escorte, à cheval, et moi, immédiatement derrière lui.

JOBST. — Bien.

VITZTHUM. — Donc, au moment précis où tu l'auras presque en face de toi, tu le mettras en joue en criant : « Mort au tyran ! », et tu...

KALENBERG, *l'interrompant.* — Ttt ! Ttt ! Ttt !... Je crois qu'il serait préférable d'éviter ce mot-là.

VITZTHUM. — J'avais pensé que cela ferait plus vrai.

KALENBERG. — Sans doute. Sans doute. Mais dans un régime comme le nôtre il y a des échos qu'il faut se garder de réveiller. J'ai l'impression que *despote* suffirait. Croyez-moi.

VITZTHUM. — Très bien. *(A Jobst :)* Tu as entendu ? Tu crieras : « Mort au despote ! » et tu tireras sur lui.

JOBST. — Pardon ! Pardon ! mais si je l'atteins, dites-moi ? J'ai beau être très maladroit...

VITZTHUM. — Aucun risque. L'arme est chargée à blanc.

JOBST. — J'aime mieux ça. Surtout pour moi ! Et ensuite ? Qu'est-ce que je fais ? Je reste sur l'échelle ?

VITZTHUM. — Mes hommes se chargeront de t'en descendre, c'est leur métier, ne t'occupe pas de cette question-là.

JOBST, *inquiet.* — Ah ! ils se... ?

VITZTHUM. — Oui. Oh ! ils te mèneront d'abord... un peu rudement... pour la forme...

JOBST, *inquiet.* — Ah ! ah ! Pour la forme ? Un peu rudement ?

VITZTHUM. — Oui.

KALENBERG. — Le moins rudement possible, allons !

VITZTHUM. — Bien entendu. Le moins possible pour des policiers. Tu vois ce que je veux dire ?

JOBST. — Oui, oui. Je connais déjà.

VITZTHUM. — Alors, tu as l'habitude : de quoi t'étonnes-tu ? Et ils te traîneront devant le tri- bunal...

JOBST. — Comme ça ? Tout de suite ?... Le temps de le réunir quand même ?

VITZTHUM. — Même pas. Il est tout réuni. Il rédige déjà ton jugement.

JOBST. — Ah !

Il prend un air pénétré et remue les lèvres.

VITZTHUM. — Te voilà donc devant lui... *(S'interrompant devant l'air distrait de Jobst :)* Qu'est-ce que tu marmonnes là ?

JOBST. — Je prépare la phrase que je lui dirai.

VITZTHUM. — A qui ?

JOBST. — Ben, au tribunal, pardi ! Et je me la mets dans la bouche.

VITZTHUM. — Tu peux la ravaler, parce que tu ne lui diras rien du tout.

JOBST. — Comment ? Je n'ai pas de texte ? Pas même une réplique ?

KALENBERG. — Si. Vous direz votre nom quand on vous le demandera.

JOBST. — Ça me fera une réplique d'une syllabe : je m'appelle Jobst.

VITZTHUM. — Parfait. Le plus court sera le mieux. Et c'est immédiatement après qu'on te donnera lecture de l'arrêt qui te condamne à mort.

JOBST. — Oui. Et je pleure ?

VITZTHUM. — Mais non, tu ne pleures pas ! Jamais de la vie.

JOBST. — Vous me coupez tous mes effets, alors ?

KALENBERG. — Vous n'aurez qu'à prendre une attitude de circonstance.

JOBST. — Ah ! c'est ça ! Je leur dirai : « Merci ! » sèchement... pour qu'ils voient que je ne suis pas content !

VITZTHUM. — Pas un mot, je te répète. Pas un.

JOBST. — Ça devient une pantomime, quoi ! Autant le dire tout de suite.

VITZTHUM. — Si tu veux. Dès lors, le reste est très simple. Tu sors du tribunal... En grande pompe, cette fois-ci...

JOBST. — Pourquoi ?

VITZTHUM. — Parce que la tradition l'exige. Seul un condamné à mort peut être Roi de la Fête. Mais dès qu'il l'est, on l'honore.

JOBST, *cabotin.* — Et le Roi de la Fête, c'est moi ?

VITZTHUM. — Oui.

JOBST, *même jeu.* — Et le rôle n'a pas été tenu depuis cinquante ans ?

VITZTHUM. — Tu vois : on te gâte ! Ton cortège se forme aussitôt. Tu es encadré par les chefs de nos tribus montagnardes, qui viendront prendre possession du palais royal en même temps que toi. Tu réponds aux ovations de la foule...

JOBST. — De quelle manière ?

VITZTHUM. — Par des saluts. Avec dignité.

JOBST. — Toujours pas de texte, en somme ?

VITZTHUM. — Non. Tu arrives ici. On t'habille. Tu incarnes le roi...

JOBST, *sur le même ton d'énumération.* — Le trac me prend...

KALENBERG. — Oh ! vous n'allez pas recommencer. On tâchera de prévenir vos bourdes. Ou on les limitera dans la mesure du possible. En vous envoyant au lit de bonne heure, par exemple.

VITZTHUM. — Mais oui ! Et demain matin, à l'aube, on t'expédiera dans le plus grand secret à Dzinckz, où tu rejoindras ta troupe... Et tu iras te faire pendre ailleurs.

JOBST. — Pardon ! Mais... justement... et l'exécution, alors ?... Vous êtes sûr qu'on acceptera ça, dans la population ?

VITZTHUM. — Nous prétendrons que tu as réussi à t'évader. Du reste, demain matin, elle cuvera son orgie de la nuit, la population ! Et, s'il y a quelques excités qui réclament malgré tout une exécution capitale, on la leur donnera avec un mannequin. Il est tout prêt, je l'ai fait fabriquer tout à l'heure. Et... un homme ou un mannequin... au bout d'une corde, c'est tout un ! Voilà *(Il se tourne vers Kalenberg :)* J'espère que je n'ai rien oubl Excellence ?

KALENBERG. — Non. Je ne crois pas.

VITZTHUM. — Alors, emmenez-le, Zwirbi. Vo pouvez disposer.

ZWIRBI. — Bien, monsieur le lieutenant génér

KALENBERG. — Et à-Dieu-va !

Zwirbi entraîne Jobst.

JOBST. — Ce sera bien la première fois que suis doublé par un mannequin, par exemple !

ZWIRBI, *le poussant dehors.* — Imbécile !

Ils sortent.

KALENBERG. — Ouf ! Pourvu que tout marche souhait !

VITZTHUM. — Mais oui. Sûrement.

KALENBERG. — Le ciel vous entende ! Ah ! et présent que nous sommes entre nous, dites-moi vi comment vont les choses ?

VITZTHUM. — Assez mal. Vous avez reçu m dernier rapport ?

KALENBERG. — Précisément. Alors ?

VITZTHUM. — Eh bien, cela ne fait que s'étendr

KALENBERG. — Ah !

VITZTHUM. — Ils se refusent à la fête. De pl en plus.

[KALENBERG. — Comment cela se traduit-il ?

VITZTHUM. — Les uns se sont enfermés ch eux. Certains autres se rassemblent autour d'éne gumènes qui palabrent au coin des rues. Mais plus grand nombre sont sortis de la ville, o envahi le campement des montagnards et sont train de lier partie avec eux.

KALENBERG. — Et ceux-ci, comment réagisse ils ? Les montagnards, oui ? Ce sont eux que redoute le plus.

VITZTHUM. — Ils fourbissent leurs armes.

KALENBERG. — C'est gai ! Je sais bien qu'il s'ag là de leur occupation favorite, mais je serais bea coup plus tranquille s'ils s'occupaient à violer l filles : nous serions davantage dans le ton.

VITZTHUM. — Ils n'ont même pas l'air d songer.]

KALENBERG. — En somme, cela peut présag n'importe quoi ? C'est bien votre sentiment ?

VITZTHUM. — Oui. Rien du tout ou le pi Mais... le pire, très vraisemblablement. La fête leur est plus de rien si nous ne leur donnons p d'abord un Roi de la Fête conforme à leu croyances. Un Roi de la Fête..., donc : condamné à mort. Sinon...

KALENBERG. — Eh bien, il était temps d'agi C'est égal ! Qui diantre aurait pu prévoir ça, b sang !... Ah ! je n'en reviens pas, mon cher !

VITZTHUM. — Moi non plus.

KALENBERG. — Vous avez informé le roi ?

VITZTHUM. — D'heure en heure, par courrie vous pensez bien. Et la reine aussi. Je viens mê de lui adresser un compte rendu succinct...

KALENBERG, *l'interrompant.* — Oh ! la reine ! Elle ne songe qu'au retour de son époux, mon b ami. Une semaine de séparation, c'est long po une amoureuse, vous savez !... Et puis, elle n' pas de chez nous, la reine. Elle vient d'un pa civilisé. Si vous vous doutiez du mal que j'ai eu lui faire prendre cette tradition au sérieux,

nombre de documents que j'ai dû lui mettre sous es yeux...

VITZTHUM. — Entre nous, on la comprend. De os jours, tout cela est du dernier ridicule. Vous e trouvez pas ?

KALENBERG. — Bien sûr. Malheureusement, le idicule n'a jamais suffi à arranger quoi que ce soit. 'il suffisait du ridicule pour que tout aille bien sur a terre, tout y serait parfait depuis longtemps, mon her Vitzthum.

VITZTHUM. — Au moins vous n'avez pas d'illuions, monsieur le ministre !

KALENBERG. — Oh ! non... Très mauvais, les llusions. On commence par avoir des illusions et 'on finit pas avoir des scrupules. *(On frappe à la orte.)* Oui ? Entrez !

UN LAQUAIS, *il entre et annonce.* — Mme la vicomtesse de Denhoff demande à Votre Excellence si elle peut la recevoir ?

KALENBERG. — Mais je crois bien ! Avec joie.

Le Laquais sort en laissant la porte ouverte. Vitzthum fait mine de se retirer.

VITZTHUM. — Excellence...

KALENBERG. — Non. Non. Restez donc. Vous n'êtes pas à quelques minutes près. C'est une femme adorable, vous allez voir. Elle est arrivée hier soir de mon château de Kalenberg, qu'elle me faisait la grâce d'habiter depuis son veuvage, et la reine a bien voulu, sur ma demande, la prendre auprès d'elle pour sa dame d'atours.

WANDA, *entrant.* — Je ne vous dérange pas ?

KALENBERG. — Jamais ! Ma chère Wanda, je vous présente M. Vitzthum, lieutenant général de police.

VITZTHUM, *qui s'incline.* — J'ai très bien connu jadis le vicomte de Denhoff, madame...

WANDA, *riant.* — Moi aussi. Trop. *(A Kalenberg :)* Je viens de rencontrer dans le vestibule votre prétendant au trône. Je me suis permis de causer un instant avec lui. Mes compliments. Il est impeccable.

KALENBERG. — N'est-ce pas ?

[WANDA. — Vous aurez peut-être de la peine à le faire passer pour un individu dangereux. Mais, après tout, je suppose que cela n'a pas beaucoup d'importance ?

VITZTHUM. — Aucune, non. Rien de plus facile à tromper que le peuple quand il demande à l'être. Et c'est le cas.

KALENBERG. — Il le demande même avec ostentation !

WANDA. — Mettez-vous à sa place ! Ne dit-on pas que les réjouissances auxquelles il se livre sont assez... hum !... croustillantes ?

KALENBERG. — Oui. Pour le moins.]

Ils rient.

WANDA. — Plaisanterie à part, il y a une chose ou deux que je ne m'explique pas très clairement...

KALENBERG. — Lesquelles ?

WANDA. — Eh bien, d'abord, supposons que vous n'ayez pas eu l'idée de cette savoureuse supercherie, et que, par conséquent, vous ne puissiez pas tout à l'heure donner un souverain provisoire à ceux qui le réclament...

KALENBERG. — Oui ?

WANDA. — ... Qu'en serait-il advenu de si redoutable ? Des troubles ?

KALENBERG. — C'est très probable.

WANDA. — Ah !

VITZTHUM. — Et d'autant plus graves, vicomtesse, que les chefs de clans sont descendus de leurs hauteurs, comme vous le savez, flanqués de tous leurs hommes..., [qu'il en est parmi eux qui se prétendent issus du même sang que le roi, et qu'ils seraient bien capables de profiter d'une occasion pareille pour...

WANDA. — Et après ! Vous avez des troupes ?

KALENBERG. — Hé là ! Hé là ! Une guerre civile, Wanda ?

VITZTHUM. — Perdue d'avance, au surplus.

WANDA. — Pourquoi ?

VITZTHUM. — Mais parce que notre petite armée régulière, hors quelques officiers, est exclusivement composée de ces mêmes montagnards et que ceux-ci n'auraient rien de plus pressé que de faire cause commune avec leurs frères.

WANDA. — Le séjour dans nos villes ne les a donc pas un peu... affinés ?

KALENBERG. — Dieu non ! Des brutes comme devant, ma chère, et qui, se glorifiant de ce qu'ils sont, continuent à tenir pour vérité révélée leur extravagant margouillis de mythes et de légendes. Aucun espoir de ce côté-là. Et croyez-vous que nos souverains successifs n'auraient pas abrogé depuis belle lurette une tradition qui, périodiquement, leur est aussi préjudiciable s'ils n'avaient su qu'ils y risquaient leur trône, sinon leur vie ?]

WANDA. — Voyez comme je suis naïve ! Je nous imaginais en Europe, moi, et au XIXe siècle !

KALENBERG. — Nous aussi, jusqu'à hier. Mais il a fallu en rabattre. Nous vivons aux confins d'une Marche Orientale et, sauf quelques apparences, nous appartenons encore au moyen âge, mon enfant. C'est ainsi, c'est ainsi.

WANDA. — Mais enfin, voyons ! Qu'importe, au fond, à la population, et même à vos tranche-montagnes, ce détail, qui me paraît secondaire, du Roi de la Fête, puisque, de toute façon, vous leur octroyez la fête ?

KALENBERG. — Vous commettez la même erreur que nous, ma chère Wanda. Nous aussi, nous avions spéculé là-dessus. Seulement nous avions tous oublié un détail qui change entièrement l'aspect de la question...

WANDA. — Ah ?

KALENBERG. — C'est que le peuple veut pouvoir se réjouir avec la conscience tranquille. La fête ? Oui, bien sûr ! Mais d'abord, ce qui l'autorise. Et même — comme c'est le cas aujourd'hui puisque la religion s'en mêle — ce qui la consacre et ce qui l'absout.

WANDA. — La religion ? Qu'est-ce que vous me racontez ? Ils ne sont donc pas chrétiens ?

KALENBERG. — Oh ! à peine. Le fond est demeuré païen.

VITZTHUM. — Et il n'en faudrait pas beaucoup pour qu'ils se remettent à adorer leurs idoles.

KALENBERG. — Mais ils les adorent toujours ! Voulez-vous me dire ce qu'est la fête d'aujourd'hui sinon le culte perpétué du Dieu-Lune ?

WANDA. — Le Dieu-Lune ? Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans, celui-là ?

VITZTHUM. — Comment ? Vous ne savez pas, madame, que les hordes à peu près sauvages qui ont conquis autrefois notre pays étaient gouvernées par le Dieu-Lune, fondateur de la race ?

WANDA. — Ma foi ! non. Vous dites : le Dieu-Lune en personne ?

VITZTHUM. — Lui-même.

WANDA. — C'est très flatteur !

KALENBERG. — Très. D'autant que, par définition, il était immortel ! Seulement il s'agissait d'une immortalité d'un genre un peu spécial, car il passait sa vie, si j'ose m'exprimer ainsi, à naître, à mourir et à ressusciter. Et puis, un jour...

WANDA, *l'interrompant.* — Il a décidé de ne plus redescendre du ciel...

KALENBERG. — Vous y êtes ! Mais... attention ! Sa mort et sa résurrection étant, paraît-il, le gage même de notre salut, non sans laisser à un roi et à ses descendants le privilège de mourir à sa place aux dates convenues.

WANDA. — Quoi ? Alors, les rois, bien obéissants, sont morts ensuite quand il le fallait, à heure fixe ?

VITZTHUM. — Oui.

WANDA. — Comme ça ? Naturellement ?

VITZTHUM. — Très naturellement. Rien de plus naturel que de passer de vie à trépas lorsqu'on vous met un lacet bien solide autour du cou et qu'on le serre assez fort et assez longtemps !

WANDA. — Et... et..., bien que dûment étranglé, il renaissait le lendemain ?

KALENBERG. — Oui. Du moins un autre roi le réincarnait-il.

WANDA. — Et alors ? Je suis comme les enfants, moi ! Et alors ?

KALENBERG. — Eh bien, figurez-vous qu'après un certain laps nos rois ont préféré autre chose !...

[WANDA. — On n'est jamais content !]

VITZTHUM. — Ils ont commencé par [imaginer je ne sais quel tour de passe-passe astrologique, qui leur a permis d']échelonner tous les cinquante ans, à partir d'une certaine éclipse, la cérémonie en question, ce qui leur a donné le temps de respirer... et d'inventer de se faire remplacer par des condamnés à mort. Solution idéale entre toutes, car vous jugez bien que ces misérables ne faisaient pas la fine bouche, puisque de toute façon...

WANDA. — Evidemment !

KALENBERG. — ... Et comme ils personnifiaient le roi qu'on aurait dû exécuter — pendant toute une journée, la dernière pour eux — ils jouaient le rôle du roi, dont ils avaient toutes les prérogatives. Voilà, ma chère, vous en connaissez maintenant autant que nous.

WANDA. — Pardon ! mais...

KALENBERG. — Quoi donc ?

WANDA. — Et la reine, dans toute cette aventure ?

KALENBERG. — Eh bien ?

WANDA. — On la remplaçait aussi, je pense ?

VITZTHUM. — Ah ! non.

WANDA. — On ne la remplaçait pas ?

KALENBERG. — Ma chère Wanda, vous êtes très intelligente, mais vous n'avez pas l'esprit théologique ! Non : on ne remplaçait pas la reine. Il s'agissait en quelque sorte d'une dette sacrée : on payait ! Le roi, qui allait mourir par procuration, servait son remplaçant comme un domestique et le conduisait lui-même à la couche royale : il payait ! Et la reine...

WANDA. — Payait aussi !

VITZTHUM. — Dame !

WANDA. — Oui, mais... de sa propre personne dites donc !

KALENBERG. — On paie avec ce qu'on a.

WANDA. — Et aucune ne s'y est jamais refusée ?

KALENBERG. — Oh ! c'était un âge d'or : l'opinion des femmes comptait peu.

WANDA. — Et aucun roi non plus ?

KALENBERG. — Oh ! non, car — avec tout le respect qui leur était dû — on leur donnait le choisir entre... ça et le gibet. Il est très difficile d'hésiter dans ces conditions-là.

[WANDA. — Mais enfin, pourquoi diable s'est-on montre-t-on aussi intransigeant sur ce point ? Je ne comprends pas.

KALENBERG. — Parce que, aux yeux du peuple, il n'y a personnification véritable du roi que si le malheureux en question a le droit d'être le mari de la reine. Et je vous jure bien que toutes les précautions sont prises pour que celle-ci ne puisse pas y échapper. Les chefs de clans se rendent maîtres du palais pendant un jour et une nuit — vous le verrez arriver tout à l'heure ! — ils gardent toutes les issues, notamment celles des appartements royaux, et s'ils accourent toujours à l'appel du remplaçant, ils ne se dérangent même pas à celui de la reine.]

WANDA. — Eh bien, vrai ! On a dû assister à des nuits quelque peu tumultueuses, il me semble ? Quels de drames !

VITZTHUM. — Oui, mais aussi que de vaudevilles, madame ! Témoin l'histoire du condamné beau garçon, qui refusa catégoriquement de coucher avec la reine, parce que, disait-il, elle lui levait le cœur.

WANDA, *riant.* — Non ?... Quel esclandre !

KALENBERG. — Plus que vous ne l'imaginez. Car on en fut amené, du coup, à modifier la tradition et à accorder au roi de la fête le droit de prendre au lieu de la reine, une des femmes de la suite.

WANDA. — Hé là ! Hé là ! Halte-là, je vous prie !

KALENBERG. — Non. Non. Pas du tout. Au fond vous l'échappez belle aussi !

Rires. Un temps.

WANDA. — Et, dites-moi, est-ce que la reine — la nôtre — connaît tous ces détails ?

KALENBERG. — J'ai passé l'après-midi d'hier à le lui rapporter.

WANDA. — Mais alors... *(elle rit)* ... mais alors j'y pense tout d'un coup : si, cette nuit, votre olibrius exigeait...

VITZTHUM, *riant aussi.* — Oh ! tout de même pas, non ! Je ne le vois pas très bien faisant le sacrifice de sa vie pour...

WANDA. — Sait-on jamais !... Quand il verra quel *morceau de roi* est la reine !

KALENBERG. — Oh ! je vous en prie ! Wanda, je vous en prie ! Ne compliquez pas les choses. Elles le sont bien assez comme cela pour le malheureux dirigeants que nous sommes !

VITZTHUM. — Oui !... *(Il se lève pour prendre*

ongé.) ... Ce qui me ramène tout droit à mon evoir, madame. Le plaisir de bavarder avec vous ne l'avait fait oublier. Mais le roi sera là dans une eure au plus tard, il faut que j'aille à sa rencontre, t... Vous m'excusez, Excellence ?

KALENBERG. — Allez ! Allez ! mon cher Vitzthum. Et expliquez-lui bien notre petite drôlerie vant qu'il n'entre en ville. Ah ! un conseil, cependant : ne lui parlez pas de l'échelle. Superstitieux omme il est, on ne peut pas prévoir les conclusions u'il en tirerait.

VITZTHUM. — C'est vrai. Je n'y avais pas réfléchi.

WANDA. — Le roi est superstitieux ?

KALENBERG. — Comme un sorcier d'Afrique ! *(A Vitzthum :)* Adieu ! mon cher ami. Et souhaitons-nous bonne chance.

VITZTHUM. — Madame, je prends congé de vous à regret.

WANDA. — A bientôt, monsieur le lieutenant général. Je suis ravie de vous connaître. *(Il sort.)* Charmant homme !

KALENBERG. — Certes. Le voulez-vous ?

WANDA. — Moi ? Quelle idée !

KALENBERG. — A défaut de ce que nous espérions tant, il serait peut-être bon à prendre. Le roi, sur mes instances, le ferait baron un de ces jours.

WANDA. — Vous parlez sérieusement ?

KALENBERG. — Mais oui.

WANDA. — Vous avez envie de me répudier ?

KALENBERG. — Ne dites pas de folies. C'est à votre avenir que je pense. Moi, je ne suis qu'un présent bien provisoire, je ne resterai pas longtemps aussi faussement jeune...

WANDA. — Au souvenir de certaines nuits, je me garderai d'en jurer !

KALENBERG. — Que vous êtes flatteuse !

[WANDA. — Pas avec vous. Je sais très bien mentir, mais je sais aussi très bien dire la vérité.

KALENBERG. — Oui, oui... Vous êtes capable de tout, bien sûr ! *(Rires.)* Que j'aime votre impudeur, en tout cas ! Mon Dieu !

WANDA. — Ah ! c'est un piment qui a son prix, je le reconnais.

KALENBERG. — Surtout en ce sanctuaire d'amour légitime... Cela renouvelle agréablement l'atmosphère, je vous assure.

WANDA. — Le fait est qu'on respire une furieuse odeur de conjugalité, ici. Elle y règne.

KALENBERG. — C'est le mot. Elle y règne jusqu'à suffocation.

WANDA. — Prenez vite un bol d'air, mon ami. Je suis là. Dans la place.

KALENBERG, *mi-comique, mi-sérieux.* — Trop tard, hélas ! Trop tard !

WANDA. — A qui la faute ? Si vous m'aviez choisi un mari un peu plus vieux...

KALENBERG. — Oh, écoutez !... Vous aviez 17 ans et lui 71 : on ne marie pas mieux les chiffres, il me semble !

WANDA. — Sans doute. Et Dieu sait que, de mon côté, j'ai mis les bouchées doubles ! Car si l'on m'a souvent plainte d'avoir, à mon âge, épousé un homme du sien, personne n'a jamais songé à le plaindre, lui : on a eu tort.

Elle rit.

KALENBERG. — Ah ! tenez ! plus je vous regarde, plus je vous écoute, et moins je me console de devoir renoncer aux ambitions que nous avons si souvent caressées ensemble.

WANDA. — Elles étaient aussi des caresses, c'est vrai !... Mais est-ce qu'il faut vraiment y renoncer ?

KALENBERG. — Vous n'allez plus tarder à vous en rendre compte. Malgré deux ans de vie commune, vous verrez quelle extase *on* éprouve à se retrouver après huit jours d'éloignement. *On* s'adore, ma chère — nous n'y ferons rien.

WANDA. — Patience ! Patience !... *(Un temps.)* Et, après tout, si vous aviez réussi à faire de moi la maîtresse du roi, qu'y aurait-il eu de changé dans votre situation ? Vous avez déjà le pouvoir !

KALENBERG. — Oui, mais... quelle garantie de le conserver ? Tandis qu'avec vous...

WANDA. — Bah ! vous avez beaucoup d'influence sur Sa Majesté, il n'y a pas de raison pour que cela cesse.

KALENBERG. — On n'a de vrai prise sur les gens qu'en aiguisant leurs vices...

WANDA. — Le roi n'en a aucun ?

KALENBERG. — Pôh !...

WANDA. — Non ? Le pauvre ! Et... dans son passé, rien ?

KALENBERG. — Pas que je sache, non. Je crois... une vague histoire de société secrète du temps qu'il était encore à l'Université de Modène... Mais rien d'intéressant.

WANDA. — Alors, des défauts, au moins ? Des travers ? Des manies ? Vous avez parlé de superstition, tout à l'heure.

KALENBERG, *confirmant.* — Ah ! maladive, oui !

WANDA. — Par peur de la mort ?

KALENBERG. — Exactement : une peur... panique.

WANDA. — Pourquoi ? Ce n'est pas un lâche ?

KALENBERG. — Je n'en sais rien. Peut-être que, d'homme à homme, ou devant un péril concret, il porterait assez beau... Mais à l'idée de l'invisible, en tout cas, des forces obscures qui nous entourent, comme il dit, il tremble.

WANDA. — Non ?

KALENBERG. — Il tremble. De là, l'ésotérisme, les signes, la Kabale, Swedendorg, le Grand-Œuvre... et tout ce qui s'ensuit.

WANDA. — Il ne croit pas au Dieu-Lune, quand même ?

KALENBERG. — Je ne le gagerais pas !

WANDA. — Eh bien, mais... savez-vous que c'est excellent, cela, et que l'on peut s'en servir ?... Ne haussez pas les épaules... Que le hasard consente seulement à nous aider un peu, et...

KALENBERG. — Le hasard ? Dans la tranquillité monotone de cette cour ? Il y sécherait de consomption, le hasard ! C'est le tohu-bohu de cette fête qui vous égare, mais, pour Dieu ! ne comptez pas sur le hasard !

WANDA. — Alors, je compterai sur moi. Faites-moi confiance, Eric. Vous verrez. Vous verrez. Je vous étonnerai, peut-être...

A cet instant un Laquais entre sans avoir frappé et annonce : « Sa Majesté la reine ! » Il ouvre les deux battants de la porte et Elisabeth paraît. Elle est ravissante, très élégamment habillée, mais rien

ne la distinguerait à première vue d'une autre femme de la cour, aussi jolie, aussi jeune et aussi élégante qu'elle — Wanda, par exemple — et ne marquerait son rang, si elle ne portait dans les cheveux de manière très visible un petit diadème en brillants. Elle est très gaie, et toute la scène qui suit doit se jouer sur le ton du badinage et dans les rires. Dès son entrée Wanda s'est laissé glisser à terre dans une révérence et Kalenberg s'est incliné très bas.

ELISABETH, *rieuse.* — Ah, ah ! je vous y prends tous les deux !

KALENBERG. — Et à quoi donc, madame ?

ELISABETH. — Mais, à vous amuser sans moi !... Car je suis certaine que vous vous amusez : on s'amuse toujours avec le comte de Kalenberg.

KALENBERG. — La reine me flatte.

ELISABETH, *à Wanda.* — Il ne vous a pas dit trop de mal de moi, au moins ?

WANDA, *se récriant.* — Du mal !

ELISABETH. — Comment ? Vous ne savez pas encore que Son Excellence a la plus mauvaise opinion de nous ? *(Kalenberg va protester, elle ne lui en laisse pas le temps :)* Nous sommes Autrichienne, donc sentimentale. Cela ne se porte plus. Le roi n'y trouve rien à reprendre, mais Son Excellence, elle, en est tout offusquée, Son Excellence a honte de nous. Dites que ce n'est pas vrai, monsieur de la Raison d'Etat ?

KALENBERG. — Si je le dis, je vous contredis, Votre Majesté. On n'a pas le droit de mettre un courtisan dans une posture aussi gênante !

ELISABETH. — En tout cas vous devez être content : tout va rentrer dans l'ordre, puisque la loi de ce beau pays m'oblige à tromper mon bien-aimé avec un bandit de grand chemin ! Où est-il, à propos ? Qu'en avez-vous fait ? Est-il déjà sur la brèche ? Parlez-moi de lui, je vous en prie. Comment est-il ?

WANDA. — Oh ! je tiens essentiellement à vous en laisser la surprise, Votre Grâce ! Je ne veux pas manquer cela.

ELISABETH. — Comment s'appelle-t-il ?

KALENBERG. — Jobst.

ELISABETH. — Jobst I^er^ : cela sonne bien !

WANDA. — Jobst l'Unique !

ELISABETH. — Encore mieux !

KALENBERG. — En outre, il fait le saut périlleux comme personne.

ELISABETH. — Mais quelle chance !

WANDA, *enchérissant.* — Oui. C'est extrêmement utile dans un ménage.

ELISABETH. — Et même dans un gouvernement. Ah ! pardon, je confonds : le saut périlleux, c'est plutôt pour les ministres ?

KALENBERG. — Oh ! pour les ministres, les pirouettes suffisent, madame !

Rires.

ELISABETH. — Ah ! que j'ai bien fait de venir vous rejoindre ! Le temps me paraissait si long, toute seule... Le roi ne peut guère tarder à présent ?

KALENBERG. — Certainement pas.

ELISABETH. — Une heure encore, vous pensez ?

KALENBERG. — Environ. Peut-être moins.

WANDA, *avec beaucoup de gentillesse.* — L'épreuve touche à sa fin, madame.

ELISABETH. — Oui...

KALENBERG, *souriant.* — Pas pour moi. Je vou drais bien être à demain ! Je suis un chef d gouvernement pour affaires courantes.

ELISABETH. — Vous n'avez plus de sujet d'inquié tude, pourtant ?

KALENBERG. — En principe, non. Mais... mêm les événements qui nous doivent tout sont de enfants terribles : on n'est jamais assuré de le soumettre jusqu'au bout.

WANDA, *riant.* — Ma parole ! mais... vous êt anxieux ?

KALENBERG. — Par moments. Oui.

WANDA, *même jeu.* — Mais cela ne vous sied pa du tout !

ELISABETH. — Vraiment non !

WANDA. — Dans quel état seriez-vous donc nous avions à faire à un vrai Roi de la Fête ?

ELISABETH, *saisie.* — Pour Dieu ! Ne parlez pa de choses pareilles, Wanda ! *(Elle touche du bois* Est-ce que le comte de Kalenberg ne vous a pa mise au courant de toutes ces histoires atroces ?

WANDA, *sérieuse.* — Si, si, Votre Majesté. E tandis qu'il me les racontait, je ne pouvais m'em pêcher de penser que si le malheur avait voulu

ELISABETH, *soudain grave, mais très simple.* — Si le malheur avait voulu une abomination de cet sorte, Wanda, je serais morte. *(Un temps. E brusquement, on perçoit le bruit d'une forte déton tion, suivi d'une rumeur sourde, d'abord ass lointaine, puis de plus en plus proche. Elisabet sursautant.)* Ah !... Qu'est-ce que c'est ?

KALENBERG. — Comment ? Déjà ?

WANDA. — Dieu ! que j'ai eu peur !

ELISABETH. — Et moi donc ! Je ne pensais pl à ce...

WANDA. — Vous êtes bien sûr qu'il s'agit de...

KALENBERG. — Mais, voyons ! Que voulez-vo que ce soit ?

WANDA. — Naturellement ! Que je suis sotte Les détonations me rendent toujours nerveuse Mais je ne savais pas que l'on dût tirer aussi pr du palais ?

KALENBERG. — Si. Si. Nous l'avons fait exprè

ELISABETH. — Pourquoi ?

KALENBERG. — Pour que l'on ne sût pas tr exactement ce qu'il était advenu du roi et q l'émotion n'en fût que plus grande. Ecoutez, d'a leurs. Nous avons réussi : elle l'est.

ELISABETH. — Mon Dieu ! Mais le roi va arriv d'une seconde à l'autre...

KALENBERG. — Il a pris une avance considérab sur l'horaire qu'on avait prévu... Son impatien de vous retrouver, madame.

ELISABETH. — Je ne suis pas trop roug vicomtesse ? Ou trop pâle ?

WANDA. — Vous êtes ravissante, madame.

KALENBERG, *qui est allé à la fenêtre.* — Le voi Votre Majesté. Il descend de cheval. Vitzthum e avec lui. Tout va bien.

ELISABETH. — Oh ! je veux le voir !...

KALENBERG. — Ah !... Trop tard, madame. Il e entré. *(Il va vers la porte, qu'il ouvre, et dit à cantonade :)* Prévenez Sa Majesté que la reine e dans mon cabinet.

Il laisse la porte ouverte et revient. On entend des voix de laquais, de plus en plus proches, qui annoncent successivement : « Sa Majesté le roi !... » « Sa Majesté le roi !... » « Sa Majesté le roi !... »

ELISABETH, *pendant ce temps, à Wanda, chuchoté.* — Ah ! vicomtesse, quelle chose c'est que l'amour ! Et pour un être que l'on estime et que l'on admire... C'est un cadeau que je voudrais pouvoir vous faire un jour...

UN LAQUAIS. — Sa Majesté le roi !

Les deux femmes font la révérence, Kalenberg s'incline, et Karl entre, suivi de près par Vitzthum. Il est fort beau. Il porte l'uniforme de colonel de sa garde, mais il est nu-tête. Il va tout de suite vers la reine.

ELISABETH, *très émue.* — Sire !...

KARL, *il lui prend les mains et la relève tendrement.* — Madame !...

Ils sont l'un contre l'autre.

ELISABETH, *à mi-voix.* — Karl ! Enfin !

KARL. — Elisabeth ! Ma chérie !...

ELISABETH. — Karl, il y a des semaines qui sont plus longues que les autres...

KARL. — Je sais.

Ils se regardent amoureusement. Un temps. Puis ils reviennent au sentiment des convenances.

KALENBERG. — Que Votre Majesté me permette de lui exprimer la joie que nous éprouvons tous à la savoir de nouveau parmi nous.

KARL. — Moi aussi, je suis bien content de vous revoir, mon cher comte, et... de pouvoir vous féliciter. Vous venez de faire preuve d'une astuce géniale.

KALENBERG, *modeste.* — Oh, géniale !

KARL. — Si, si, géniale ! Je n'ai pas peur des mots.

ELISABETH. — Sire, je vous présente la vicomtesse de Denhoff, qui est une amie de notre cher ministre. Je lui ai demandé de demeurer auprès de moi. Le voulez-vous également ? J'en serais enchantée.

KARL. — Quelle bonne idée ! *(A Wanda :)* Depuis quand êtes-vous à notre cour, madame ?

WANDA. — Depuis hier soir, Majesté.

KARL. — Je présume que vous ne l'imaginiez pas livrée à un tel remue-ménage ?... Vous avez bien choisi votre moment : jusqu'à demain, en tout cas, il vous sera impossible de vous y ennuyer.

WANDA. — Je n'ai jamais pensé que l'on pût s'ennuyer auprès de Votre Majesté.

KARL. — A vrai dire, moi non plus : je ne m'ennuie jamais auprès de moi ! L'ennui ne m'aime pas, il me fuit. Et savez-vous pourquoi ? C'est parce qu'il est au plus mal avec le bonheur et que le bonheur m'accompagne toujours et partout. *(Il touche du bois.)* Car je suis un enfant du bonheur, vicomtesse. Voilà ce que vous devez apprendre tout de suite. Et je le prouve : demandez à la reine. *(A celle-ci :)* Osez prétendre que je ne suis pas heureux ?

ELISABETH. — Si j'en juge par le bonheur que je porte, vous devez l'être. Il y en a trop pour que le mien soit seul. Le vôtre est avec lui, sûrement.

KARL. — Ce n'est pas trop lourd ?

ELISABETH. — Assez. Oui. Mais c'est la façon que le bonheur a d'être léger.

Il lui baise la main. Se souriant alors l'un à l'autre, ils se parlent à l'oreille. Pendant ce temps.

KALENBERG, *à mi-voix, à Vitzthum.* — Vous paraissez soucieux ?... Qu'y a-t-il ?

VITZTHUM. — Oh ! pas grand'chose... Notre homme n'a pas tiré de l'endroit convenu. Pour quelle raison ?... Ça !...

WANDA. — Il n'était pas sur son échelle ?

VITZTHUM. — Non. Cinquante toises en avant, à peu près.

KALENBERG, *préoccupé.* — Tiens, tiens !...

KARL, *revenant.* — Et, maintenant, laissez-moi m'adresser des compliments à moi-même. Sachez que j'ai admirablement joué mon rôle. N'est-ce pas, monsieur le lieutenant général ? Au coup de feu, je suis resté trois secondes immobile : le temps pour la foule de ressentir un peu d'angoisse. Et puis, juste avant de piquer des deux, je me suis dressé brusquement sur mes étriers, tout droit, pour bien montrer que je n'étais pas touché. Si brusquement que mon bicorne est tombé. J'aurais voulu le faire exprès que je n'y aurais pas réussi. Ce bicorne qui tombe... l'effet a été miraculeux !

KALENBERG. — C'est un chapeau qui a de l'esprit d'à-propos.

WANDA. — De l'esprit, tout simplement. On voit qu'il est en contact avec celui du roi.

Karl incline légèrement la tête vers Wanda en souriant et enchaîne :

KARL. — Et alors... une acclamation !... un enthousiasme !... un délire !... qui me sont allés au cœur, vraiment... Du coup, j'ai prononcé un mot historique.

ELISABETH. — Ah ?

KARL. — Enfin, il le faudra. Je compte sur vous, mon cher ministre. Quelque chose de spontané. L'inspiration du moment.

VITZTHUM, *s'avançant.* — Si Votre Majesté le permet, je voudrais aller me rendre compte par moi-même...

KARL. — Mais... je vous en prie, monsieur le lieutenant général. Vous êtes libre.

VITZTHUM. — Merci, Votre Majesté.

Il va pour sortir lorsqu'on frappe.

KARL. — Entrez !

Entre un Laquais, qui porte sur un coussin un haut bicorne à plumes.

LE LAQUAIS. — On vient de rapporter le bicorne de Votre Majesté.

TOUS, *dans une espèce de curiosité amusée.* — Ah !... Ah !...

Karl prend le bicorne. Le Laquais sort.

KARL, *rieur.* — Une pièce historique, s'il vous plaît ! Une relique ! Et que nous exposerons dans une vitrine à l'admiration de tous les visiteurs ! *(Soudain sérieux :)* Pardon, mais... Ah ! par exemple !... Mais, sapristi !... Monsieur Vitzthum !

VITZTHUM, *inquiet.* — Oui ?

KARL. — Votre homme a tiré à balle ?

Mouvement chez tous.

KALENBERG. — Comment ?

VITZTHUM. — A balle ? Oh ! non, sire ! J'ai chargé l'arme à blanc. De mes mains.

KARL. — Alors, ce n'est pas celle dont on s'est servi. Je ne suis pas un enfant, que diable ! Je sais ce que c'est que la trace d'une balle. Vous n'avez qu'à voir vous-même. Je ne rêve pas. Là... tenez ! Ce petit trou rond... un peu déchiqueté... sur la corne de devant, oui !

WANDA. — Et le feutre roussi tout autour !

KARL. — Oui !

KALENBERG. — Et la plume cassée net !

ÉLISABETH. — Montrez ! Montrez ! *(Elle regarde.)* Oh !... mais c'est exact !

KALENBERG, *sévèrement, à Vitzthum.* — Qu'est-ce que cela signifie, monsieur ?

VITZTHUM, *qui en bégaie.* — Je n'en sais rien... Je ne comprends pas... C'est une balle... de... de pistolet... Il n'y a aucun doute...

ÉLISABETH. — Mon Dieu, mais c'est épouvantable ! Quelques pouces à côté et...

KARL. — Quelques pouces à côté, j'avais un trou dans la tempe !

WANDA. — Quelle horreur ! On a failli vous tuer ?...

KALENBERG, *à Vitzthum.* — Allons, comment expliquez-vous cela ? C'est extrêmement grave, monsieur Vitzthum !

VITZTHUM, *qui bégaie de plus en plus.* — Mais je ne l'explique pas, Excellence. Je suis au désespoir. Je ne conçois pas ce qui a pu se passer... Ou alors, il faudrait que Zwirbi se fût trompé de pistolet... C'est pourtant un agent très sérieux...

KARL. — Pas assez à mon gré. Je le révoque.

KALENBERG. — Il s'en tire à bon compte ! S'il n'était que de moi...

KARL, *à Vitzthum.* — Et vous aussi, monsieur Vitzthum. Je vous tiens responsable. Vous voudrez bien, demain soir, m'apporter votre démission.

WANDA, *bas à Kalenberg.* — Adieu, la baronnie !

VITZTHUM, *effondré, éperdu.* — Je jure à Votre Majesté que j'avais cependant tout préparé avec un soin minutieux, que je n'avais rigoureusement rien oublié...

KARL. — En effet ! Même la balle.

VITZTHUM, *qui commence à ne plus savoir ce qu'il dit.* — ... Et que, comme attentat, on ne pouvait pas faire mieux !

ÉLISABETH. — Ah ! vous trouvez ?

VITZTHUM. — Dans le genre, je veux dire. J'avais même ajouté des détails pittoresques...

KALENBERG. — Oh, passez ! Passez !

VITZTHUM. — ... J'avais dit à notre homme de crier : « Mort au tyran ! »

KARL. — Quoi ?

WANDA. — Quel tyran ? Le roi ?

ÉLISABETH. — Vous, Karl ? Un tyran ?

VITZTHUM, *qui s'enfonce.* — Ou plutôt : « Mort au despote ! »

KARL. — De mieux en mieux. Excellente propagande.

KALENBERG. — Vous avez tort d'insister, Vitzthum.

ÉLISABETH. — Oui, s'il vous plaît. Tirons l'échelle.

VITZTHUM. — Mais je lui avais dit de monter dessus, madame ! On a dû la retirer au dernier moment. Je ne sais pas pourquoi.

KALENBERG, *entre ses dents.* — Allons, bon !

KARL. — De quoi parlez-vous, à présent ? Qu'est-ce qu'on a retiré ?

VITZTHUM. — L'échelle.

KARL. — L'échelle ?

WANDA, *hypocrite.* — Quelle échelle ?

KARL. — Il y avait une échelle ?

ÉLISABETH. — Et il devait monter dessus ?

VITZTHUM. — Oui.

ÉLISABETH. — Pourquoi faire ?

VITZTHUM. — Pour qu'il voie mieux le roi.

KARL, *suffoqué.* — Pour qu'il me... ? Eh bien ! vous êtes satisfait, j'espère ? Il m'a vu !

ÉLISABETH. — Encore un détail pittoresque, probablement ?

VITZTHUM. — Réaliste, madame. J'avais songé...

ÉLISABETH. — Vous songez trop, monsieur.

KARL, *très impressionné.* — L'échelle... L'échelle... Évidemment, je ne suis pas passé dessous puisque j'étais à cheval... Mais la vue... rien que la vue... La pensée... rien que la pensée... *(Bruit de violente discussion, en coulisse.)* ... Eh bien ? Qu'est-ce ? Qui se permet ?... Ah ça ! où se croit-on, ici ?...

La porte s'ouvre brusquement. Paraît Zwirbi dans tous ses états, aux prises avec un laquais qui veut l'empêcher d'entrer.

ZWIRBI, *au Laquais.* — Il s'agit bien de m'annoncer ! Comprenez-vous ce que je vous dis à la fin ? *(Articulant, très fort :)* Je vous dis que le roi a été l'objet d'un véritable attentat !

Mouvement général.

KARL. — Quoi ?

KALENBERG, *au Laquais.* — Laissez-le, Guillaume.

TOUS. — Qu'est-ce que vous racontez ? Un attentat ? Un vrai ? Ce n'est pas le baladin qui a tiré ?

ZWIRBI. — Non.

KARL. — Et qui, alors ? Qui ?

ZWIRBI. — Un étranger posté quelques mètres avant nous.

KARL. — Un étranger ? Qui a voulu m'assassiner ? M'assassiner... *réellement ?*

ZWIRBI. — Tout ce qu'il y a de plus, Votre Majesté.

KARL. — Moi ? Moi ? Qu'on arrête tout le monde !

ÉLISABETH, *éperdue.* — Karl !

WANDA. — Et pourquoi ? Mais pourquoi ?

KARL. — Oui : qu'est-ce que je lui ai fait ? Hein ? Qu'a-t-il à me reprocher ?

ÉLISABETH. — C'est un révolutionnaire ?

KALENBERG. — Un jacobin ?

WANDA. — Un Français ?

KARL. — Un déséquilibré ?

ZWIRBI. — Je n'en sais rien.

KALENBERG. — Comment s'appelle-t-il ?

ZWIRBI. — Je n'en sais rien non plus.

VITZTHUM. — Qu'est-ce que vous savez, alors ?

KALENBERG. — Vous ne pouviez pas vous renseigner ?

ZWIRBI. — Il fallait que je m'occupe de Jobst !

KARL. — Qu'est-ce que c'est encore que celui-là ?

ELISABETH. — Celui qui devait tirer sur vous.
VITZTHUM. — A blanc.
KARL. — Qu'en avez-vous fait ?
ZWIRBI. — Je l'ai fait expédier à Dzinckz.
KARL. — Mais je me moque pas mal de cet ndividu, Vingt Dieux ! C'est l'autre qui m'inté-esse. Qu'en avez-vous fait ?
VITZTHUM. — On ne l'a pas laissé se sauver, au noins ?
ZWIRBI. — Non, non. Il n'a d'ailleurs pas essayé.
WANDA. — Ah ?
ZWIRBI. — Quand nos hommes l'ont empoigné, l ne leur a même pas opposé de résistance.
KARL. — Où l'a-t-on conduit ?
ZWIRBI. — Au tribunal. Comme prévu.
KARL. — Comment, prévu ?
ZWIRBI. — Pour le nôtre.
WANDA. — Et la foule ne l'a pas écharpé ?
ZWIRBI. — Oh ! non. Au contraire !... Elle lui a fait une ovation... indescriptible.
ELISABETH. — Vous dites ?
ZWIRBI. — Il y en a même qui voulaient le porter en triomphe...
KARL. — Quoi ? Ce n'était donc pas moi qu'on acclamait ?
ZWIRBI. — Non.
KARL. — C'était l'attentat ?
ZWIRBI. — Oui.
KARL. — Ah ! les...
ZWIRBI. — Ou plutôt, non : c'était...
KALENBERG. — C'était ?...
VITZTHUM. — Eh bien, quoi ? Parlez !
ZWIRBI, *très gêné.* — C'était le Roi de la Fête !
Un temps. Tout le monde se regarde.
KARL. — Le... le... Roi de la Fête ?
ELISABETH. — Ah ! mon Dieu ! Et celui-là... *(Un silence. Elle se jette dans les bras de son mari.)* Karl !
KARL. — Calmez-vous ! Elisabeth, je vous en supplie !
ELISABETH, *toute tremblante.* — Karl !... mais je ne veux pas !... Je ne veux pas !
KARL. — Et moi, croyez-vous que je le veuille ?... Voyons !... Voyons !... Un peu de sang-froid !... Oui... C'est cela... Du sang-froid !... Euh !... Vitzthum !...
VITZTHUM. — Oui, Votre Majesté ?
KARL. — Courez au tribunal !...
VITZTHUM. — Bien, Votre Majesté !
KARL. — Et dites au président... oui... dites-lui que je lui ordonne de suspendre immédiatement les débats... et que... et que... j'instruirai le procès en personne. Vite ! Vous n'avez pas une minute à perdre.
ELISABETH. — Oui...
KALENBERG, *s'interposant.* — Malheureusement, sire...
KARL. — Quoi ?
KALENBERG. — Je crains bien qu'il ne soit trop tard. J'en suis même certain.
KARL. — Mais non !
KALENBERG. — Le peuple a déjà dû envahir le prétoire...
KARL. — Et après ?
KALENBERG. — Les montagnards aussi.
KARL. — Et après ? Et après ?
KALENBERG. — Le jugement était tout préparé. Il n'y manquait que le nom. Actuellement, l'homme est déjà jugé.
KARL. — Alors, je casse le jugement. C'est extrêmement simple.
KALENBERG. — Sire !...
KARL. — Quoi ? Quoi ? J'en ai le droit. Si je ne l'ai pas, je le prends. Je n'admets pas qu'on discute mes ordres.
KALENBERG. — Que Votre Majesté me pardonne, mais si elle fait cela, c'est la révolte ouverte dans le pays.
KARL. — Vous voulez rire !
KALENBERG. — Oh ! non. Demandez à Vitzthum. Les esprits sont chauffés...
VITZTHUM. — A blanc !
KARL. — Eh bien, nous la materons, leur révolte ! Ce ne sera pas la première en Europe qu'on aura jugulée.
KALENBERG. — Et avec quoi, sire ?
KARL. — J'ai encore quelques hommes fidèles, non ?
KALENBERG. — Bien peu. Et vous les feriez tuer sans profit.
WANDA. — Et surtout, rappelez-vous les précédents, sire : c'est Votre Majesté que l'on exécuterait demain.
ELISABETH. — Karl !
KARL, *frappé.* — Moi ? Qu'on exécuterait ? Qu'est-ce que vous allez chercher ?... Monsieur le ministre...
KALENBERG. — C'est en effet une extrémité, sire, à laquelle il faut prévoir que des forcenés...
KARL. — Moi ? Moi, le roi ?
KALENBERG, *un peu agacé.* — Mais enfin, Majesté, vous connaissez la loi et l'histoire de votre pays mieux que personne !
ELISABETH. — Ah ! ce pays, je l'exècre ! Entendez-vous ? Je l'exècre !
KALENBERG. — Madame !
ELISABETH. — Oui ! Oui ! De toutes mes forces ! Et que nous importe, après tout, de régner sur de pareils barbares ?...
KARL. — Mais pas du tout ! Pas du tout ! Il m'importe beaucoup, à moi !
ELISABETH. — Pourquoi ? Qu'avons-nous besoin de régner pour être heureux ? Fuyons, Karl. Nous en avons encore la possibilté.
KARL. — Vous déraisonnez ! Je n'ai pas la moindre envie de m'enfuir.
ELISABETH. — Quoi, vous préférez ?...
KARL. — Je ne préfère rien !... Je veux que... Allons ! Allons ! Excellence, vous n'allez pas prétendre qu'à nous tous, ici, nous ne sommes pas capables de trouver un moyen ?...
KALENBERG. — En cinq minutes ?
ELISABETH. — Pourquoi, en cinq minutes ?
KALENBERG. — Mais parce que cet homme, encadré par les chefs de clans, sera là dans cinq minutes. *(On entend d'immenses acclamations.)* Tenez ! Vous entendez ? Ils sortent de l'audience.
ELISABETH. — Ah ! Ciel !
KARL. — Mais, jour de Dieu ! vous rendez-vous compte que, si vous n'êtes pas fichu de trouver un expédient, je vais être de nouveau à la merci de cet assassin ? Et que si, par hasard, il s'agit d'une

vengeance personnelle, il n'aura pas d'autre idée que de recommencer ?

VITZTHUM. — Non, non. On ne le lâchera pas d'une semelle.

KARL. — Et me voyez-vous, en tout cas, me voyez-vous en train de servir de valet de pied à ce voyou jusqu'à demain matin ?

ÉLISABETH. — Karl, c'est à cela que vous songez en ce moment ?

KARL. — Ah ! je ne sais plus où j'ai la cervelle, aussi ! De toutes manières, je vous avertis que, s'il franchit cette porte, je lui casse la figure d'un coup de pistolet, moi, c'est net ! Chacun son tour.

KALENBERG. — Pour la dernière fois, je répète à Votre Majesté que ce serait s'exposer à la fureur de quelques fanatiques et qu'elle paierait peut-être ce geste de sa propre vie.

KARL. — Mais il ne sera donc question que de ma mort, aujourd'hui ? Vous ne pensez qu'à ça ? Vous allez finir par me l'attirer sur la tête, si vous continuez !

VITZTHUM. — Moi, j'aperçois bien une issue, mais...

KARL. — Laquelle ? Laquelle ?

VITZTHUM. — Promettez la vie sauve à cet individu contre l'abandon de ses droits, sire, et faisons-le évader à l'aube, comme nous devions faire de l'autre.

ÉLISABETH. — Ah ! c'est cela, Karl !

KALENBERG. — Et s'il refuse ?

ÉLISABETH. — Nous verrons bien.

KARL. — Nous verrons quoi ? Et puis, vous oubliez une chose : c'est qu'il a sûrement sacrifié son existence en même temps que la mienne et qu'il n'aura de cesse qu'il ne soit revenu. Est-ce que vous croyez que je pourrais encore respirer tranquillement dans ces conditions-là, par hasard ? Non. Non. Jamais de la vie. Je veux être assuré qu'on le pendra demain.

ÉLISABETH, *douloureusement.* — Alors que faisons-nous, Karl ? Que faisons-nous ?

WANDA, *intervenant, très calme, très résolue.* — Écoutez-moi, je vous prie...

ÉLISABETH. — Oui ?

WANDA. — La solution que je vous propose n'est peut-être que très provisoire, mais elle nous donnera le temps d'aviser. Donnez-moi votre diadème, madame.

ÉLISABETH. — Mon diadème ?

Elle le lui donne.

WANDA, *le plaçant sur ses cheveux.* — Je prends votre place, madame. Cet homme est étranger. Il ne vous connaît sans doute pas. A partir de cette minute, je suis la reine et vous êtes la vicomtesse de Denhoff.

ÉLISABETH. — Quoi ! Vous accepteriez ?...

KALENBERG, *approuvant.* — Ah ! que cela est bien, Wanda.

KARL. — Madame... Je ne sais... je ne puis...

WANDA. — Je suis seule au monde. Je n'aime personne. Personne ne m'aime. Autrement dit, je ne compte pas. Surtout lorsque le trône, le bonheur et les jours mêmes de Vos Majestés sont en cause.

ÉLISABETH. — Ah ! Wanda, je n'oublierai jamais...

KARL. — Moi, madame, je vous fais duchesse.

WANDA. — Non, sire. Je ne veux aucune récompense. Ou alors, plus tard, beaucoup plus tard, quand ce drame sera loin. Pour l'instant, le titre de reine me suffit ! Mais avertissez vos gens. Sur l'heure. Vous entendez : ils se rapprochent. Un pas de clerc, et tout s'écroule.

KALENBERG. — Oui. En effet.

VITZTHUM, *à Zwirbi.* — Faites le nécessaire. Avertissez tout le monde dans le palais. Immédiatement.

ZWIRBI. — Tout de suite, monsieur le lieutenant général.

Il se dirige vers la porte. On entend des pas nombreux qui se rapprochent.

ÉLISABETH, *émue aux larmes, prenant la main de Wanda.* — Wanda... ma petite Wanda...

Zwirbi est arrivé à la porte, mais elle s'ouvre toute grande au moment qu'il allait mettre la main sur la poignée, et deux énormes gaillards apparaissent qui prennent place à chaque côté du chambranle.

ZWIRBI, *reculant.* — Ah !...

Tous les regards se dirigent vers le vestibule.

KARL, *saisi de stupeur, à voix basse.* — Philippe !... Philippe de Halden !...

ÉLISABETH. — Quoi ? Vous le connaissez ?

KARL. — Je le croyais en prison. A Modène.

ÉLISABETH. — Mais qui est-ce ? Un ennemi à vous ?

KARL. — Mortel. Oui.

ÉLISABETH. — Un ennemi mortel ? Vous ? Mais pourquoi ?

Et Philippe de Halden apparaît sur le seuil. Il le dépasse, s'arrête, jette un regard appuyé sur chacun des personnages en scène, puis, se tournant vers les deux chefs montagnards en faction de chaque côté de la porte :

PHILIPPE. — Messieurs, je vous remercie. *(Les deux montagnards s'inclinent, sortent et referment la porte. Philippe les regarde partir, puis il se retourne, se met au port d'armes, et, sur le ton d'un grand maître de cérémonie :)* Le roi ! *(Il éclate de rire, puis fait un ou deux pas.)* Il faut bien que je m'annonce moi-même, puisque personne ne s'en charge ! Qu'est-ce à dire ? On ne s'incline pas lorsque le roi paraît ? Manquerait-on d'usage ici ? Je donnerai donc l'exemple. *(Il s'incline dans la direction des deux femmes.)* J'adore payer d'exemple. Ainsi que je viens de le prouver en tirant sur Monsieur. Exemple à suivre, s'il en est, mais, j'espère, avec plus d'adresse. *(Mouvement de Karl. A celui-ci :)* Je m'excuse, mon cher Brutus, d'avoir tant tardé à vous rendre cette visite. J'étais *retenu* ailleurs. Mais, au fait, vous ne l'ignoriez pas ?... Vous m'avez donc excusé. Très jolie ville. Où je rêvais depuis bien longtemps de revenir : les rêves se réalisent parfois. Et, comme je rêvais aussi — oh ! très incidemment ! — de vous tuer, cela n'a fait qu'un voyage. Plaît-il ? Pardon ! je croyais que l'un d'entre vous m'avait adressé la parole ! Non ? Le roi que je suis vous y autorise, cependant. Quoi ! pas un mot ? Pas un son ? Je vous intimide à ce point ?... Ah ! je vois c'est que vous n'avez pas encore l'habitude d'un

vrai roi ! Je fais allusion, bien entendu, à cette royauté qui émane d'une âme noble et dont en effet vous avez dû jusqu'ici vous sentir singulièrement privés !

WANDA. — Monsieur !...

PHILIPPE. — Oh ! vous n'êtes pour rien dans cette remarque, madame. Je ne vous connais que de réputation, mais je sais que, *vous*, vous possédez en propre l'essence d'une reine. Et j'en dirai autant de cette personne qui se tient si modestement à vos côtés. Votre dame d'honneur, sans doute ? Son visage, son maintien ne trompent guère non plus : on voit que vous l'avez choisie de votre race. *(Il s'incline légèrement.)* Et, voyez-vous, s'il est quelque chose qui m'empêche de regretter par trop d'avoir à la fois si bêtement raté Monsieur et de jouer devant vous le rôle d'un singe couronné, c'est la pensée, madame, que je pourrai vous servir de compagnon cette nuit, sans avoir de sang sur les mains. Il y a bien peu de rois en place qui pourraient tenir un tel langage, n'est-ce pas, Brutus ?

WANDA. — Mais pourquoi appelez-vous toujours Sa Majesté : Brutus ?

PHILIPPE. — Ah ! voilà, madame, voilà ! Voilà effectivement un nom qu'on ne lui connaît pas chez lui ! Beau nom, pourtant, madame. Evocateur. Qu'il avait eu la candeur de se donner à lui-même. Et qui sonnait comme un espoir, vous ne trouvez pas ? Comme une promesse, comme un engagement. Brutus : le tueur de tyrans !

Il éclate de rire.

KARL, *explosant.* — Ah ! Qu'on le fasse taire !

VITZTHUM. — Enfin !

Suivi de Zwirbi, il s'avance menaçant vers Philippe.

PHILIPPE, *simple petit geste pour les tenir à distance.* — Ah ! non... non... plus maintenant. N'oubliez pas, s'il vous plaît, que je dispose jusqu'à demain midi de gardes du corps... assez solides, à portée de la voix. *(Vitzthum et Zwirbi se figent.)* Là où j'étais, cher Brutus, c'était le silence. Je me suis tu un peu trop longtemps. Depuis, je parle ! Réaction bien naturelle, en somme. Pour m'en faire pardonner, je m'efforcerai de bavarder avec le plus d'agrément possible, voilà tout. Mais... que rien ne soit changé aux habitudes du logis, je vous prie. Je m'en voudrais d'apporter le moindre trouble à la maîtresse de maison. Néanmoins, il faut que je sois tout à fait loyal, ne vous attendez pas à me voir renoncer l'essentiel de mes prérogatives. *(A Wanda :)* Je tiens beaucoup, madame, à vous écarter soigneusement de Monsieur pour qu'il ne puisse à aucun moment vous dire du mal de moi ou vous raconter sur mon compte des histoires de son cru ; à le remplacer donc constamment auprès de vous, à vous conduire ce soir à votre chambre et à y causer avec vous aussi longuement et aussi intimement que vous le voudrez bien accepter...

KARL, *mouvement pour se précipiter sur Philippe.* — Ah ! c'est trop !...

Elisabeth et Wanda le retiennent. A cet instant une formidable acclamation monte de la rue. Entre un Laquais.

LE LAQUAIS. — La foule réclame le roi.

KARL. — Ah ! tout de même !

KALENBERG. — Excusez-moi, sire : il doit s'agir de Monsieur.

PHILIPPE. — C'est bien ce que je pensais ! *(A Karl :)* Il faudra prendre le pli de vous tenir à votre place, mon ami.

ELISABETH, *révoltée.* — Oh !

Le vacarme extérieur redouble.

PHILIPPE. — Ah, ah ! On s'impatiente ! Ne faisons pas attendre notre bon peuple. *(Il regarde Wanda.)* Mais il faut que la reine soit près de moi, je suppose ? *(Wanda s'avance vers lui. Il sourit.)* Allons ! madame, vous êtes très courageuse ! Mais j'ai assez plaisanté et je me dois de vous rassurer, maintenant. Je sais, comme tout le monde, l'amour que vous a inspiré Monsieur. Vous ne méritez en rien d'en être la victime. Je ne m'imposerai donc à vous à aucun moment. Ce qui signifie naturellement — déjà vous l'avez compris ! — que je n'entrerai pas cette nuit dans votre chambre.

WANDA. — Ah ?

PHILIPPE. — Non, madame. Cependant, je ne pourrai pas rester seul. Les heures qui précéderont l'aurore me seraient un peu lourdes à vivre sans autre compagnie que la mienne. Et, puisque votre tradition m'en donne, paraît-il, le droit... *(Il se tourne vers Elisabeth.)* ... c'est à Madame que je demanderai de passer la nuit à mes côtés.

Mouvement chez tous.

ELISABETH, *défaillante.* — A moi ?... A moi, monsieur ?

PHILIPPE. — Mais oui, madame. A vous. *(Il lui tend la main.)* Allons ! venez. Mon peuple, *notre* peuple nous réclame. *(On a ouvert la fenêtre.)* Et avec quelle passion !... Que cela est émouvant, madame !... Et dire que, si nous n'étions pas en ce jour de fête, il aurait mis la même à me couper en morceaux !...

Elisabeth a posé une main tremblante sur celle de Philippe. Elle jette un regard éperdu vers Karl, et, tandis qu'elle et Philippe se dirigent vers la fenêtre, tombe le

ACTE II

Le boudoir de la reine. C'est une pièce aux couleurs chaudes, calfeutrée de rideaux, de tentures, moelleusement ouatée de tapis de fourrures, de coussins. Une cheminée, une bergère, un large canapé, une coiffeuse, un secrétaire et un guéridon assez important, en bois clair, dont le plateau peut tourner aisément sur son pied (comme un tabouret de piano de nos jours). Deux portes à droite : l'une, au premier plan, qui conduit à la chambre du roi ; l'autre, en pan coupé, au second plan, qui donne sur une antichambre. Une porte, à gauche, ouvre sur la chambre de la reine. Au fond, de face, dissimulant l'entrée d'une garde-robe, une tapisserie dans le goût du XVIII^e siècle. C'est le soir du même jour, vers 11 heures. La scène est éclairée par la lumière des appliques et des candélabres.

Au lever du rideau un Laquais, accroupi devant la cheminée, de trois quarts dos au public, dispose des bûches dans le foyer. La porte de l'antichambre s'ouvre. Entrent rapidement Wanda, qui porte en guise de travesti le costume de fête des femmes du peuple, et Kalenberg, en habit de soirée sur lequel flotte, ouvert, un domino de carnaval.

KALENBERG, *apercevant le Laquais.* — Dites-moi, mon ami, vous ne savez pas, par hasard, si...

Le Laquais se redresse : c'est le roi qui porte une livrée.

KALENBERG, *interloqué.* — Oh !...

WANDA, *même jeu.* — Sire !...

KALENBERG. — Je suis absolument confus...

WANDA, *montrant la cheminée.* — Mon Dieu ! Votre Majesté, mais que faisiez-vous donc là ?

KARL, *amer, sarcastique.* — Mon nouveau métier de valet, madame, apparemment : je préparais un feu pour mon assassin, dans le cas où il n'aurait pas assez chaud tout à l'heure avec ma femme.

WANDA, *faussement compatissante.* — Oh !... Sire !... Vous !... *(Lui prenant les mains :)* De ces belles mains-là ?...

KARL. — Encore est-ce une idée que j'ai eue pour me faire libérer ! Sinon...

KALENBERG. — Libérer ?

KARL. — Oui ! Sinon serais-je encore consigné à l'étage des domestiques, qui n'a même pas de fenêtres et où l'on a jugé bon de remiser jadis nos plus vieux trophées de chasse. A croire qu'on l'avait fait exprès !

WANDA, *jouant l'indignation.* — Oh ! — Mais pourquoi vous avoir ainsi séquestré ? Je ne vois pas...

KARL. — Hé ! ne fallait-il pas m'écarter à tout prix de la reine, madame, et m'empêcher de l'informer de cette vieille histoire ?

KALENBERG. — Au fait, Votre Majesté... ?

KARL. — Non. Plus tard ! Plus tard, s'il vous plaît. Pour le moment... *(Autre ton :)* Comment est la reine ? Toujours aussi désespérée ?

KALENBERG, *regard complice à Wanda.* — Oh ! moins.

KARL. — Ah ?

KALENBERG. — Presque plus. *(A Wanda :)* N'est-ce pas ?

WANDA. — Plus du tout.

KARL. — Comment ?

WANDA. — D'apparence, cela va de soi.

KALENBERG. — Je suis même dans l'admiration...

WANDA. — Moi aussi.

KARL. — Devant quoi ?

KALENBERG. — Devant la façon dont elle s'est reprise...

WANDA. — Et dont elle a mené le jeu.

KARL. — Quel jeu ?

WANDA. — Celui de l'amusement.

KARL. — Comment : de l'amusement ? Je la connais assez pour savoir qu'elle ne *peut* pas s'amuser.

WANDA. — Sans doute, mais elle en a l'air.

KALENBERG, *rectifiant.* — Enfin... la mine.

WANDA. — Oui !... Et cela est si merveilleusement joué que l'on s'y tromperait... Pas nous, bien sûr, qui connaissons ses sentiments, mais...

KALENBERG. — La preuve en est que, lui, s'y est certainement trompé...

KARL. — Halden ?

KALENBERG. — ... Et que, du coup, à la voir ainsi s'abandonner peu à peu au... divertissement de l'heure, à la... griserie de l'atmosphère, il en est venu à lui offrir de visiter tous les lieux de réjouissances...

WANDA. — Ce qui était évidemment le but qu'elle s'était proposé.

KARL. — Pourquoi ?

KALENBERG. — Mais pour gagner le plus de temps possible, sire, et retarder d'autant le moment de revenir au palais.

KARL. — Ah ?... Je n'aurais pas songé à cela.

KALENBERG. — Oh ! la reine non plus n'a pas dû y songer tout de suite, car durant le défilé du cortège à travers la ville, tandis qu'elle chevauchait, là, au côté de son « chevalier servant »...

WANDA. — Elle se montrait encore toute contrainte, la pauvre ! toute crispée sur elle-même...

KALENBERG. — Et ce n'est qu'à la réception à l'Hôtel Communal...

WANDA. — En tout cas, au banquet des Corporations...

KALENBERG. — Peut-être, oui... *(enchaînant :)* ... qu'elle a trouvé la force de sourire.

KARL. — A qui ? Pas à lui, j'espère ?

WANDA. — A nous, aux syndics, aux convives, et... mon Dieu ! oui, à lui aussi... *(A Kalenberg :)* N'est-ce pas ?

KALENBERG. — Ma foi ! oui.

KARL, *rageur.* — C'est charmant.

WANDA. — Aussi bien faut-il rendre cette justice au chevalier de Halden : il parle... un peu beaucoup, comme il nous l'avait annoncé, mais il parle avec agrément.

KARL, *s'exclamant.* — Vous trouvez ?

WANDA, *vivement.* — Votre Majesté est meilleur juge que moi. Peut-être n'est-ce là, après tout, qu'un point de vue de femme ?...

KARL. — De femme ? Alors, la reine ?...

WANDA. — Oh ! je ne crois pas, non. C'est peu probable. Si elle lui a souri, c'est vraisemblablement qu'elle a voulu ne point paraître insensible,

ar principe, à ses boutades... *(A Kalenberg :)* N'est-ce pas ?

KALENBERG. — Certainement. Je l'ai même vue éclater de rire plusieurs fois.

KARL, *révolté.* — Oh ! *(Soupçonneux :)* Passe ncore de sourire ! On peut se forcer à sourire. Mais on ne rit pas aux éclats sans... *(Acrimonieux :)* Il est vrai que vous le trouvez peut-être rôle, aussi ?

KALENBERG. — Drôle... C'est beaucoup dire... Non... mais... à tout le moins... d'une bonne humeur... communicative.

KARL. — Parbleu ! Il a le beau rôle !

KALENBERG. — Quand on songe au supplice qui l'attend demain et qu'il ne laisse pas de le savoir...

KARL. — Eh bien?

KALENBERG. — C'est témoigner d'un certain courage.

KARL, *exaspéré.* — Mais dites-moi donc tout de suite qu'il a fait votre conquête !

WANDA. — Oh ! pas la nôtre, Votre Majesté. Quelle horreur !

KARL. — Celle de qui, alors ? De la foule ?

WANDA. — C'est cela. Oui.

[KARL. — En effet, d'ailleurs : il faut le supposer, puisqu'il ne s'est même pas trouvé un seul de mes sujets pour lui tirer dessus ! Avouez pourtant que cela aurait fameusement arrangé les choses.

KALENBERG. — C'est-à-dire...

KARL. — A condition de ne pas le rater, lui ! Bien entendu.

KALENBERG. — Oui. D'abord !... Et puis... mettons-nous à la place des gens du peuple, Majesté : ils savent qu'on pendra le chevalier demain matin... Alors, pourquoi le supprimer ce soir ? A chaque jour sa joie ! Sans compter la perspective immédiate de se faire assommer par les anges gardiens de ce monsieur ! Vous avez vu ces colosses...

KARL. — Si je les ai vus ! Il y en a deux à chaque porte, ici !

WANDA. — N'oubliez pas non plus, sire, que la reine était tout près de lui et qu'une balle perdue...

KARL. — C'est juste, il n'aurait plus manqué que ça !... *(Un temps.)* Bien que... si, par exemple... elle n'avait été que très légèrement blessée... le problème de cette nuit en eût été résolu.

WANDA. — Oh ! sire... Vous rêvez !...

KARL. — Pas le moins du monde : je regarde les choses en face. Une égratignure est une égratignure. Tandis que la situation où nous allons nous trouver tout à l'heure... *(Revenant :)* Bref, il a fait la conquête de la foule ? Il ne m'épargnera rien !]

KALENBERG. — Aux bals, surtout.

KARL. — Pourquoi, aux bals ?

WANDA. — Parce qu'il y a dansé.

KARL. — Avec vous ?

WANDA. — Oh ! avec moi... deux fois seulement. Par courtoisie. Et disons : à titre d'hommage, puisqu'à ses yeux je suis la reine...

KARL. — Tandis qu'avec Elisabeth... ?

WANDA. — Ah ! avec elle, sans arrêt ! Pour le plaisir. Partout où il y avait un orphéon. Aux kermesses. Aux carrefours...

KARL. — Dans la rue ?

WANDA. — Oui. [C'est du reste un danseur... extraordinaire !

KARL. — Ah, vraiment ?

KALENBERG. — La reine danse elle-même à la perfection.

KARL, *sec.* — Je sais.

KALENBERG. — Et quand ils ont ouvert tous les deux le veglione de l'Opéra...

WANDA. — Une valse de Mozart, Votre Majesté...

KALENBERG. — Ils ont évolué avec une telle grâce, un tel accord dans les pas et dans les attitudes...

WANDA. — ... que tous les masques ont fait cercle pour les regarder et les applaudir !]

KARL, *explosant.* — Ce qui fait, si j'ai bien compris ce que vous me racontez, que je suis déjà, à cette heure-ci, le roi le plus officiellement cocu qui ait jamais existé !

KALENBERG. — Mais non ! mais non !

KARL. — Comment, mais non ? Autant proclamer à haute voix que cet homme lui a tourné la tête et qu'elle accepte de coucher avec lui ! Ah ! ca, mais elle est folle !

WANDA. — Il est indéniable que, lui, de son côté...

KARL. — Oui ? Quoi ?

WANDA. — ... ne s'en montre que plus galant, et que... ne sachant pas en face de qui il est... va peut-être se croire autorisé à risquer des mots... et même... des gestes... qui seront autant d'atteintes à l'honneur de Votre Majesté !

KARL, *hors de lui.* — Mais je n'en supporte même pas la pensée, madame ! Où les avez-vous laissés ?

KALENBERG. — Au feu d'artifice. Le chevalier tenait la main de la reine pour qu'elle allume elle-même la première fusée...

KARL. — Il tenait la main de la... ? Ostensiblement ?

KALENBERG. — Oui.

KARL. — Et ce, à la joie redoublée du populaire, je suppose ?

KALENBERG. — On ne saurait le nier.

KARL. — Pardieu ! Le cocuage garanti de son prince, vous pensez ! *(Léger temps.)* Vous doublerez tous les impôts à partir de demain soir.

KALENBERG. — Il faut faire confiance à la reine, sire. Si imprudence il y a, elle n'a pu la commettre que par nécessité, à bon escient..., et pour un plus grand bien, peut-être ?

KARL. — Pour un plus grand bien ? Si vous voulez exprimer par là que c'est pour me porter chance...

KALENBERG. — Mais non !

KARL. — ... J'ai beau être superstitieux !...

KALENBERG. — Calmez-vous ! sire, je vous en prie.

WANDA. — Et que Votre Majesté se dise également, si cela doit contribuer à l'apaiser, qu'elle peut user de moi sans scrupules...

KARL. — Mais à quoi, madame ? A quoi, maintenant ?

WANDA. — A tout ce qui vous obligera, monseigneur. Et si... par exemple... vous jugez opportun... ou efficace... dès que la reine sera revenue... de répandre le bruit que, se sentant souf-

frante..., c'est moi qui l'ai remplacée auprès du Roi de la Fête, je suis prête à le confirmer devant n'importe qui.

KARL. — Comment, madame ? Vous consentiriez ?...

WANDA. — J'ai consenti à bien plus cet après-midi, Majesté. Et j'y consens encore très volontiers... Je n'ai rien retiré de mon offre.

KARL. — Mais alors... mais alors... pourquoi ne pas ?...

Il est interrompu par l'entrée de la reine et de Philippe. Elle porte, comme Wanda, le costume de fête des femmes du peuple. Lui est en uniforme de gala. Très animés, ils entrent en riant et en discutant.

ÉLISABETH. — Mais non ! Mais non, monsieur le chevalier !

PHILIPPE. — Si, si... Je vous assure.

ÉLISABETH. — Jamais de la vie ! *(A Karl :)* Oh ! Pardonnez-moi, sire. *(A Wanda :)* Et vous aussi, madame : nous menons une discussion très serrée ! *(A Philippe :)* Quarante-deux, monsieur le chevalier : je suis certaine de ne pas me tromper.

PHILIPPE. — Moi non plus, madame. Cinquante-six.

ÉLISABETH. — Non. Non. Quarante-deux. Je n'en démordrai pas.

KARL. — Quarante-deux quoi ?

PHILIPPE. — Cocus.

KARL. — Vous dites ?

PHILIPPE. — Mais oui.

KARL. — Qu'est-ce que c'est que cette mauvaise plaisanterie ?

PHILIPPE. — Pas si mauvaise ! Nous nous sommes bien amusés.

KARL. — A quoi ?

PHILIPPE. — A faire le compte des femmes qui, visiblement, n'étaient pas avec leur mari.

ÉLISABETH. — Un petit jeu de société que M. le chevalier a improvisé en revenant.

WANDA, *à celle-ci.* — Et vous en avez compté tant que cela, vicomtesse ?

ÉLISABETH. — Oui, oui. Quarante-deux, je le maintiens.

KALENBERG. — A 11 heures du soir, ce n'est déjà pas mal.

PHILIPPE. — D'autant plus qu'il y en avait cinquante-six !

ÉLISABETH. — Quarante-deux ! Quarante-deux ! La seule concession que je puisse vous faire, c'est de reconnaître que j'en ai vu plusieurs deux fois... qui, la seconde fois, n'étaient pas avec le même !...

WANDA, *amusée.* — Ah, ah !...

ÉLISABETH. — Ce qui fait que celles-là comptent pour deux ! Là, vous êtes content ? Et même pour trois !

KALENBERG. — Comment : pour trois ?

ÉLISABETH, *riant.* — Oui, parce que je parie que, si je les avais vues une troisième fois... et même une quatrième...

KARL. — Est-ce que vous n'avez pas un peu trop bu ?

ÉLISABETH. — Oh ! naturellement si, Majesté. Un tout petit peu. Je m'en excuse auprès de vous... et de la reine... Mais c'est tellement agréable... D'ailleurs, je me permets d'espérer que nous allons continuer... Je meurs de soif. Pas vous ?

KARL, *brutalement.* — Non.

Petit silence de gêne.

KALENBERG, *à Elisabeth.* — Voulez-vous que je donne des ordres, vicomtesse ?

ÉLISABETH. — Oh ! s'il vous plaît, oui... Si toutefois Sa Majesté y consent ?

KARL. — Moi ?

ÉLISABETH, *sur le mode de la plaisanterie.* — Non... Euh !... *(A Philippe :)*... Vous, sire.

PHILIPPE. — Mais... tout ce que vous voudrez, madame. *(Et, comme Kalenberg se dirige vers l'antichambre, il l'arrête)* ... Non, monsieur le ministre, ne vous dérangez pas. Vous savez bien qu'ils n'obéissent qu'à moi, ce soir.

KALENBERG, *souriant.* — Ah ! c'est exact.

Philippe sort, laissant la porte ouverte. Dès qu'il est sorti :

KARL, *à Elisabeth, à mi-voix.* — Vous perdez le sens, ma parole !

ÉLISABETH, *sur un tout autre ton que précédemment.* — Moi ? Oh ! je ne crois pas, Karl. Non. Je ne crois pas.

KARL. — La façon dont vous vous conduisez avec ce misérable...

ÉLISABETH. — Eh bien, sire ? Elle a l'avantage de désarmer sa méfiance.

KARL. — Pour quoi faire ?

ÉLISABETH. — Mais pour l'amener où je veux.

KARL. — Et qu'est-ce que vous *voulez* ? Vous êtes en pleine aberration ! Car les suppositions injurieuses auxquelles vous l'incitez, en attendant... les conclusions qu'il ne ve pas manquer de...

ÉLISABETH. — Nous ne sommes pas en présence d'un charretier ou d'un rôdeur de barrière, que je sache ? Vous m'avez dit vous-même qu'il appartenait à une des plus grandes familles de Suède. C'est même la seule chose que vous ayez eu le temps de me dire.

KARL. — Justement ! Une famille rebelle à ses princes ! Chassée de sa patrie ! Et lui, un dévoyé, un aventurier de l'espèce la plus redoutable, l'espèce charmeuse !...

ÉLISABETH. — Vous ne m'accusez pas d'y avoir été sensible ?

KARL. — Je n'en sais rien.

ÉLISABETH, *choquée.* — Oh !

KARL. — Je vous reproche, en tout cas, de le lui laisser croire. Si nous ne l'isolons pas, si nous ne *l'enfermons pas* dans notre hostilité à tous...

KALENBERG. — Je regrette, mais je ne suis pas de votre avis, sire...

WANDA. — Ni moi. Je m'en excuse, Majesté, mais...

ÉLISABETH, *à Karl.* — Ah ! Vous voyez !

KARL. — Oui ! Eh bien, moi, je vous avertis...

Il est interrompu par le retour de Philippe.

PHILIPPE, *qui rentre et referme la porte.* — Voilà qui est fait ! J'ai demandé du Tokai. J'ai pensé...

ÉLISABETH. — Oh ! très bien, oui. Merci.

PHILIPPE. — Il y faudra seulement un peu plus de temps qu'à l'accoutumée : la plupart de vos domestiques sont à la fête... La tentation était trop forte, aussi !

ELISABETH. — Patience !

PHILIPPE, *à Wanda.* — A ce propos, j'ai regretté, madame, que vous n'assistiez pas au feu d'artifice : la joie de la ville faisait plaisir à voir. Et... vous complimenterez pour moi vos officiers de police, monsieur le ministre : le vin qui coule aux fontaines ne leur a pas fait peur, ils se sont mis tout de suite dans le ton. Voilà comme je comprends la police, Excellence !

KARL. — Pas moi. Je sévirai demain.

PHILIPPE. — Vous sévirez ?... Oh ! *(A Wanda :)* Ah ! ça, madame, mais est-ce qu'il est toujours aussi ennuyeux ? *(A Karl :)* Mais oui ! mais oui, mon cher, vous êtes assommant ! Pourtant vous n'arriverez pas à me gâcher ma soirée... une soirée que je me rappellerai toute ma vie.

KARL, *féroce.* — Toute votre vie ? Ce sera donc avoir la mémoire courte !

Mouvement. Un froid.

PHILIPPE. — Je la préfère à une conscience lourde. Et, du moins, y figurerez-vous à votre juste image.

Ils se mesurent du regard.

WANDA, *pour rompre les chiens.* — Est-ce que... est-ce que les femmes ont continué de vous envoyer des baisers ?

ELISABETH, *pour l'y aider.* — Toutes, madame. Toutes. Il en venait de tous les côtés.

PHILIPPE, *reprenant aussi son ton enjoué.* — Ma foi ! je les ai rattrapés du mieux que j'ai pu, mais j'ai dû en rater beaucoup au passage.

KALENBERG. — Bah ! D'autres les auront ramassés !

WANDA. — Certainement. Il n'y aura rien de perdu cette nuit !

PHILIPPE, *regardant Karl.* — Si j'en juge par moi, en effet : rien ! Ce bonheur qui est dans l'air, je suis bien décidé à le respirer jusqu'au bout. *(Il prend la main d'Elisabeth et la porte à ses lèvres :)* Si *ma* reine y consent, ai-je besoin de le dire.

KARL. — Oh ! En voilà assez !

PHILIPPE. — Pardon ?

KARL. — Je n'en tolérerai pas davantage. Cela suffit comme ça.

PHILIPPE. — Mais, qu'est-ce qu'il a ?

WANDA, *jouant son rôle de reine.* — Oui, Karl, de quoi vous mêlez-vous ?

KARL, *suffoqué.* — Comment ?

WANDA, *même jeu.* — En quoi cela vous gêne-t-il, mon ami ?

KARL. — Mon ami ?... *(Il comprend enfin.)* Ah ! oui !... Mais, madame... vous l'avez entendu ?... *(A Elisabeth :)* Et vous ? est-ce que vous ne comprenez pas ce que parler veut dire ?

ELISABETH, *apparemment très calme.* — Pas toujours, non.

KARL. — Plaît-il ?

ELISABETH. — Je ne comprends, sire, que lorsque je veux comprendre.

KARL. — C'est facile ! Alors on peut vous adresser les invites les plus équivoques sans que vous répondiez mot ?

KALENBERG. — Sire !...

PHILIPPE, *à Wanda.* — Je ne me doutais pas, madame, que le roi surveillait aussi jalousement la vertu de vos dames d'honneur... ?

KARL. — Quelle dame d'honneur ? Quelle dame d'honneur ? *(Lâchant le paquet :)* C'est à la reine elle-même que vous vous adressez.

ELISABETH, *avec reproche.* — Oh ! Karl...

PHILIPPE. — Vous dites ?

KARL. — Eh bien, quoi ? Cette duperie ne pouvait plus durer. De toutes manières, la vérité aurait bien fini par éclater, n'est-ce pas ? Autant à présent que plus tard.

Un temps.

PHILIPPE, *à Wanda.* — Ainsi..., c'est vous, madame, qui êtes la vicomtesse de Denhoff ?

WANDA. — Oui, monsieur.

Léger temps.

PHILIPPE, *souriant.* — Mais c'est une aventure absolument ravissante !

KARL. — Ravissante ?

PHILIPPE, *à Karl.* — Comment donc ! Vous me tendez un piège et c'est sur vous qu'il se ferme !

Il rit.

KALENBERG. — Oh ! pas un piège, monsieur. Un expédient de la dernière minute, tout au plus. Et qui ne vous concernait même pas personnellement : nous ignorions encore qui était le condamné. Je tiens aussi à préciser que Sa Majesté n'y a été pour rien.

PHILIPPE. — Ah ? — Cela m'étonnait aussi : il n'a aucune imagination. *(Pause.)* L'idée est de vous, monsieur le ministre ?

WANDA. — Non. De moi.

PHILIPPE. — De vous, madame ? Vous vous êtes offerte en holocauste — comme cela ? — Spontanément ?

WANDA. — Rien ne m'a semblé plus normal, monsieur. En me donnant à Leurs Majestés... *(Regard en coulisse vers le roi.)* je m'étais préparée à tous les dévouements.

PHILIPPE. — Je vous félicite. Il y a là de la crânerie. *(A Elisabeth :)* Et vous, madame, *vous !* vous avez accepté... ?

KARL. — Pourquoi ne l'aurions-nous pas accepté, puisqu'on nous le proposait ? On se défend comme on peut !

PHILIPPE. — Ben, voyons ! Vieille habitude, d'ailleurs : ce sont de si bons boucliers que les autres. *(Un temps. Il fait quelques pas.)* Soit ! En conclusion ?...

KARL. — Comment, en conclusion ?

PHILIPPE. — Oui ? Où en sommes-nous, s'il vous plaît ?

KARL. — C'est pourtant clair, il me semble.

PHILIPPE. — Pas tellement. Est-ce qu'il y a vraiment quelque chose de changé dans la situation ?

KARL. — Mais, tout !

PHILIPPE. — Ah, bah ?

KARL. — Mais naturellement ! Par une élégance de sentiments, dont je ne vous croyais d'ailleurs pas capable, vous avez déclaré que vous vous refusiez à importuner la reine et que vous prieriez sa dame d'honneur de vous tenir compagnie jusqu'au matin. Nous revoici au même point.

PHILIPPE. — Ah ! pas tout à fait, non.

KARL. — Vous allez revenir sur votre engagement ? Vous n'en êtes plus d'accord ?

ELISABETH, *très fermement.* — Je ne le suis plus, moi, en tout cas.

KARL, *à Elisabeth.* — Qu'est-ce que vous dites ?

ELISABETH. — Je dis, sire, que si j'ai pu, dans la surprise, dans l'affolement, consentir à une... dérobade qui n'était digne ni de vous ni de moi, je n'y saurais plus souscrire à présent.

KARL. — Allons ! Allons ! C'est ridicule.

PHILIPPE. — Pour qui, le ridicule ?

ELISABETH, *à Philippe.* — Pour la loi de ce pays, monsieur, dont le caractère odieux ne vous a pas échappé : vous nous l'avez prouvé. Mais, puisqu'elle fait un devoir à la reine de demeurer avec le Roi de la Fête quand celui-ci le désire, et puisque justement il s'agit de vous, en qui je mets ma confiance, c'est moi qui demeurerai. Sauf à vous de fixer votre choix ailleurs, si c'est votre fantaisie : vous en avez le droit.

PHILIPPE. — Oh ! madame, oubliez-vous que, sans savoir qui vous étiez, je vous avais déjà choisie ? La vicomtesse de Denhoff aurait mauvaise grâce à ne pas me comprendre...

WANDA. — Certes.

PHILIPPE. — Qu'elle n'y voie, je l'en conjure, aucun manque de galanterie à son égard : elle mérite tous les hommages... mais...

WANDA. — Oh ! n'insistez pas, monsieur ! je vous en prie.

PHILIPPE, *riant.* — Oui... Au fond, je suis dans une position intenable !... Quoi que je dise en ce moment, on verra sous chacun de mes mots une intention que je n'y aurai pas mise. On n'a plus qu'une envie dans ces cas-là, c'est de disparaître... de... de s'éclipser... Alors... hum ! tenez, savez-vous ce que je vais faire ? Je vais aller me changer. Voilà ! L'absence, fût-elle de quelques minutes, arrange toujours les choses. Et quand je reviendrai... eh bien !... nous boirons tous un peu de Tokai avant de nous séparer, ce sera très gentil... Si l'on se décide enfin à nous l'apporter, bien entendu ! Mais ne vous inquiétez pas : je vais m'en assurer. *(Il a gagné la porte de la chambre du roi.)* Je vais dans votre chambre, cher Brutus : vous voudrez bien venir m'aider à m'habiller, n'est-ce pas ? Je vous y attends.

Il sort rapidement.

KARL, *à Elisabeth.* — Eh bien, elle est forte celle-là, par exemple ! Avez-vous résolu de me donner un coup de sang ?

ELISABETH, *avec gentillesse et fermeté à la fois.* — Oh ! non, je vous en supplie, Karl. Nos minutes sont précieuses. Moi, je ne puis rester sous ce déguisement, il faut que j'aille passer une robe, et... vous, *on* vous attend, vous avez entendu... Alors, pour tout à l'heure les reproches, voulez-vous ? Pour tout à l'heure ! S'il vous en reste à m'adresser. Ce qui m'étonnerait fort.

KARL. — Comment ça : tout à l'heure ?

ELISABETH, *avec malice.* — Bien, oui ! Quand je vous rejoindrai.

KARL, *stupéfait.* — Quand vous me rejoindrez ?

ELISABETH. — Naturellement ! Malgré les insinuations dont vous m'avez honorée, vous ne pensez pas que je vais faire durer cette partie de plaisir toute la nuit ?

KARL. — Comme si cela ne dépendait que de vous !

ELISABETH. — Uniquement de moi, monsieur !

KARL. — Mais qu'est-ce que vous racontez ? On dirait que vous vous jouez. De quelle façon pourriez-vous venir me retrouver ? Et par où ?

ELISABETH, *allant soulever la tapisserie du fond.* — Mais par là ! Que faites-vous de notre escalier d'amoureux ? Aucun de vos montagnards ne le connaît, je pense ?

WANDA, *riant.* — Juste Ciel ! Vous avez un escalier dérobé, madame ? Comme dans *Hernani* !

KALENBERG, *à Elisabeth.* — Mais il ne communique qu'avec la bibliothèque !

KARL, *appuyant.* — Voyons !

ELISABETH. — Eh bien, oui !

KALENBERG. — Je doute qu'on accorde au roi l'autorisation de s'y rendre.

ELISABETH. — Mais si, mon cher comte : *on* la lui accordera si c'est moi qui la sollicite.

KARL. — Vous êtes sûre ?

ELISABETH. — Ou alors ce ne serait vraiment pas la peine de se faire des relations !

KARL. — Et vous vous imaginez qu'*on* vous octroiera aussi la liberté de m'y rejoindre !

ELISABETH. — Oh ! celle-là, ne vous en déplaise, je suis bien décidée à me l'octroyer toute seule !

WANDA. — Mais par quel moyen, madame ?

KARL. — Je vous dis qu'elle joue !

ELISABETH, *mutine.* — Alors, il faudra tout vous expliquer, ce soir ? Par le menu ? Je n'aurai même pas le droit de garder un petit secret ?

WANDA, *riant.* — Non !

ELISABETH, *sortant un petit flacon de sa coiffeuse.* — Eh bien, je me servirai de ce moyen-là, figurez-vous !

KARL. — Qu'est-ce que c'est ? Du poison ? Ah ! parfait !

ELISABETH. — Comme vous y allez !... Non, non... Vous ne reconnaissez pas mon flacon de narcotique ?

WANDA. — Mais tout y est, alors ? C'est fabuleux !

ELISABETH. — Comprenez-vous enfin pourquoi je vous ai dit que je m'efforçais de désarmer sa méfiance et pourquoi j'ai fait semblant d'avoir soif ?

KALENBERG. — Ah ! j'applaudis des deux mains, madame : quelle excellente idée !

KARL, *admiratif.* — Oui !... Ça !... J'aurais préféré du poison, mais je reconnais que l'idée est bonne !

ELISABETH, *triomphant, à Karl.* — Vous me soupçonnerez encore !

KARL, *continuant.* — A condition toutefois de la réaliser immédiatement, cette idée.

ELISABETH. — Oh ! non... Pourquoi : immédiatement ?

KARL. — Mais parce que cet homme est mon ennemi per-son-nel, madame, et qu'il fera tout pour que je perde la face.

ELISABETH. — Et de quelle manière ? Que craignez-vous de lui, à présent ?

KARL. — Ce que je crains ? Pardieu ! je crains qu'il me fasse...

ELISABETH, *avec dignité.* — Vous oubliez qu'il faut être deux pour cela.

KARL, *buté.* — Non ! Non ! Il suffit d'être un à ne reculer devant rien...

ELISABETH. — Encore une fois, Karl, le chevalier de Halden est peut-être haïssable, mais ce n'est pas une brute. Vous ne supposez point qu'il va se jeter sur moi dès que nous serons seuls ou qu'il va me faire attacher sur mon lit par les factionnaires de service afin de me violenter à l'aise ?

KARL. — Pourquoi pas ? Il est capable de tout.

ELISABETH. — Pas de tout, non. Pas de cela.

KALENBERG, *s'interposant.* — Je m'excuse d'intervenir dans cette discussion, madame... Il me semble pourtant que le roi voit juste lorsqu'il vous demande d'utiliser *ceci* le plus tôt possible. Et... non point tant pour les raisons qu'il invoque, d'ailleurs, que pour celle-ci, qui est plus simple : c'est que votre... *compagnon* pourrait fort bien n'avoir pas envie de boire quand vous jugerez le moment venu. Ou se tenir sur ses gardes. Et...

ELISABETH, *concédant.* — Oui. Ça, c'est exact.

KALENBERG. — Tandis que... là... dans un instant... tous ensemble, comme il l'a proposé lui-même... Vous ne pensez pas, vicomtesse ?

WANDA. — Si.

KARL, *très heureux de cet argument.* — Mais c'est évident, allons !

KALENBERG, *à Elisabeth.* — Et... si vous me permettez encore une suggestion...

ELISABETH. — Oui ?

KALENBERG. — Ne gardez pas ce flacon, madame. Confiez-le... à la vicomtesse, tenez ! Elle aura bien plus de facilités que vous... en se chargeant d'assurer le service, par exemple..., ce qui paraîtra tout naturel...

ELISABETH, *avec une nuance d'hésitation.* — Peut-être... Oui..., *(Elle tend le flacon à Wanda, qui le prend.)* ... Mais alors... remettez-le dans la coiffeuse avant de partir, Wanda. Si, par hasard, le chevalier résistait à la première dose, que je puisse. .

WANDA. — Justement, madame ? Quelle dose ?

ELISABETH. — Dix gouttes. Douze au plus.

KARL. — Seulement ?

ELISABETH. — Oui, oui... Avec dix gouttes, on s'endort tout doucettement, au bout d'un petit quart d'heure.

KARL. — Un quart d'heure ? C'est beaucoup trop. Versez-lui-en vingt ! Versez-lui tout le flacon, puisque malheureusement c'est inoffensif. Que je le voie, du moins, s'écrouler devant moi ! comme une masse.

ELISABETH. — Jamais de la vie ! C'est une potion très amère, il s'en apercevrait. Qu'il ait encore la force d'appeler et tout serait perdu. Non... non...

KARL. — De toute façon, je veux être là ! Arrangez-vous pour qu'il m'invite. Pour l'amour du ciel, ne me faites pas manquer un plaisir de cette qualité-là !

ELISABETH. — Entendu. Et maintenant...

KARL. — Et maintenant, je vous accompagne.

ELISABETH. — Ah ! non.

KARL. — Pourquoi ?

ELISABETH. — Parce que.

KARL, *à voix basse.* — Je veux vous demander pardon, ma chérie. Je veux vous prendre dans mes bras...

ELISABETH. — Plus tard ! sire, plus tard ! Quand je vous aurai prouvé que je l'ai mérité.

KARL. — Non... Ne me punissez pas, ma chérie... J'ai des excuses... Vous savez comme je suis impatient de tout ce qui vous approche...

ELISABETH. — Oui, mais, moi, j'ai besoin de garder tout mon sang-froid, monsieur ! Besoin de réfléchir, aussi... et... et... besoin de me persuader à nouveau que vous m'aimez au moins autant que vous vous aimez vous-même !

KARL. — Oh ! Comment pouvez-vous ?...

On frappe à la porte.

KALENBERG, *en arrêt.* — Ah !

KARL. — Entrez !

Entre un Laquais portant un plateau avec des carafes de vin et des verres, qu'il va poser sur le guéridon.

LE LAQUAIS, *au roi.* — Sa Majesté réclame auprès d'elle Votre Majesté pour que Votre Majesté veuille bien l'aider à se vêtir.

ELISABETH. — Voilà qui tranche le débat !

KARL. — Non. Je n'irai pas.

LE LAQUAIS. — Je m'excuse auprès de Votre Majesté de devoir lui répéter textuellement ce que Sa Majesté m'a ordonné de lui dire, mais Sa Majesté prévient Votre Majesté que, si Votre Majesté continue à la faire « poser » plus longtemps, Sa Majesté se verra obligée d'envoyer « cueillir » Votre Majesté par ses gardes du corps.

KARL, *rugissant.* — Hein ?

LE LAQUAIS. — Ce sont les propres termes dont s'est servie Sa Majesté. Encore une fois, j'en demande bien respectueusement pardon à Votre Majesté.

Il s'incline et sort.

KARL, *furieux, à Wanda.* — Trente gouttes ! Vous lui en verserez trente gouttes !

ELISABETH, *sortant rapidement.* — Adieu, sire ! A tout de suite !

KARL, *appelant et courant à la porte de la chambre.* — Lisbeth !... Oh ! elle s'est enfermée !... Lisbeth !... Oh !... *(Revenant.)* ... Ah ! Bon sang ! j'oubliais... *(Il sort trois pistolets de ses poches.)* ... On ne sait pas ce qui peut arriver... Deux précautions valent mieux qu'une...

WANDA. — Mon Dieu ! sire, mais vous vous êtes transformé en arsenal !

KARL. — Ils sont tout prêts à tirer... Dites-le à la reine... Il n'y a qu'à presser sur la gâchette... J'en mets un ici !... *(c'est sous le coussin du canapé)* ... un autre... ici ! *(tiroir du secrétaire)* ... et un autre... là ! *(tiroir de la coiffeuse)*... S'il fait mine de... qu'elle n'hésite pas à le tenir en respect, hein !... Qu'elle tire en l'air !... J'accourrai aussitôt !... J'en ai un quatrième, mais je ne sais plus où le mettre, je le garde sur moi. *(Au moment de sortir :)* Et... je compte sur vous, vicomtesse : trente gouttes !

Il sort. Dès qu'il est dehors :

KALENBERG. — Bien joué ?

WANDA. — Fichtre oui !

La porte de la chambre de la reine s'ouvre...

KALENBERG, *qui s'en aperçoit.* — Chut !

ELISABETH, *apparaissant.* — Wanda ?

WANDA. — Madame ?

ELISABETH. — Ecoutez, ma petite Wanda... Soyez gentille : cinq ou six gouttes seulement, voulez-vous ?

WANDA. — Ah ?

ELISABETH. — Oui : il y a des choses que je tiens absolument à éclaircir.

WANDA. — Ah ?

ELISABETH. — Oui : je ne le pourrai jamais si je ne laisse pas au chevalier une bonne demi-heure de lucidité.

WANDA. — Ah ?

ELISABETH. — Oui : vous ne trouvez pas, vous, qu'il y a du bizarre dans toute cette aventure ?

WANDA. — Oh ! si.

ELISABETH. — J'ai l'impression qu'il y a un malentendu tragique entre le roi et cet homme. Je veux en avoir le cœur net. Cependant, si le roi ne se trompe point, il faut que j'aie l'assurance de retrouver le flacon dans la coiffeuse... Vous me suivez bien ?

WANDA. — Oh ! Très, très bien, madame.

ELISABETH. — Alors, je peux compter sur vous ? Cinq gouttes ?

WANDA. — C'est promis, Majesté.

ELISABETH. — Mais... pas un mot au roi, naturellement ?

WANDA. — Naturellement.

ELISABETH. — Merci.

Elle sort rapidement en refermant la porte derrière elle.

KALENBERG. — Oh, oh !

WANDA. — Hé, hé !

KALENBERG. — Dites-moi...

WANDA. — Quoi donc ?

KALENBERG. — Cela se corse.

WANDA. — On dirait !

KALENBERG. — L'heure est grave.

WANDA. — Cruciale.

KALENBERG. — Vous n'avez pas peur ?

WANDA. — Quelle idée !

KALENBERG. — Bravo ! Toutefois...

WANDA. — Oui ?

KALENBERG. — Je m'en voudrais d'insister...

WANDA. — Je vous en prie.

KALENBERG. — ... Mais il est des cas où l'on ne précise jamais assez sa pensée...

WANDA. — Jamais.

KALENBERG. — Vous vous rendez bien compte, n'est-ce pas, que vous avez entre les mains le sort des êtres... que nous aimons le plus ?

WANDA. — Que nous aimons même... exclusivement.

KALENBERG. — Dieu sait pourtant que ce n'est pas de l'égoïsme...

WANDA, *enchérissant*. — Non...

KALENBERG. — Mais de... de...

WANDA. — De la charité bien ordonnée ?

KALENBERG. — Voilà ! Or, une distraction, une simple confusion de verres, et ce serait...

WANDA. — ... Dommage !

KALENBERG. — Que ce narcotique aille à quelqu'un d'autre... à...

WANDA, *espiègle*. — ... La reine ?

KALENBERG. — Oh ! ce ne serait encore là que demi-mal ! mais...

WANDA, *même jeu*. — ... A vous ?

KALENBERG. — Non : moi, je serai déjà parti mais...

WANDA, *même jeu*. — ... A moi, peut-être ?

KALENBERG. — Non plus : je suis homme veiller sur votre sommeil ! mais... tout simplement... au roi... et... vous apercevez d'ici les conséquences ?

WANDA. — Si je les aperçois !

KALENBERG. — J'entends bien que certains esprits pourraient aller jusqu'à le souhaiter...

WANDA. — Est-ce possible ?

KALENBERG. — ... Jusqu'à penser que le roi s'endormant dans sa bibliothèque, n'aurait pas — et pour cause ! — la funeste tentation de monter dans cette garde-robe pour contrôler ce qui se passera ici ; qu'ainsi l'envie de faire parler les pistolets ne saurait se saisir de lui, sauf en rêve ; qu'en somme ce serait agir avec prudence et pour sa sauvegarde... et que demain... ma foi ! eh bien demain...

WANDA. — ... Il ferait jour ?

KALENBERG. — Parfaitement ! Car — si sa jalousie le poussait à supposer des choses... blessantes pour la reine, sa vanité... à l'aimer moins — il ne manquerait pas, à la cour, de femmes exquises pour se consacrer à lui avec sollicitude et le consoler de tout leur cœur !

WANDA. — Ah ! fi ! ne me parlez plus de ces esprits-là, Excellence : il y a de quoi révolter !

KALENBERG. — N'est-ce pas ? *(Ils se regardent en souriant. Un temps. Puis :)* Et maintenant comme dirait le roi...

WANDA. — Oui ?

KALENBERG. — ... Je voudrais bien tout à l'heure vous prendre dans mes bras.

WANDA, *imitant Elisabeth*. — Tout à l'heure en effet, monsieur, plus tard ! Quand je vous aurai prouvé que je l'ai mérité ! J'ai besoin de tout mon sang-froid... de réfléchir un peu... et surtout de me persuader à nouveau que *je* vous aime autant que vous vous aimez vous-même !

KALENBERG. — Je n'en demande pas plus. *(Il lui baise la main et se dirige vers la porte de l'antichambre.)* Vous voudrez bien m'excuser auprès de nos *divers souverains*...

Au moment où il va pour sortir, entre Philippe venant de la chambre du roi.

PHILIPPE. — Comment ? Vous nous abandonnez Excellence ?

KALENBERG. — Les devoirs de mon état, monsieur.

PHILIPPE. — A cette heure-ci ?

KALENBERG. — Mais, à cette heure-ci, monsieur mon premier devoir n'est-il pas d'aller dormir

PHILIPPE. — Tiens ! je croyais que les ministres ne se reposaient jamais ? Un œil toujours ouvert au salut de l'Empire ?

KALENBERG. — Précisément : c'est l'autre que je vais fermer.

PHILIPPE. — Alors, je vous conseille de les alterner de temps en temps : c'est plus sûr ! — A demain donc, Excellence.

KALENBERG. — Oh !... A demain, monsieur sans faute !

Il sort.

WANDA. — Qu'avez-vous fait du roi ?

PHILIPPE. — Bah ! de guerre lasse, j'ai fini par l'habiller seul, et, quand il est arrivé, je l'ai envoyé se morfondre un peu dans le vestibule : cela lui formera le caractère ! *(Il commence à « fouiner » partout, à regarder dans tous les coins.)* Où est la reine ?

WANDA, *qui ne cesse pas de l'observer.* — Elle se change.

PHILIPPE, *même jeu.* — Ah, ah ! Très bien. Trop aimable à elle.

WANDA. — Qu'avez-vous ? Vous semblez distrait ?

PHILIPPE. — Moi ? Oh ! pas du tout, non. Intéressé, si vous voulez. Très intéressé. Mais pas distrait.

Il ouvre le tiroir de la coiffeuse qu'il inspecte, puis le referme.

WANDA. — C'est de l'intérêt ou de la curiosité ?

PHILIPPE, *qui fait de même avec le tiroir du secrétaire.* — Les deux. J'ai toujours eu l'âme d'un explorateur.

WANDA. — La région vous plaît ?

PHILIPPE. — Enormément. Elle est de celles que je préfère. *(Soulevant le coussin du canapé :)* Pleine d'imprévu.

WANDA. — A vous observer, on ne dirait pas pourtant que vous n'avez rien prévu.

PHILIPPE. — Je n'en prévoyais pas autant : on me comble. *(Prenant le pistolet qui est sous le coussin.)* C'est une contrée fertile en pistolets... *(Il l'examine)* chargés... de toutes leurs fleurs.

Il le remet en place.

WANDA. — Vous ne les cueillez pas ?

PHILIPPE, *il va vers le fond.* — Cela deviendrait de l'indiscrétion. *(Il tire la tenture et inspecte la garde-robe)*... Oh, oh ! Le joli bosquet !

WANDA. — N'est-ce pas ? Et si pratique pour les amoureux !

PHILIPPE. — Pour les jaloux aussi. Evidemment, l'espace y est assez exigu... l'air un peu raréfié... on doit y étouffer assez vite... mais... tout de même ! tout de même ! Si je m'avisais de surveiller une femme que je soupçonnerais de me tromper...

WANDA, *l'interrompant.* — On vous a déjà trompé ?

PHILIPPE. — Simple supposition !... *(Reprenant :)* ... Je m'installerais là, bien benoîtement... Je serais arrivé par cette porte...

WANDA. — Elle est condamnée.

PHILIPPE. — En récompense du service qu'elle me rendrait, je lui ferais grâce ! *(Pause.)* Elle conduisait où, avant d'être condamnée ?

WANDA. — A la bibliothèque. Juste en dessous.

PHILIPPE. — Merci. *(Un temps. Autre ton :)* Eh bien ? Qu'est-ce que vous attendez ?

WANDA. — Pourquoi donc ?

PHILIPPE. — Pour avertir qui de droit.

WANDA. — Est-ce que ce n'est pas ce que je suis en train de faire ?

PHILIPPE. — Ah ?

WANDA. — Il me semble !

PHILIPPE. — Oui. *(Un temps.)* Que diable cela cache-t-il ?

WANDA. — Ah, voilà !

PHILIPPE. — Vengeance ?

WANDA. — Oh, que non !

PHILIPPE. — Amour ?

WANDA. — Encore moins.

PHILIPPE. — Dépit ?

WANDA. — Vous n'y êtes pas.

PHILIPPE. — Ambition ?

WANDA. — Vous brûlez.

PHILIPPE. — Et je la sers ?

WANDA. — Qui sait ?

PHILIPPE. — Tiens ! Tiens ! Tiens ! Tiens ! Tiens !... *(Il est près du guéridon. Du bout des doigts, il s'amuse à le faire tourner sur lui-même.)* Tiens !

WANDA. — Vous ne me croyez pas ?

PHILIPPE. — Si, si... Vous m'auriez dit que c'était par bonté d'âme, je me serais méfié, mais...

WANDA. — Vous me méconnaissez : j'ai toujours le cœur sur la main.

PHILIPPE, *lui saisissant brusquement le poignet.* — C'est pour cela que vous serrez si fort les doigts dessus ?

WANDA. — Peut-être.

PHILIPPE. — Montrez, montrez. Je n'ai jamais vu un cœur de femme d'aussi près. *(Il lui desserre les doigts et prend le flacon.)* Il est donc bien fragile que vous le mettez sous verre ?

WANDA. — Oh ! non. C'est que je ne le donne qu'au compte-gouttes.

PHILIPPE. — Comme tous les élixirs ?

WANDA. — Dame !

PHILIPPE. — Et ensuite, il n'y a plus qu'à mourir après d'atroces souffrances ?... Mourir d'amour, j'entends !

WANDA. — Je ne suis pas si prétentieuse. Ni si cruelle. Il ne s'agit pas là d'un poison, mais d'un philtre, et une douce inconscience me suffit.

PHILIPPE. — Voyez-vous ça ! Vous endormez les hommes ?

WANDA. — Ma foi ! c'est plus prudent.

PHILIPPE. — Alors, si j'en buvais ?

WANDA. — Oh ! vous céderiez comme les autres. C'est une liqueur qui a fait ses preuves : bénigne, mais sûre.

PHILIPPE. — Je céderais... progressivement ?

WANDA. — Oui, oui... Vers la dixième goutte.

PHILIPPE. — A la dixième, déjà ?

WANDA. — Oui. Juste le temps de me résister encore... un quart d'heure, vingt minutes, de bâiller toutes les trois secondes, et... plouf !...

PHILIPPE. — ... Je ne rêverais plus que de vous ?

WANDA. — C'est fait pour ça ! A moins que...

PHILIPPE. — Oui ?

WANDA. — ... Vous ne désiriez m'oublier d'un coup, moi et le reste, pour un petit bout de temps...

PHILIPPE. — Ah ! Et alors ?

WANDA. — Oh ! alors, la moitié de la fiole : vous sombrez dans le noir et vous voilà débarrassé de tout souci pour une demi-journée.

PHILIPPE. — C'est prodigieux. Voyons !... *(Il dispose les verres.)* Le verre du roi... Celui de la reine... Le vôtre... Le mien... *(Penchant le flacon.)* Je verse dans le mien, naturellement ?... Qu'est-ce qu'on choisit ?... L'oubli brutal ?

WANDA. — Pourquoi se presser ?

PHILIPPE. — Vous avez raison : il faut me laisser le temps, si j'en ai envie, d'aller m'endormir

dans la bibliothèque. *(Il verse.)* Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix... onze, douze et treize : pendant que j'y suis ! C'est un nombre qui porte bonheur... Puis-je conserver le flacon ? En souvenir ?

WANDA. — Oh ! non. Pour rien au monde. Veuillez le déposer dans le tiroir de la coiffeuse, s'il vous plaît. C'est là qu'on *doit*, vous m'entendez, qu'on *doit* le retrouver.

PHILIPPE, *allant l'y déposer.* — On l'y retrouvera donc. Il y a déjà là un pistolet, justement : c'est un secret qui sera bien gardé. *(Revenant au guéridon.)* Voyons ! Répétons une dernière fois : Mon verre... Celui de la reine... Le vôtre... Celui du roi... *(Et, brusquement, il fait tourner rapidement le guéridon :)* Messieurs, les jeux sont faits !

WANDA, *sincèrement effrayée.* — Oh ! Où avez-vous la tête ? C'est absurde !

PHILIPPE. — Je suis joueur, madame.

WANDA. — Non, non !... Vous aventurez tout. Renversez les verres. Vite. Et recommencez.

PHILIPPE, *éclatant de rire.* — Allons donc ! rassurez-vous, madame. Je suis joueur, mais je mets les chances de mon côté. Mon verre est là, vicomtesse : sur cette rosace de marqueterie bleue. Ne fallait-il pas vous éprouver un peu ?...

WANDA. — J'en ai chaud. Touchez !

PHILIPPE. — ... Et surtout *nous* donner à tous deux un point de repère facile à reconnaître ?

Un temps. Ils se sourient.

WANDA, *avec sincérité.* — Vous me plaisez beaucoup, monsieur le chevalier. *(Un temps.)* Dommage !

PHILIPPE. — Dommage ?

WANDA, *même jeu.* — Oui : il y a des moments où l'on regrette de n'être pas une femme... un peu moins réaliste.

PHILIPPE. — Ah ? — Seulement, voilà : vous êtes une femme réaliste !

WANDA. — Oui.

PHILIPPE. — Et vous avez bien raison. Ne donnez pas dans le sentiment, allez ! Cela bouleverse tout.

WANDA, *un peu rêveuse.* — Je sais ! N'empêche... *(Un temps.)* Votre famille est de Suède, paraît-il ?... De quel endroit ?... Je connais un peu votre pays.

PHILIPPE. — Pas moi. Nous en sommes proscrits. Je n'y suis même pas né.

WANDA. — Ah, non ? Et où êtes-vous né, alors ?

PHILIPPE. — Ici.

WANDA. — Comment : ici ? Dans cette ville ?

PHILIPPE. — Oui, oui... Les hasards de l'exil... Une étape entre dix... Mais j'ai passé toute ma jeunesse en Italie...

WANDA. — *Toute* votre jeunesse... Dirait-on pas que vous êtes déjà vieux !

PHILIPPE. — Hé ! j'ai trente-trois ans, madame. L'âge où meurent les dieux !

WANDA. — Tiens ! vous avez l'âge du roi ?

PHILIPPE. — Exactement.

WANDA. — Vous paraissez tellement plus jeune que lui...

PHILIPPE. — Le même, pourtant. Le même. Et à quelques heures près : nous sommes nés le même jour.

WANDA, *s'exclamant.* — Quoi ?

PHILIPPE. — Oui.

WANDA. — Ah, par exemple !

PHILIPPE. — C'est même cette coïncidence — assez rare ! — qui m'avait rapproché de lui, jadis à l'Université... Je m'étais mis dans l'esprit que nous devions avoir les mêmes goûts et le même destin... Pourquoi souriez-vous ?

WANDA. — Rien. Une idée. Avez-vous lu Paracelse, monsieur le chevalier ?

PHILIPPE. — Comme tout le monde. Mais pas mieux !

WANDA. — Vous souvient-il de son chapitre sur le « parallélisme » et de son étude sur « les correspondances mystérieuses entre les êtres » ?

PHILIPPE. — Excusez-moi !

WANDA. — Et savez-vous bien que le roi est la superstition faite homme ?

PHILIPPE. — Mais pourquoi me dites-vous tout cela ?

WANDA. — Parce que. Parce que. *(Un temps.)* Oui..., décidément, j'aimerais bien faire quelque chose pour vous, monsieur le chevalier. Et je crois que je le ferai. Vous verrez.

PHILIPPE. — Vous le pouvez dès maintenant, en tout cas, en emplissant les verres. Je crois que c'est le plus urgent.

WANDA, *prenant une carafe de vin.* — Oui ! — Vous m'avez bien dit que *le verre du roi* était sur cette marqueterie bleue, n'est-ce pas ? Nous sommes bien d'accord ?

PHILIPPE. — On ne saurait davantage.

WANDA, *versant le vin.* — Alors, à tout seigneur !... *(Elle emplit ensuite les autres verres puis :)*... Je vais le chercher ?

PHILIPPE. — Je n'osais vous le demander.

WANDA, *riant.* — Par timidité, sans doute ?. *(Elle va vers la porte de l'antichambre.)* [Allons ! Ne lâchez pas votre guéridon de l'œil puisque vous ne me faites pas encore confiance : je ne suis pas susceptible ! Vous verrez, vous verrez, monsieur le chevalier. Il n'y a pas que du mauvais en moi ! *(Elle ouvre la porte et appelle :)* Monsieur, s'il vous plaît ! *(Entre un Montagnard. A celui-ci.)* Voulez-vous prier le roi de venir ?

Le Montagnard interroge Philippe du regard.

PHILIPPE. — Oui. Oui. Faites. *(Le Montagnard sort. Presque aussitôt après, entre Karl.)* Entrez ! Entrez ! cher Brutus. Votre vin est versé, il faut le boire. Si vous acceptez de le faire en ma compagnie, naturellement ?

KARL. — Je veux bien, oui. J'ai soif, maintenant.

PHILIPPE. — C'est ce que je pensais. J'espère que votre Tokai est bon ?

KARL. — Ex-cep-tion-nel, vous verrez.

PHILIPPE. — Tant mieux. Ce que je goûte particulièrement dans ce cru, c'est que ce n'est pas un vin... travaillé.

KARL. — Quelle erreur ! Très travaillé, au contraire. Mais... si habilement qu'on le croit d'une honnêteté naturelle et qu'on ne s'en aperçoit pas.

PHILIPPE. — C'est l'essentiel.

Entre la reine.

ELISABETH. — Pardonnez-moi : je vous ai fait attendre... Oh ! le comte de Kalenberg est parti ! Quel dommage !

Jeu de scène : Wanda, étroitement surveillée par Philippe, apporte à chacun son verre. Elle commence par la reine : lorsqu'elle le lui remet, celle-ci lui adresse un regard interrogatif auquel elle répond par un battement de paupières. Puis elle prend le verre qui contient le narcotique, jette un coup d'œil rapide à Philippe, et va le présenter au roi. Puis, c'est le tour de Philippe : profitant alors de ce qu'elle tourne le dos aux autres, elle lui fait un petit signe qui signifie : « Là ! Vous êtes enfin rassuré, j'espère ? » Tandis qu'elle retourne au guéridon pour y prendre son propre verre, Philippe dit en souriant :

PHILIPPE. — Je vous rends hommage, vicomtesse : vous êtes une sommelière accomplie.

KARL. — N'est-ce pas ? Et encore, vous ne vous doutez pas à quel point !

PHILIPPE. — Mais si. Je le vois bien. *(Un temps. A Elisabeth :)* Madame, je bois à votre bonheur futur.

ÉLISABETH. — Ce sera le même qu'aujourd'hui, monsieur.

PHILIPPE. — N'en jurez pas : avec le bonheur, on doit toujours faire la difficile. Et puis, il ne faut jamais trop parler de son bonheur actuel. C'est dangereux.

KARL, *touchant du bois.* — Bien entendu ! Cela porte malheur. J'en sais quelque chose. J'ai eu la sottise d'en parler cet après-midi : vous avez vu le résultat.

PHILIPPE. — Oh ! non. Pas en ce sens-là. Je veux dire qu'à force d'en parler on peut très bien s'apercevoir un jour que ce bonheur-là n'est pas le vrai. Le vrai bonheur vous prend en traître. *(A Wanda :)* Vicomtesse, je bois à l'accomplissement de tous vos vœux : si haut qu'ils visent, vous êtes digne d'y atteindre. *(A Karl :)* Quant à nous, il ne paraît assez malaisé de nous porter des santés réciproques sans grande hypocrisie ! Nous pouvons cependant nous souhaiter une bonne nuit, cela n'engagera personne. D'accord ?

KARL. — D'accord.

PHILIPPE. — A l'allemande ?

KARL, *acquiesçant.* — A l'allemande.

Ils claquent des talons, lèvent leur verre à la ronde, disent « Prosit » *et avalent le contenu de leur verre d'un seul coup.*

ÉLISABETH. — Comment faites-vous ? J'étoufferais si je buvais de cette façon...

Petit rire gêné, suivi d'un silence assez pesant.

PHILIPPE, *posant son verre.* — Voilà !

WANDA. — Voilà !

Elle pose son verre, puis débarrasse du leur le roi et la reine.

ÉLISABETH. — Voilà !...

KARL, *qui a un brusque et violent hoquet.* — Pardon !

Un temps de gêne.

ÉLISABETH. — Euh !...

WANDA. — Eh bien, mais... je pense qu'il doit être assez tard, déjà ?... Si vous le permettez, madame, je vais...

ÉLISABETH. — Certainement.

KARL. — Dans ce cas, je présume qu'il faut aussi que... *(Nouveau hoquet plus fort encore que le précédent.)* Pardon !

PHILIPPE, *à Karl.* — Oh ! mais je ne peux pas vous laisser partir dans cet état-là ! Voulez-vous que je vous frappe dans le dos ? Je vous jure que je n'ai pas de poignard.

Karl hausse les épaules.

ÉLISABETH, *à Philippe.* — Puis-je vous demander de m'accorder une faveur, monsieur ?

PHILIPPE. — A vous, madame ?

ÉLISABETH. — Oui. Pour le roi.

PHILIPPE. — Ah ? Pour le roi ? *(Pause.)* Il faut vraiment que ce soit vous.

ÉLISABETH. — Autorisez-le, je vous prie, à passer la nuit dans sa bibliothèque. Il en a le plus vif désir.

PHILIPPE. — Dans sa bibliothèque ? *(A Karl, qui est en train de bâiller.)* Vous vous sentez le besoin de lire ?

KARL. — Oui.

PHILIPPE. — On ne le dirait pas. Prenez un livre passionnant...

KARL. — Je ne sais pas ce que j'ai... *(Il bâille)* ... ce doit être ce vin.

PHILIPPE. — Sûrement ! *(Il va ouvrir la porte de l'antichambre.)* Garde ! *(Entre un Montagnard.)* Vous conduirez Monsieur à sa bibliothèque.

KARL, *à Elisabeth.* — Adieu, madame. A demain. *(Nouveau hoquet.)* Pardon !

ÉLISABETH. — A demain, sire.

WANDA. — Je descends avec vous, Votre Majesté.

Karl sort. Wanda esquisse une révérence et le suit. Le Montagnard sort à son tour et referme la porte. Un silence, puis :

PHILIPPE. — Vous ne trouvez pas que votre mari accepte les choses bien facilement, tout d'un coup ?

ÉLISABETH. — Je l'ai raisonné.

PHILIPPE. — Ah, c'est cela ?... *(Un temps.)* Vous n'êtes pas fatiguée ?

ÉLISABETH. — Pas du tout. Non.

PHILIPPE. — Vrai ?

ÉLISABETH. — Vrai. Du reste, je n'ai pour ainsi dire jamais sommeil... Et vous, vous dormez facilement ?

PHILIPPE. — Quand je me laisse aller, oui. Mais je résiste très bien.

ÉLISABETH. — Ah ?

PHILIPPE. — Je puis même dire que pratiquement je ne dors que lorsque je le décide.

ÉLISABETH, *petit sourire.* — Quel tour de force ! Je serais assez curieuse de voir ça...

PHILIPPE. — Simple affaire d'entraînement. J'ai eu du mal au début. Pendant les cinq années que j'ai passées en prison, je m'étais habitué à dormir beaucoup. Histoire de penser à autre chose, n'est-ce pas, d'aller ailleurs... Mais depuis mon évasion...

ÉLISABETH. — Vous vous êtes évadé ?

PHILIPPE. — Il y a trois ans, oui. *(Reprenant :)* ...Mais depuis, donc, j'ai bourlingué un peu partout, dans toutes les mers du monde, sur des navires plus ou moins marchands...

ÉLISABETH. — Comment : plus ou moins ?

PHILIPPE. — Je veux dire : plus ou moins inoffensifs... Et il fallait y veiller plus souvent qu'à son tour. Mais c'est surtout l'an dernier, dans les guérillas d'Amérique du Sud, que j'ai appris à lutter contre le sommeil. Je me rappelle encore certaines fins de nuit où la fatigue me coulait dans les veines comme un soporifique, oui : exactement comme un soporifique... Eh bien, je m'y étais fait, je tenais quand même. *(Un temps.)* Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça...

ELISABETH. — Mais si, mais si : cela m'intéresse énormément.

[PHILIPPE. — Tiens !

ELISABETH. — Plus que vous ne pensez, même.

PHILIPPE. — Vous êtes trop bonne.]

ELISABETH. — Dans ce genre de conversation à bâtons rompus, les confidences interviennent... forcément... sans qu'on le veuille... sans même qu'on s'en aperçoive ...Et, ainsi, peu à peu, découvrirai-je ce que vous êtes...

PHILIPPE. — Je vous intrigue ?

ELISABETH. — Il y a de quoi, écoutez !

PHILIPPE. — Alors, je veux bien jouer le jeu ! [Je veux bien, même, essayer de vous dire ce que je suis. Seulement... se décrit-on jamais soi-même avec quelque justesse, avec quelque justice ?...

ELISABETH. — N'importe ! Allez toujours ! Je ferai le point.

PHILIPPE. — Oui,] mais... quand je vous aurai dit que je suis, humblement et orgueilleusement à la fois, un *homme,* en serez-vous beaucoup plus renseignée ? [Un peu, sans doute, parce que vous êtes pure et sensible — et parce que vous entendez bien un peu ce que cela signifie : pas un animal, comme tant et tant. Ni fauve, ni bête domestique. Pas un ange. Pas un saint. Pas un valet.] Un homme. C'est-à-dire ...

ELISABETH. — C'est-à-dire ?

PHILIPPE. — C'est-à-dire, madame, un être qui n'accepte pas toute faite la vérité de sa vie, qui la cherche, et qui, pour y arriver, ne se contente pas, une fois pour toutes, comme la plupart des vivants, d'un seul mensonge.

ELISABETH. — Comment vous y prenez-vous, alors ?

PHILIPPE, *gaîment.* — Je les essaie tous, les uns après les autres ! Il y en a de légers, de pimpants, de mirobolants, comme une plume au chapeau sur une tête un peu ivre. Il y en a de noirs, de touffus, de gluants. Il y en a d'héroïques. Mais chacun d'eux contient la parcelle d'une vérité qui n'appartient qu'à moi.

ELISABETH. — Et si elle n'est pas bonne, au bout du compte ?

PHILIPPE. — Oh ! cela, madame, c'est à l'avenir de le dire, pas à moi. Moi, je ne vis que le présent. Je lui suis redevable de tout ce qui fait le sel de mes jours : le coup de dés où l'on joue tout de soi.

ELISABETH. — Et rien ne vous arrête jamais ? même le mal ?

PHILIPPE. — Le mal ?

ELISABETH. — Oui : celui que vous pouvez faire ?

PHILIPPE. — Je ne rends que celui que l'on m'a fait. Et encore ! bien rarement. Quant au reste, rien de mal n'est jamais venu sur la terre de la légèreté, [si c'est être léger que de vouloir s'accomplir !] C'est le sérieux ou le fanatique qui gâche toujours tout.

ELISABETH. — Ainsi, vous n'avez jamais ma vaise conscience ?

PHILIPPE. — Comment l'aurais-je, puisque, agissant de la sorte, je *me* mets seul à l'épreuve Mais sinon, songez-y : quel ennui serait-ce que vivre ! [Pourquoi un jour de plus si ce jour-là vous apporte pas au moins une révélation ?] terre tourne trop lentement pour que je ne ten pas sans cesse de dépasser ma joie !

ELISABETH. — Et si, d'un de vos coups de d pourtant, sortait un jour la joie, la vraie, ce qui vous comble et qui vous réalise — est-ce q vous essaieriez de la dépasser aussi, celle-là Est-ce que vous la risqueriez encore ?

PHILIPPE. — Vous voulez parler de l'amour, suppose ?

ELISABETH. — Bien sûr.

PHILIPPE, *la regardant.* — Alors, non. Je m arrêterai. C'est le plus beau rendez-vous que l' puisse se fixer à soi-même. Je vais plus loin : m'y arrêterai, même si j'étais seul à l'éprouv cette joie, même si l'être qui me la donne ne partageait pas. *(Un temps.)* Eh bien ? Ce que vous ai raconté vous éclaire-t-il un peu ?

ELISABETH. — Non. Au contraire : ce m'embrouille davantage. Vous prétendez que vo ne vivez que la minute présente et... vous vo vengez ! Un homme qui se venge est un homm qui remâche son passé.

PHILIPPE. — Ah, ah ! Nous y voici !

ELISABETH. — Oui.

Un temps.

PHILIPPE, *il sourit.* — Et... s'il n'y avait eu, da ce que j'ai fait aujourd'hui, aucun désir de ve geance, madame ? Oui : aucun ?

ELISABETH. — Comment ? *(Un temps.)* Cela tient pas debout.

PHILIPPE. — Ah ! vraiment ? Vous croyez ? *(cet instant, Elisabeth porte machinalement s regard vers la tenture du fond et elle a la stup faction d'apercevoir Karl, debout dans la garc robe, appuyé de l'épaule contre le mur, les ye appesantis de sommeil — qui, ne se rendant pa très bien compte de ce qu'il fait, manquant visibl ment d'air dans sa cachette, vient d'écarter lég rement la tapisserie pour respirer plus à l'aise et sert de sa main, qu'il s'agite sous le nez, comm d'un éventail. Elisabeth, dans sa surprise, se troub et ne peut retenir un geste pour lui enjoindre de dissimuler, geste auquel Karl obéit aussitôt laissant retomber la portière. Philippe, qui tourn le dos à la garde-robe et qui ne regardait pas E sabeth, ne s'est aperçu de rien. C'est seulement cet instant qu'il reporte les yeux sur elle et q est frappé de l'altération de son visage.)* Que passe-t-il, madame ? Qu'avez-vous ?

ELISABETH. — Rien... Rien...

PHILIPPE. — Mais si, vous êtes toute pâle ! Vo ne vous sentez pas bien ?

ELISABETH. — A vrai dire, pas très bien... C' exact... Mais ne vous inquiétez pas, cela passer... Cela passe déjà. Je... je suis quelquef sujette à ce genre de malaise... Ce n'est pas gra mais c'est horriblement désagréable : on a l'impr

n qu'on a des petites mouches noires devant les ux... *(Se forçant à rire :)* Vous avez vu ce geste urde que je viens de faire pour les chasser ?...

PHILIPPE. — Non.

ÉLISABETH, *même jeu.* — Voilà ! C'est fini ! les sont parties ! *(Elle se lève.)* Dans ces cas-là, faut simplement que je marche un peu.

Elle va se placer non loin de la tenture.

PHILIPPE. — Voulez-vous que je donne un peu air ?

ÉLISABETH. — Non, non. C'est inutile. Je vais aucoup mieux.

PHILIPPE. — Des sels, peut-être ? Où sont-ils ? ans votre coiffeuse ?

Il se dirige vers celle-ci. Elisabeth se précipite et se met devant.

ÉLISABETH. — Je vous en prie, monsieur.

PHILIPPE. — Dieu me pardonne ! mais que crai-ez-vous, madame ? Est-ce que vous cachez de si rands secrets là-dedans ?

ÉLISABETH, *se contraignant au badinage.* — Les lus intimes ! Vous savez bien comme une femme n peu coquette répugne à les dévoiler...

PHILIPPE. — Excusez-moi. Je n'y avais pas ongé. *(Il s'éloigne.)* Alors, un peu de Tokai ?

ÉLISABETH. — Ah ! cela, volontiers ! oui. *Philippe la sert et lui apporte son verre.)* Merci. *Un temps.)* Vous ne buvez pas ?

PHILIPPE. — Ma foi ! non... J'ai beaucoup bu e soir... Je me sens déjà la tête un peu lourde...

ÉLISABETH. — Ah ? Vous vous sentez la tête ourde ?

PHILIPPE. — Oui.

Un temps.

ÉLISABETH, *qui veut renouer le fil.* — Ainsi... ?

PHILIPPE. — Oui ?

ÉLISABETH. — Vous me disiez que vous n'avez as voulu vous venger ?

PHILIPPE. — Je vous le disais, en effet.

ÉLISABETH. — Pourquoi cette tentative de ieurtre, alors ? Vous en aviez reçu l'ordre ?

PHILIPPE. — L'ordre ? Moi ? Et de qui, grands ieux ?

[ÉLISABETH. — Est-ce que je sais, moi ?... D'une ecte révolutionnaire ?

PHILIPPE. — Oh ! madame !... Il y a beau temps ue je ne donne plus dans ces giries et que je ne ompte plus sur les révolutions pour révolutionner uoi que ce soit, sinon les apparences.]

ÉLISABETH, *agacée.* — Enfin, vous n'avez tout de ême pas tiré sur le roi, comme ça, pour le laisir ?

PHILIPPE. — Pas pour le seul plaisir de tirer, en out cas ! non.

ÉLISABETH. — Et si vous l'aviez tué ou seulement lessé ?...

PHILIPPE. — Le fait est que je ne l'ai ni tué ni lessé...?

ÉLISABETH. — Ce n'est pas faute d'intention.

PHILIPPE, *riant.* — D'intention ? — Mais, adame, si j'avais eu réellement l'intention de tuer otre mari, si j'avais, par conséquent, prémédité on acte, pensez-vous que je l'eusse préparé avec peu de soin ? que je me fusse bêtement mêlé à la oule et remis ainsi d'avance entre les mains de la police ? [Pensez-vous que je n'eusse pas pris à l'auberge une chambre sur la rue, tenu mon cheval tout sellé dans une arrière-cour, tiré de ma fenêtre, et profité de la confusion pour essayer de m'enfuir ?]

ÉLISABETH. — ...

PHILIPPE. — Et puis votre remarque était très juste, tout à l'heure : un homme qui *vit* de ma façon ne se nourrit pas de son passé. Si, de mes cinq années de réclusion, je n'avais su tirer de moi qu'un projet de vengeance aussi pauvre, aussi stérile, je me jugerais bien sévèrement, madame. — Non ! Lorsque je suis arrivé ici, il y a huit jours, pour recouvrer certains papiers de famille...

ÉLISABETH. — Vous êtes ici depuis huit jours ?

PHILIPPE. — Oui. *(Reprenant :)* ... J'avais uniquement en tête de repartir dans les quarante-huit heures. Je n'avais pas oublié votre mari, non certes, mais je ne m'en souciais plus guère. Du reste, j'avais appris, dès le débotté, qu'il venait de s'absenter pour une semaine...

ÉLISABETH. — Pourquoi êtes-vous resté, dans ces conditions ?

PHILIPPE. — Vous exigez vraiment que je vous réponde là-dessus ?

ÉLISABETH. — Il me semble !

PHILIPPE. — Il n'y aura donc pas de ma faute si vous le regrettez ? Ce ne sera pas moi qui aurai conduit la conversation sur ce terrain !...

ÉLISABETH. — ...

PHILIPPE. — ... Je suis resté, madame, parce que je vous ai vue.

ÉLISABETH. — Moi ?

PHILIPPE. — Vous.

ÉLISABETH. — Qu'est-ce que c'est que ce mensonge ? Il y a une heure encore, vous preniez la vicomtesse de Denhoff pour la reine !

PHILIPPE. — Oh ! Altesse ! Vous me faites du chagrin !... C'est vous qui me prenez pour un enfant... Votre petit essai de substitution, ce tantôt, n'est pas ce qui m'a le moins diverti dans toute cette aventure (à peine moins que le nez de ce cher Brutus lorsqu'il m'a vu arriver !), j'en ai profité pour m'établir plus vite avec vous sur le pied de la familiarité, mais cessez de croire que vous m'en avez fait la dupe ! *(Pause.)* C'est le soir de mon arrivée que je vous ai vue pour la première fois. Vous étiez à l'Opéra italien, en compagnie de M. le premier ministre. On y donnait *le Mariage secret.* Je n'ai regardé que vous. *(Pause.)* Pendant une semaine, je n'ai regardé que vous. Je vous ai suivie partout. Au bois des Peupliers chaque matin, où vous montiez une belle jument blanche. Aux bas quartiers, où vous visitiez les pauvres et les malades. A votre résidence d'été, où vous avez passé une journée...

ÉLISABETH. — Ah ! taisez-vous, monsieur. C'est assez. Dans une minute, vous inventerez que vous avez tiré sur le roi par jalousie...

PHILIPPE. — Mais non, mais non, madame. Je suis bien trop orgueilleux pour être jaloux. Surtout de lui.

ÉLISABETH, *qui s'énerve.* — Oh ! alors, de grâce ! monsieur, de grâce ! dispensez-moi enfin de... Je vous pose ma question pour la dernière fois, car je vous demanderai la permission de me retirer si

vous refusez d'y répondre : pourquoi avez-vous fait feu sur le roi ?

PHILIPPE. — Mais pour passer une nuit avec vous, madame. Tout simplement. Dût-elle être ma dernière nuit, j'ai jugé...

ÉLISABETH. — Quoi ? Vous auriez sacrifié votre vie pour passer une nuit avec moi ?

PHILIPPE. — ...

ÉLISABETH, *à voix basse.* — Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas possible. Le désir qu'on a d'une femme, quel qu'il soit, quelle qu'elle soit, ne suffirait pas à rendre compte d'une folie pareille. Il y faudrait un amour tel qu'il n'écoute plus que soi et qu'il tienne pour vain tout le reste.

PHILIPPE. — C'est ce que je viens de vous dire.

ÉLISABETH, *continuant.* — ... Et encore ! dans quel dessein ? Pour quelle satisfaction ? L'homme qui est capable d'un sentiment de cet ordre n'a pas une âme basse ; il n'agirait pas de cette manière à seule fin de voler, d'arracher de force ce qu'il est sûr d'avance qu'on lui refusera...

PHILIPPE. — Merci de l'avoir compris.

ÉLISABETH, *même jeu.* — ... Pourtant, il a beau ne pas être un lâche, ne pas être une bête, il ne reste pas maître de lui, constamment, comme vous faites : ses nerfs, ses instincts le trahissent... Et c'est pourquoi vous mentez ! *(Un temps. Elle le regarde.)* Vous mentez encore et toujours ! *(Un temps.)* ... Vous n'arrêtez pas de mentir !

Court silence.

PHILIPPE, *très doucement.* — Mais bien sûr que je mens.

ÉLISABETH, *un peu déçue quand même.* — Ah !

PHILIPPE. — Pas « encore et toujours » comme vous dites. Mais il est indéniable que je viens de vous mentir, au moins partiellement.

ÉLISABETH. — Vous ne « m'aimez » pas depuis huit jours ?

PHILIPPE. — Non. Mais le temps ne fait rien à l'affaire.

ÉLISABETH. — Ah ? Parce que vous « m'aimez » tout de même ?

PHILIPPE. — Oui.

ÉLISABETH. — Depuis cet après- midi ?

PHILIPPE. — Oui.

ÉLISABETH. — Vous allez vite.

PHILIPPE. — Oui.

ÉLISABETH. — Et qui vous a si bien renseigné sur l'emploi de mon temps ?

PHILIPPE. — *La Gazette,* dont j'ai feuilleté la collection hier soir au café du Dragon. Je m'ennuyais.

ÉLISABETH. — Et c'est pour vous désennuyer que vous avez tiré sur le roi ?

PHILIPPE. — Non. C'est à cause du bicorne.

ÉLISABETH. — Comment ?

PHILIPPE. — J'ai horreur de ces chapeaux-là.

ÉLISABETH, *offensée, faisant mine de s'en aller.* Adieu ! monsieur.

PHILIPPE, *très sincère.* — Je vous jure que je vous dis la vérité.

ÉLISABETH. — Oh ! non, monsieur. Croyez-moi : cela suffit.

PHILIPPE. — Oui, je sais, je sais... Et pourtant, c'est aussi bête que cela. Je me suis mêlé aux badauds qui attendaient le passage du roi. Mais n'éprouvais pas la moindre envie de lui faire mal. Je vous le jure encore une fois. Et puis, quan je l'ai vu, là, devant moi, caracolant, content lui, le chef couronné de cette espèce de tranche pastèque empanachée, ridicule... — excusez-mo madame : ridicule, je vous assure — je n'ai pas p me retenir. Il a fallu que j'accomplisse ce geste. un peu farceur, qui satisfaisait à la fois mo goût de l'esthétique et mon ancienne rancune... rétablissais l'équilibre des choses, vous comprene

ÉLISABETH. — Allons donc ! Allons donc ! Pou cacher le motif qui vous a dressé contre Kar et dont maintenant, devant moi, probablemen vous avez honte...

PHILIPPE. — Honte de lui ou de moi ?

ÉLISABETH, *exaspérée.* — Voilà ! voilà ! Et, nouveau, ces insinuations affreuses ! Mais, pou Dieu ! dites-le donc une bonne fois ce que vou lui reprochez ! Est-ce que vous ne voyez pas qu je n'en peux plus et que je ne retrouverai point repos tant que je ne le saurai pas ?

Un temps.

PHILIPPE. — Bien. Alors, imaginez un homm jeune, madame. Très jeune. Il a vingt-cinq an Il achève ses études. Il habite Modène. Or, su cette terre d'Italie, qui est devenue la sienne, règn une oppression féroce et d'autant plus exécrabl que c'est celle de l'Autriche.

ÉLISABETH. — C'est mon pays, monsieur.

PHILIPPE. — Vous n'y êtes pour rien, je ne vou le reproche pas !... *(Il enchaîne :)* Autour de lu on souffre, mais on espère aussi, et l'on se prépar à l'action. On fonde une société secrète qui pren le nom de *Charbonnerie.* [Pourquoi ? Parce qu ses membres se réunissent la nuit, par peti groupes qu'on appelle des *ventes,* dans des hutt de charbonniers, au fond des forêts. Pourqu encore ? Parce que la police de votre cher pay madame, n'est pas tendre pour ceux qui ont désir de se sentir chez eux.] Ce jeune homm devient bientôt le chef de son groupe. Peu de mo avant les insurrections de Romagne et la sauvag répression qui s'ensuivit, on lui présente un nouv adepte. C'est un prince héritier. Il n'est pas seul de ce rang parmi les affidés. Depuis Fr déric II, les princes sont libéraux, c'est la mod Il y a là François, futur duc de Modène, qu par la suite, fit guillotiner Menotti, son meilleu compagnon. Il y a là Charles-Albert, prince Carignan. Le néophyte dont je vous parle, lui, s nomme Karl-Othon, prince de Grubenhägen, qu pour suivre un usage puéril, se surnomme Brutus.

ÉLISABETH. — Karl ?

PHILIPPE. — Oui, madame. *Votre* Karl. Il hasard d'une date et d'un lieu de naissance, un sympathie fourvoyée font que je lui donne mo amitié. Il n'y répond qu'avec hypocrisie, m'oppos au sein de notre association, des menées qui tender à me déloger de mon poste afin de l'occuper lu même, n'y parvient pas, et me voue dès lors un animosité de plus en plus agressive. Un jour, propos de bottes, ou plutôt de lingerie, car il avait entre nous une petite lingère... passons !. il me provoque...

ÉLISABETH. — Pour une fille ?

PHILIPPE, *s'asseyant sur le canapé.* — Oui. Pour e jolie fille, mais pour une fille.

ÉLISABETH. — Et vous l'avez blessé ?

PHILIPPE. — Oh ! j'ai très bien fait les choses. i visé le lobe de l'oreille et je lui en ai enlevé quart de centimètre.

ÉLISABETH. — Vous avez visé le lobe de l'oreille vous l'avez touché ?

PHILIPPE. — Oui. J'avais même visé le bord du e de l'oreille et j'ai touché le bord du lobe de reille.

ÉLISABETH. — Vous étiez donc bien sûr de votre resse à l'époque ?

PHILIPPE. — Pas plus qu'aujourd'hui.

ÉLISABETH. — Ah ! oui, c'est vrai, j'oubliais 'aujourd'hui vous n'aviez visé que le devant du corne, n'est-ce pas ?

PHILIPPE. — Mais naturellement !

ÉLISABETH. — Alors, vous persistez à prédre...? Mais, à la fin, monsieur, est-ce que vous e considérez vous-même comme la dernière des ttes, ou quoi ?

PHILIPPE. — Mais, madame, je coupe un fil en eux à 30 mètres ! Il me semble que je peux trouer devant d'un bicorne qui se trouve à trois ou uatre pas ?... Vous ne me croyez point de nouau ? Il est primordial, cependant, au regard de que je vous ai confessé, que vous ne mettiez pas doute mon habileté de tireur. Elle est proverale parmi les gens qui me connaissent. *(Tout en arlant, il a glissé la main sous le coussin où Karl caché l'un des pistolets. Il le prend sans qu'elle en aperçoive, le dissimule derrière son dos, se ve, cherche une cible.)* Comment vous en donner e preuve ?... Tenez, vous voyez le petit insecte uge... là... sur votre tenture... que le tisseur s'est musé à broder près de la main de ce Cupidon ?... est à peine perceptible... Est-ce que vous le oyez ?

ÉLISABETH, *qui ne sait où il veut en venir.* — ui. Eh bien ?

PHILIPPE, *avec la rapidité de l'éclair.* — Eh bien, tire et je fais mouche, madame !

Détonation.

ÉLISABETH, *cri de terreur.* — Ha !... *(Elle se récipite sur la tapisserie qu'elle écarte. On aperçoit arl, accroupi par terre, appuyé de l'épaule et de tête contre le mur.)* Karl !...

PHILIPPE, *stupéfait.* — Comment ? Il était là ?

ÉLISABETH. — Cette fois-ci, vous l'avez tué.

PHILIPPE. — Mais non. Mais non. Pas forcément. Calmez-vous. *(La porte s'ouvre. Entre un ontagnard.)* Qu'est-ce que c'est ?... Ah !... Non, n'ai rien... Merci...

ÉLISABETH, *au Montagnard, avec désespoir.* — 'est le roi, c'est votre roi, qui... *(A Philippe :)* h, vite ! monsieur, je vous en supplie ! Faites peler le chirurgien de la cour, il est peut-être core temps de le sauver...

PHILIPPE. — Attendez. Attendez, madame. Ne us affolez pas. Je suis moi-même un peu médecin. *Au Montagnard :)* Aidez-moi, je vous prie. *(Ils portent vers le canapé et l'y étendent.)* Sapristi, 'il est lourd ! *(Elisabeth glisse un coussin sous tête de Karl, Philippe lui défait ses vêtements.)* n'est pas mort, en tout cas. Son cœur bat très régulièrement. Je ne vois pas trace de blessure, pas de sang.

ÉLISABETH. — Mon Dieu ! mon Dieu ! Karl..., mon amour !... *(Et, tout d'un coup, on entend sortir de la bouche entr'ouverte du roi un ronflement sonore.)* Miséricorde ! Il râle.

PHILIPPE, *se relevant.* — Non, madame. Il ronfle.

ÉLISABETH. — Quoi ?

PHILIPPE. — Écoutez-le. *(Ronflement.)* Je n'affirmerai pas qu'il dort d'un sommeil absolument naturel, car nous venons de le secouer à réveiller un cadavre... *(Ronflement.)* ... mais enfin, il dort ! Et il devait déjà dormir à cropetons quand j'ai pressé sur la gâchette : il a de la chance ! Le sort en est jeté, madame : c'est un homme qui ne mourra jamais de ma main. *(Au Montagnard :)* Laissez-nous, maintenant. Merci.

Le Montagnard sort.

ÉLISABETH, *interdite.* — Mais... mais... qu'est-ce que cela signifie ?

PHILIPPE. — Hé ! j'ai comme l'impression... *(ronflement.)* ... qu'un certain narcotique, dont vous détenez encore le flacon, là, dans votre coiffeuse... *(Il va le prendre. Ronflement.)* ... celui-ci ! madame... et dont votre aimable vicomtesse, avant de l'y replacer, m'avait généreusement octroyé quelques gouttes... *(ronflement.)* ... a passé, par un très curieux phénomène physique, de mon corps dans le sien ! *(Ronflement.)* En somme, je lui ai sauvé la vie.

ÉLISABETH, *saisie.* — Quoi, monsieur, vous aviez vu ?...

PHILIPPE. — J'avais, madame ! J'avais ! — Heureusement, vous possédez une table tournante qui, si elle ne convoque pas d'esprits, vous en donne à l'instant qu'il faut. *(Ronflement.)* Voyez plutôt : une légère poussée du bout des doigts, comme cela, et les verres changent de destinataires. *(Ronflement. Un temps. Sur un ton plus âpre :)* Vous avez voulu vous jouer de moi, madame. Ce n'est pas bien. Vous avez... *(Ronflement énorme)...* Oh ! mais on ne s'entend plus ici ! *(Il va rapidement à la porte de l'antichambre, et appelle :* Gardes !... Vous quatre, oui. *(Entrent quatre Montagnards. Philippe, à ceux-ci, désignant le roi :)* Ouste ! Enlevez. Ne vous inquiétez pas : il est indemne. *(Ronflement. Les Montagnards se saisissent de Karl et le transportent vers le vestibule.)* Et jetez-le sur un lit de domestique, cette fois. Veillez aussi à ce que personne n'entre plus dans la bibliothèque. Personne. Vous avez compris ? *(Ils sortent sur un dernier ronflement du roi. Philippe rabat la porte sur eux avec violence. Un silence, puis Philippe enchaîne :)* Vous avez bien senti cependant, au cours de cette soirée, que vous ne couriez aucun risque avec moi ? Toute votre attitude le prouvait. Alors ? Pourquoi vous êtes-vous faite la complice de votre mari contre un homme qui doit mourir dans quelques heures et qui ne réclamait de vous qu'un semblant de présence ? Pourquoi ces moyens déloyaux : le narcotique, la grosse malice de la bibliothèque et de l'escalier secret, les pistolets chargés à portée de la main ? Parce que vous lui appartenez, n'est-ce pas ? Car vous lui appartenez ! Vous ! Vous m'accusiez de trop bien conserver ma maîtrise de moi, tout à

l'heure ? Eh bien, voilà : c'est fait, je suis en train de la perdre ! En fin de compte, j'ai droit à la colère. *(Criant :)* D'ailleurs, j'ai droit à tout. Nous sommes seuls, à présent. Personne ne peut plus intervenir. Et je ne sais ce qui me retient de me jouer de vous, à mon tour, aussi sauvagement que possible ! *(Un silence. Puis il reprend, mais avec douceur, maintenant.)* Ou plutôt, si, je le sais, ce qui me retient. Ce qui me retient, c'est mon amour de vous. *(Un temps.)* C'est entendu : vous refusez de croire que je vous aime. Et je le conçois très bien. Comment en serait-il autrement ? Il s'est pourtant saisi de moi, cet amour, dès que je vous ai vue. Durant ces heures merveilleuses que je viens de passer avec vous, il m'a peu à peu pénétré tout entier. Je ne suis plus que lui. Par la force des choses, il n'y a plus rien au delà. Et c'est un amour sans égoïsme, madame. Vous l'allez voir tout de suite. Car, avant de danser demain ma dernière danse à plusieurs mètres d'une terre où nous avons ce soir si joliment dansé ensemble, je ne possède plus à moi que cette joie de vous regarder, de vous entendre, de vous respirer, de vous déchiffrer. C'est le seul bien qui me reste. Je vais vous le donner.

ELISABETH. — Que voulez-vous dire ?

PHILIPPE. — Je veux dire que je vais m'en priver, madame. Vous le sacrifier. D'ailleurs, soyons tout à fait franc : comment jurer d'avance que d'ici au matin un désir furieux de vous ne me poussera pas soudain à enfoncer votre porte ? Mieux vaut, jusqu'à demain, vous tranquilliser là-dessus. Et puisque nous disposons du sommeil...

Tout en parlant, il a versé ostensiblement tout le contenu du flacon de narcotique, qu'il avait gardé à la main, dans le verre de la reine.

ELISABETH. — Non... Non... Ne faites pas cela...

PHILIPPE. — Laissez, madame. Laissez. J'en suis au point maintenant où je ne pourrai plus supporter votre indifférence. Alors !... C'est la meille solution.

Il avale d'un trait le contenu du verre.

ELISABETH, *navrée.* — Oh !... Pourquoi ?... M pourquoi ?...

PHILIPPE, *faisant la grimace.* — Boû ! C'est t mauvais ! *(Souriant :)* N'importe ! Votre c chemar est fini. *(Il chancelle.)* Diable ! *(Il tom sur le canapé.)* Vous féliciterez votre alchimis c'est une drogue efficace. *(Il s'allonge.)* Je v demande pardon, mais tout tourne... *(Un tem Il la regarde :)* Venez vous asseoir là... près moi. Vous avez peur ? Que craignez-vous, présent ? *(Elle vient s'asseoir sur le bord canapé. Il lui prend la main.)* Est-ce que v connaissez la Méditerranée, madame ? *(Elle non de la tête.)* C'est la mer la plus belle monde... Vous vous accorderiez bien avec ell Le soir, sur la côte, les villages, brusquement pri de soleil, passent leur gilet de laine. Au petit ma dans les îles, la brume sur les collines est par si dense qu'on ne voit plus rien devant soi. Et p tout d'un coup, on émerge du brouillard et l'on trouve devant un cyprès qui a l'air d'être ven votre rencontre et qui ressemble à un grand ber dans sa pèlerine verte. C'est là que j'aurais vo vivre avec vous. *(Un temps.)* Pardon de t madame... *(Il sourit, ferme les yeux.)* J'espèr que je ne ronflerai pas... aussi fort... que v mari !...

Sa tête retombe sur le coussin. Il s'endort. E le regarde longuement, puis :

ELISABETH. — Je ne me défiais plus de v c'était fini... Il ne fallait pas... *(Un temps.)* vous ne m'avez rien appris de ce que je désir tant savoir. Rien. *(Et soudain, elle se lève, to pâle.)* Mon Dieu ! et si c'était Karl qui l'a trahi ?...

RIDEAU

ACTE III

Même décor. Le lendemain matin, entre 11 heures et midi. On a remis de l'ordre dans la pièce, qui est maintenant tout éclairée de so

Au lever du rideau, Wanda, seule en scène, est aux aguets tout contre la porte de la chambre de la reine. Elle écoute. Un temps. La porte de la chambre du roi s'ouvre doucement. Paraît Kalenberg, qui hésite visiblement à entrer et qui interroge Wanda du regard. Celle-ci, d'un geste de la main, lui fait signe de se retirer. Il lui obéit aussitôt. Wanda se remet à écouter. On perçoit des éclats de voix qui se rapprochent. Wanda se redresse alors, cherche vivement où se cacher, et se précipite derrière la tenture du fond. Un temps très bref, et la porte de la chambre de la reine s'ouvre. On entend :

VOIX DE KARL. — Pourquoi ouvrez-vous cette porte ?

VOIX D'ELISABETH. — Parce que je voudrais vous me laissiez seule.

VOIX DE KARL. — Quoi ?

VOIX D'ELISABETH. — Sinon, c'est moi qui v céderai la place.

VOIX DE KARL, *ironie lourde.* — Pour aller Auprès du chevalier ? Vous ne l'avez pas rega dormir assez longtemps ?

ELISABETH, *entrant, excédée.* — Oh ! K finissons-en ! je vous en prie.

KARL, *entrant.* — Ah, mais, pardon ! V confondez : de nous deux, c'est moi, madame, désire en finir au plus tôt avec cet aimable en tien.

ELISABETH. — Eh bien, donc !

KARL. — Mais ce ne sera pas, je vous le j

ps vous avoir fait sentir d'abord l'incongruité, *scandale* de vos propos et de votre attitude.

ÉLISABETH. — Vous n'y parviendrez pas.

KARL. — Ah, vraiment ? *(Dans une très large clamation :)* Alors... j'ai l'heureuse surprise de réveiller sur le grabat de mon maître queux et m'apercevoir que j'y ai dormi malgré moi dix ures d'affilée pendant que ma femme, qui ne rmait pas, était enfermée avec un homme, qui dormait pas non plus... Je fais aussitôt l'impossible pour me clarifier les idées et pour comprendre elque chose à l'incompréhensible : j'avale deux res de café, je me plonge dans l'eau glacée, ce ui m'oblige ensuite à me gorger d'alcool...

ÉLISABETH. — Oui. Beaucoup trop.

KARL. — ... L'instant arrive où je puis enfin redoutant le pire et dans un état d'esprit facile concevoir — où je puis enfin pénétrer dans ce ien de boudoir...

ÉLISABETH. — *Notre* boudoir, Karl.

KARL. — Oh, non ! Plus maintenant ! *(Enchaînant :)* Et là, j'ai la nouvelle et non moins appréiable surprise de vous découvrir veillant avec évotion, dans le bout de ce canapé — *notre* anapé ! — sur le repos de M. le chevalier de Halden, qui, lui, vautré de tout son long, est en rain d'y ronfler à gorge-que-veux-tu ! Car, je vous e fais remarquer en passant : il ronfle. Pourquoi haussez-vous les épaules ? Est-ce que je ronfle, oi ?

ÉLISABETH. — Oui.

KARL. — Comment ?

ÉLISABETH. — Eh bien, oui. Vous ronflez.

KARL. — Moi ?

ÉLISABETH. — En tout cas, vous avez ronflé cette uit.

KARL, *décontenancé.* — Ah !... Vous m'étonnez ! arce qu'il est expressément consigné dans les nnales de notre dynastie que les membres mâles le la famille ne ronflent que le jour où ils doivent nourir. Or, ne vous en déplaise, rien ne laisse ugurer que je rendrai l'âme aujourd'hui. *(Il ouche du bois.)* Je vous demande donc, comme il st naturel, de me fournir des éclaircissements sur e qui s'est passé, et j'ai la troisième surprise de ous entendre me répondre par des contes à dormir ebout, ou plutôt : qui l'auraient été si je ne m'étais enti dégoûté du sommeil pour le restant de mes ours !...

ÉLISABETH. — Je vous répète que ce ne sont pas es contes.

KARL. — Il en ressort néanmoins très clairement eci : que cet individu, non content de me bafouer nouveau en me faisant avaler le narcotique qu'on ui avait destiné, a essayé de m'abattre pour la econde fois...

ÉLISABETH. — Mais non !

KARL. — Et, sous couleur de grandeur d'âme, 'échapper ensuite aux affres du châtiment qui attend en absorbant tout ce qui restait de votre oporifique !...

ÉLISABETH. — Pourquoi cherchez-vous à l'avilir ?

KARL. — Mais tout cela ne serait rien encore : ar voici que vous me posez des questions à votre our, et sur quel ton ! — que j'y réponds, moi, le plus onnêtement du monde — et que j'ai la dernière urprise — la plus amère ! — de vous voir devenir mon accusatrice et mon juge, de reconnaître dans votre bouche les façons de penser et jusqu'au vocabulaire de mon meurtrier, de vous entendre appeler *délation, trahison* même, ce que je suis très fier d'avoir accompli il y a huit ans à Modène pour la défense de la monarchie... bref, que vous me décevez sur votre compte de la manière la plus inattendue qui se puisse rêver, et pire : que vous me révoltez, que vous me séparez de vous !... Ah ! il n'aura pas perdu son temps : je lui rends cet hommage... Seulement, pour m'avoir fait de ma femme, en quelques heures, une étrangère, sinon une ennemie, il faut...

ÉLISABETH, *l'interrompant.* — Oh ! Karl, est-ce que vous n'allez pas enfin cesser de vous griser avec des mots et de m'en étourdir ? J'en ai le cœur et les oreilles cassés, je vous assure. Reprenez un peu de bon sens, par pitié. Les choses sont tellement plus simples. Vous avez commis autrefois une faute grave envers un homme qui ne vous avait rien fait. Reconnaissez-le franchement. Et tout sera résolu. On a toujours le droit de commettre une erreur. Le vrai courage est de n'y pas persister.

KARL. — Mais, madame, c'est justement ce que je me suis dit il y a huit ans : je m'étais fourvoyé parmi des gens sans aveu et je suis revenu à la raison lorsqu'il en était encore temps.

ÉLISABETH. — La raison ne vous dictait pas de dénoncer un complot où vous étiez entré, voyons ! Dans le mal que vous avez fait au chevalier...

KARL. — Je ne lui en ai pas fait assez ! Si j'avais suivi François de Modène, qui voulait le guillotiner le même jour que Menotti, si je n'avais pas insisté auprès de lui, comme un benêt, pour qu'il ne le condamnât qu'à vingt ans de forteresse, nous n'en serions pas là.

ÉLISABETH. — Ne vous entêtez pas, Karl. Ce n'est pas en vous obstinant que vous vous justifierez...

KARL. — Mais je n'ai pas à me justifier !

ÉLISABETH. — Vous savez bien que si. Et tenez ! je fais la part de tout : peut-être n'y a-t-il eu, dans cette vilaine histoire, que de la jeunesse, trop de jeunesse, et même un peu d'enfance, de l'irréflexion aussi, des mauvais conseils et de la crainte...

KARL, *sarcastique.* — Ah, vous croyez ?

ÉLISABETH. — C'est votre seule excuse. En ce moment vous vous abandonnez encore à votre ancienne rancœur, à votre amour-propre, à votre colère... Mais, pour Dieu ! rendez-vous-en compte et ne leur permettez plus de vous déshonorer.

KARL. — Oh ! laissez mon honneur à mes soins, voulez-vous. Il a couru depuis vingt-quatre heures de tels dangers entre vos mains que je préfère m'en occuper tout seul.

ÉLISABETH. — Alors, si vous avez encore un peu d'amour pour moi, ne m'éloignez pas de vous irrémédiablement. Il ne vous faut qu'un geste pour que je vous retrouve.

KARL. — Hier, lorsque le chevalier est arrivé ici, tout de suite après son attentat, je crois bien, Dieu me pardonne ! que vous l'auriez pendu de votre propre main... Comme on change, madame, comme on change !

ÉLISABETH. — Je ne savais pas hier ce que je sais aujourd'hui. Ecoutez-moi, Karl. Pour la der-

nière fois. Oui : pour la dernière fois, car je suis recrue de fatigue et de chagrin. Mais je ne me pardonnerais pas de n'avoir pas tenté un dernier effort auprès de vous. Quoi que vous en disiez, cet homme a été votre victime. En retour, il ne vous a, par bonheur, causé aucun dommage. Il s'est conduit envers moi, cette nuit, de la façon la plus noble et la plus généreuse...

KARL. — Et envers moi aussi, probablement ?

ELISABETH. — Et envers vous aussi. Lorsqu'il a cru qu'il vous avait blessé, lorsqu'il a vu mon angoisse, il vous a traîné jusqu'à ce canapé, il a défait vos vêtements pour vous porter secours...

KARL. — A moins que ce ne soit pour constater avec joie que je ne respirais plus ? Allons ! madame, allons !...

ELISABETH. — Laissez-vous fléchir, Karl. C'est à vous autant qu'à lui que je pense. Ordonnez immédiatement qu'on cesse de dresser ce gibet sous les fenêtres du palais.

KARL. — Je regrette, mais je ne saurais le placer ailleurs. C'est là le lieu ordinaire des exécutions, et...

ELISABETH. — Mais il ne s'agit pas de le placer ailleurs !

KARL, *lourdement.* — Quoi ? Vous voulez qu'on le pende à un arbre ? C'est impossible, madame. Le peuple ne serait pas content.

ELISABETH. — Oh ! Karl, la vie d'un homme est en cause et vous avez le mauvais goût d'en plaisanter ?

KARL. — Quand la mienne était en jeu, il ne s'en est pas privé, que je sache ?

ELISABETH. — Allez trouver le chevalier. Dites-lui : « Je viens faire aujourd'hui ce que j'aurais dû faire dès que je vous ai revu, mais il n'est pas trop tard : je viens vous demander pardon. » Et tendez-lui la main.

KARL. — Rien de plus ? Vous êtes sûre ?

ELISABETH. — Parlez-lui seul à seul, Karl. Il n'est de haine qui ne s'apaise. Votre mouvement vers lui vous en guérira tous les deux. Où l'avez-vous fait transporter ?

KARL. — Dans le poste de garde. Le médecin du palais s'occupe de lui.

ELISABETH. — Pourquoi, le médecin ?

KARL. — Pour le réveiller.

ELISABETH. — Il ne l'est pas encore ?

KARL. — J'espère que si. Je n'en sais rien. En tout cas, vous constaterez que j'ai pour lui toutes les attentions : je tiens énormément à ce qu'il ne perde pas un seul détail du spectacle.

ELISABETH. — Si je comprends bien, vous ne vous contentez pas de le tuer, vous voulez également qu'il se voie mourir ?

KARL. — Où serait le plaisir de la revanche, sinon ? Il me semble que je l'ai bien mérité.

ELISABETH. — Mais c'est une atrocité de plus !

KARL. — Oh ! madame, cela suffit à présent. Nous nous sommes tout dit. Et je vous engage ma parole que je n'en écouterai pas davantage.

Un temps.

ELISABETH. — C'est bien, Karl. Je renonce. Jamais je n'aurais cru qu'il me faudrait lutter contre vous aussi longtemps, et aussi vainement surtout, pour une cause aussi juste.

KARL. — Je puis vous en dire autant.

ELISABETH. — Je ne vous étonnerai pas en vou apprenant que je n'assisterai pas à cette cérémon abjecte...

KARL. — Personne ne vous y oblige.

ELISABETH. — Que je ne supporterai même pa d'en entendre l'écho et que je vais quitter la vil à l'instant...

KARL. — Vous êtes libre. La campagne est tr agréable en cette saison. Une promenade dans l environs jusqu'à ce soir vous fera le plus grar bien.

ELISABETH. — Ce ne sera pas assez. Je vou demande l'autorisation de m'absenter pendan quelques semaines.

KARL. — Où irez-vous ? Au Palais d'Eté ?

ELISABETH. — Non. J'ai reçu avant-hier un lettre de ma mère, que je n'ai pas vue depuis notr mariage. Elle est avec mes sœurs, à Tola, su l'Adriatique. Elle souhaiterait beaucoup que j'aill les y rejoindre.

KARL. — C'est une excellente idée. Madam votre mère a toujours témoigné de l'esprit le pl juste. Vous ne pouvez que gagner à son contac Vous en avez besoin.

ELISABETH. — Peut-être.

KARL. — Sûrement. Je vous conseille aussi d prendre quelques bains de mer. Il paraît que ce calme les nerfs. Vous n'en jugerez que plus sain ment ensuite les folies que vous venez de me dir

ELISABETH. — Je vais m'apprêter. Vo reverrai-je pour vous faire mes adieux ?

KARL. — Comme il vous plaira. — Je vous lais donner les ordres ?

ELISABETH. — Oui, oui... Ne vous en soucie pas.

KARL. — Dans le cas où je ne serais plus a palais lorsque vous partirez, je vous souhaite d maintenant un bon voyage. Mais je vous souhai en outre d'y apprendre enfin ce que sont l devoirs d'une souveraine. Et, notamment, que n'est ni avec des larmes ni avec des sentiments d grisette qu'on gouverne un pays ou qu'on amen les hommes. Voilà. *(Un temps.)* Nous avons ta l'habitude de nous embrasser de bon cœur qu vaut mieux ne pas le faire en ce moment, qu'e pensez-vous ?

ELISABETH. — Oui. Je le crois aussi.

Elle sort par la porte de sa chambre.

KARL, *seul.* — Ah ça, mais !... Est-ce que suis le roi, ici, oui ou non ? *(Pause.)* Ce qui n tourmente le plus, à présent, c'est cette histoi de ronflement... *(Il réfléchit.)* Non... Ce sera cet infecte drogue qui... *(Un temps. Il regarde auto de lui.)* Voyons !... Le guéridon... *(Il le fa tourner.)* Oui... Evidemment... Cela est vra semblable... *(Perplexe :)* Mais le pistolet ? Com ment diable a-t-il fait pour dénicher ce pistole alors que je les avais tous si bien cachés ? Il n tout de même pas ouvert les tiroirs ? *(Il va l ouvrir.)* Non... *(Il prend un pistolet.)* Alors Ah ! j'y suis ! C'est celui du canapé ! Naturell ment ! *(Il place le pistolet sous le coussin.)* Il sera assis là. *(Il le fait.)* Tout en parlant il au glissé la main... machinalement... sous le coussi Il aura senti l'arme contre ses doigts. Il s'en se

li tout doucement, comme cela. Et, brusquement, e sera levé, il l'aura braqué sur la tapisserie, an !...

WANDA, *sortant de derrière le rideau.* — Ah ! , ne tirez pas !

KARL. — Comment ? Vous étiez là, madame ?

WANDA, *qui feint d'être au bord de l'évanouissent.* — Ah ! sire !...

KARL. — Qu'est-ce que vous faisiez là-dedans ?

WANDA. — La frayeur... que vous m'avez née !

KARL. — Remettez-vous.

WANDA. — J'ai le cœur qui bat à se rompre...

KARL, *qui va remettre le pistolet dans le tiroir.* Je n'avais pas l'intention de tirer.

WANDA. — Le manque d'air aussi... dans ce uit...

KARL. — A qui le dites-vous !

WANDA. — Je me sens les jambes toutes lles... Je vais tomber...

KARL, *se précipitant vers elle pour la soutenir.* Mais non, mais non !

WANDA, *se laissant aller dans ses bras.* — aah !

KARL. — Cela va passer ! Ne vous alarmez pas !

WANDA. — J'étais entrée là... pour voir l'endroit avait failli mourir mon souverain bien-aimé. ne pouvais plus penser à autre chose...

KARL. — Vraiment ? Il ne faut pas être aussi nsible.

WANDA. — A ce qui nous touche ? Oh, si.

KARL. — Venez vous asseoir...

WANDA. — Non, non... Ne bougez pas.

KARL. — Qu'y a-t-il ?

WANDA. — Tout tourne encore... Et puis, ma e contre votre poitrine, c'est tellement merveilx... Le bonheur d'être là, alors que je suis si ès de vous perdre...

KARL. — De me perdre ?

WANDA. — Oui : si la reine s'en va...

KARL. — Eh bien ?

WANDA. — Je ne pourrai demeurer... dans votre imité...

KARL. — Et pourquoi donc ?

WANDA. — Quoi ? Je pourrai ?

KARL. — Mais vous le devez.

WANDA. — Ah, quel bonheur ! Je vous admire t, si vous saviez...

KARL. — Moi ? Je croyais que c'était à la reine e...

WANDA. — Oh ! j'ai beaucoup de respect pour reine, mais cela ne se compare pas avec...

KARL. — Ah, non ?

WANDA. — D'ailleurs, comment peut-elle vous rocher d'avoir fait votre devoir de prince il y uit ans ?

KARL, *ravi.* — Ah ! N'est-ce pas ?

WANDA. — Il vous y a fallu assez de bravoure...

KARL. — Il me semble !

WANDA. — Il suffisait d'un conjuré qui en happe...

KARL. — Exactement ! Remarquez que j'avais s toutes mes précautions, mais n'empêche !... *n temps.)* Euh !... Vous vous sentez mieux ?

WANDA. — Oui. Grâce à vous.

KARL. — Alors, nous allons marcher jusqu'à ce fauteuil. Bien doucement. Là ! Appuyez-vous sur moi...

WANDA. — Comme vous êtes bon !... *(Ils font deux ou trois pas.)* Hâ !...

KARL. — Qu'avez-vous ? Cela recommence ?

WANDA. — Oui...

KARL, *encourageant.* — Un petit effort : nous y sommes !

WANDA. — Non... Non... Tout devient noir... c'est horrible... *(Elle s'abandonne complètement.)* Haaah !...

KARL, *la soulevant et la portant dans ses bras.* — Ce ne sera rien ! Ce ne sera rien !... *(Il la dépose dans la bergère, prend un éventail et lui envoie de l'air au visage.)* Respirez bien ! Respirez à fond !

WANDA. — Je ne puis... J'ai mal... Mon flacon !

KARL. — Quel flacon ?

WANDA. — De sels. Vite.

KARL. — Où est-il ?

WANDA. — Dans mon sein.

KARL. — Dans votre sein ?

WANDA. — Oui.

KARL. — Et... vous voulez... que je le prenne ?

WANDA. — Oui.

KARL. — Euh !... Dans votre sein ?

WANDA. — Oui... Dans mon sein...

KARL. — Pourquoi me dites-vous ça de cette façon-là ?

WANDA. — De quelle façon ?

KARL, *fouillant dans le corsage de Wanda.* — Hé ! Je ne sais pas, moi ! Dans votre sein ! Dans votre sein ! Vous êtes drôle : J'entends bien que c'est là une expression consacrée, mais... *(Soupir voluptueux de Wanda.)* cela me trouble ! Notez que je n'ai rien contre votre sein. D'autant que vous en avez deux. Et que toutes les apparences sont en leur faveur. Je ne sais plus très bien ce que je dis...

WANDA. — Oh ! sire...

KARL. — Du reste, où est-il, ce flacon ?... Il n'y a pas là plus de flacon que...

WANDA. — Ciel ! je l'aurai oublié...

KARL. — Attendez ! Dans la coiffeuse...

WANDA, *le retenant.* — Non ! Ah ! je meurs... Délacez-moi !

KARL. — Que je vous délace ?

WANDA. — Oui... Ah !...

Elle fait mine de s'évanouir.

KARL. — Parfait ! Cette fois-ci... *(Il la délace.)* Avec cela que c'est commode de déshabiller une femme évanouie ! Heureusement qu'elle est ravissante... Elle a même une gorge divine... *(Il continue à la délacer.)* Absolument divine...

Entre Kalenberg, qui, hypocritement, fait aussitôt mine de se retirer.

KALENBERG. — Oh ! Pardon !

KARL, *furieux.* — Quoi, pardon ? Quoi, pardon ? Qu'est-ce que vous vous imaginez donc ? Vous ne voyez pas que la vicomtesse s'est trouvée mal ?

KALENBERG. — Non ? Que lui est-il arrivé ?

KARL. — Rien. Je l'ignore. Des vapeurs. Une faiblesse. Est-ce qu'on connaît jamais quelque chose aux femmes ? *(Kalenberg fait mine d'acquiescer.)* Tenez ! Restez donc auprès d'elle. Frottez-lui les joues. Tapez-lui dans les mains.

J'ai de l'eau-de-vie dans mon cabinet. Je reviens tout de suite. C'est incroyable : il n'y a plus que des léthargiques dans cette maison ! A propos, est-ce qu'on a enfin réveillé le...?

KALENBERG. — Oui, Majesté.

KARL. — Pas dommage.

KALENBERG. — Vitzthum doit être près de lui. Il va venir vous...

KARL. — Très bien.

Il sort rapidement. Dès qu'il est dehors :

WANDA, *se redressant, à voix basse.* — Vous avez tout entendu ?

KALENBERG. — A peu près.

WANDA. — La reine nous laisse le champ libre.

KALENBERG. — C'est inespéré.

WANDA. — Oui. C'est pourquoi je me suis lancée à fond tout de suite.

KALENBERG. — Vous avez bien fait.

WANDA. — Et Vitzthum ?

KALENBERG. — Il est d'accord.

WANDA. — Il a le document ?

KALENBERG. — Oui.

WANDA. — Vous lui avez fait la leçon ? On peut compter sur lui ?

KALENBERG. — Oui. Et vous ? Vous avez bien réfléchi ?

WANDA. — A quoi ?

KALENBERG. — Vous voulez toujours essayer de sauver le chevalier ?

WANDA. — Naturellement, oui. Pourquoi ?

KALENBERG. — Parce que, si on l'exécute, on sépare la reine du roi à tout jamais : c'est un moyen radical.

WANDA. — Peut-être. Mais je répugnerais à m'établir sur une action aussi noire. Cela tournerait contre nous.

KALENBERG. — Vous devenez superstitieuse ?

WANDA. — Oui. Question d'ambiance ! Mais surtout, c'est inutile : je ferai du roi ce que je voudrai. Au fait, vous ne m'aviez pas dit qu'il était aussi peu intelligent ?

KALENBERG. — Je ne vous ai parlé que de ce qui ne se voit pas tout de suite.

WANDA. — Quand je pense qu'il sacrifie un être comme la reine...

KALENBERG. — Vous vous plaignez que le marié soit trop bête ?

WANDA. — Non. Mais elle m'a fait de la peine. Pour un peu, je courais la rassurer sur le sort du chevalier.

KALENBERG. — Ne soyez donc pas si rassurée vous-même. Ce n'est pas gagné d'avance. Loin de là. Si la haine est plus forte que la peur... Elle a déjà été plus forte que l'amour...

WANDA. — Vous croyez ? Ah ! ce serait...

KALENBERG, *brusquement.* — Attention !

Elle se rejette en arrière, ferme les yeux, pousse des soupirs. Karl rentre avec un carafon d'alcool et un verre.

KARL, *montrant le carafon.* — Je ne pouvais plus mettre la main dessus... Eh bien? Elle a repris ses sens ?

KALENBERG. — Pas encore, non.

KARL. — Ah ? Il me semblait vous avoir entendu parler ?...

Il emplit le verre.

KALENBERG. — En effet. Elle prononce des m sans suite, mais...

WANDA, *comme dans une demi-conscience.* Je... Non... Il ne faut pas... Ce serait mal...

KALENBERG. — Vous voyez !

WANDA, *même jeu.* — Karl... mon roi...

KALENBERG. — Ah ! cette fois-ci, c'est p précis.

KARL. — Oui.

KALENBERG. — On dirait qu'elle se défend con vous...

KARL. — Contre moi ? Qu'allez-vous cherche

WANDA, *même jeu.* — Karl... mon amour...

KARL, *content et gêné à la fois.* — Commen

KALENBERG. — Elle a dit : « Karl, mon amour Majesté.

KARL. — J'avais bien entendu.

KALENBERG. — Est-ce que, par hasard, ce exquise créature se serait éprise de vous ?

KARL. — Vous plaisantez ! Elle est inconscie de ce qu'elle raconte...

KALENBERG. — Raison de plus pour y croire.

KARL. — Mais non, mais non...

Il avale d'un trait le contenu du verre q tient à la main.

KALENBERG. — Ma foi ! je vous envie, Majes Avez-vous remarqué qu'elle a une gorge divin

KARL. — Moi ? Non... Euh !... Ah ça ! mais voulez-vous être sérieux ?

KALENBERG. — Et vous, ne le soyez pas tr sire, je vous en prie.

KARL, *riant.* — Vous êtes le diable en personn

KALENBERG, *même jeu.* — Je voudrais bie *(Wanda rouvre les yeux.)* Ah ! La voici qui ranime ! Eh bien ? Eh bien, ma chère enfan Alors ?

WANDA. — Je vous demande pardon... Je sais ce que j'ai eu... C'est absolument ridicul

KARL, *qui a empli le verre de nouveau.* — I ridicule du tout ! Buvez-moi cela d'un trait. Vo allez voir, vous serez sur pied tout de suite.

WANDA. — Non... non... merci, Majest Je supporte très mal l'alcool, et...

KARL. — Sérieusement ? *(Il l'avale.)* Vous av tort : rien de plus ravigotant !

WANDA. — Dieu ! comme me voilà faite

Entre Elisabeth en tenue de voyage.

ELISABETH. — Que se passe-il? Vous n'êtes bien, Wanda ?

KARL. — Elle vient d'avoir une syncope.

ELISABETH. — Une syncope ?

WANDA, *se levant.* — Un simple étourdisseme madame. Moins que rien. Je me sens tout à f remise, à présent.

ELISABETH, *à Karl.* — Pourquoi ne m'avez-vo pas appelée ? Vous savez bien que j'ai un cord admirable contre ces accidents : cinq gouttes da un peu d'eau et...

KARL. — Ah ! non, je vous en prie : plus gouttes ! Il y a déjà eu assez de gouttes comme ici depuis hier soir ! Au demeurant, je m'en s très bien arrangé seul.

ELISABETH, *elle le regarde.* — Oui... *(Lé temps. A Wanda :)* Puis-je vous aider à vo rajuster?

WANDA. — Jamais de la vie, madame, vous vo

quez. Le roi, dans sa trop grande condescen-nce, m'a délacée un peu bas...

ELISABETH. — Ah ? C'est le roi qui...

KARL. — Eh bien, oui, naturellement ! J'ai fait qu'il fallait.

ELISABETH. — Je vois. *(Un temps. A Wanda :)* us a-t-on dit que je m'en allais ?

WANDA. — Oui, Majesté.

ELISABETH, *à Kalenberg.* — Vous le saviez aussi, ccellence ?

KALENBERG. — Je l'ai appris en bas tout à eure, madame.

WANDA, *regard vers le roi.* — Et justement... je inquiétais de savoir...

ELISABETH. — Quoi donc?

WANDA. — ... Si je devais accompagner Votre ajesté.

ELISABETH. — Mais il en sera comme vous le sirez, Wanda.

WANDA. — Oh ! dans ce cas, madame, il va sans re...

Elle a un regard vers le roi.

KARL. — Ah ! non, je regrette.

ELISABETH. — Pardon ?

KARL. — Je m'y oppose. Je n'entends pas me river *aussi* de notre délicieuse amie...

ELISABETH. — Ah ?

KARL. — Elle m'est devenue trop précieuse...

ELISABETH. — Ah ?

KARL. — J'ai d'ailleurs besoin que quelqu'un vous emplace ici pendant votre absence...

ELISABETH. — Ah ?

KARL. — Le poste de maîtresse... du palais... est stement vacant...

ELISABETH, *aiguë.* — Du palais ?

KARL. — Oui... Et nulle, à mon avis, ne saura ieux l'occuper que M^me^ la duchesse de Denhoff.

WANDA. — M^me^ la *duchesse,* Votre Majesté ? i-je bien entendu ?

KARL. — Est-ce que je suis homme à oublier mes romesses, madame ?

WANDA. — Oh ! sire, une telle faveur ! Je ne ais de quelle façon je m'acquitterai jamais...

ELISABETH. — Mais si, madame la duchesse, mais : je suis certaine que vous saurez très bien.

WANDA. — Madame...

ELISABETH. — Croyez-moi : je viens d'en avoir brusque révélation. C'est, du reste, la journée es révélations, aujourd'hui.

KARL. — Qu'est-ce à dire, s'il vous plaît ?

ELISABETH. — Mais rien autre que ce que je dis, arl, sinon que je suis très heureuse de vous isser en d'aussi jolies mains. *(Un instant de gêne. Kalenberg :)* Pour Tola, où je me rends, Excel-nce, je passe bien la frontière à Dzinckz, n'est-ce as ? C'est le plus court ?

KALENBERG. — Oui, madame.

ELISABETH. — Pourquoi souriez-vous ?

KALENBERG. — Oh ! pour fort peu de chose, adame, et je m'en excuse, je pensais à notre aladin d'hier, que précisément l'on a conduit à zinckz, et qui doit être en train, à cette heure-ci, y dresser ses tréteaux.

ELISABETH. — C'est vrai... Je l'avais oublié ! *Pause.)* Mais j'ai tellement l'impression que j'ai écu toute une vie depuis hier... Je me sens si loin de ce que j'étais... Allons ! Il faut nous séparer, je crois...

KARL. — Oui ! l'heure s'avance... Et si vous tenez toujours à éviter... *(On frappe à la porte de l'antichambre.)*... Entrez !

Paraît un Laquais.

LE LAQUAIS, *annonçant.* — M. le lieutenant général de police !

KARL. — Ah ! Enfin !

Entre Vitzthum avec un papier roulé à la main.

VITZTHUM. — J'espère que Votre Majesté voudra bien m'excuser d'avoir tardé aussi longtemps...

KARL, *enjoué.* — C'est selon ! monsieur Vitzthum, c'est selon ! Si vous me dites que tout est prêt, je vous absous de grand cœur. Sinon...

VITZTHUM. — Oh ! sire, il y a déjà un long moment que nous n'attendons plus que le bon plaisir de Votre Majesté...

KARL. — A merveille ! Dans ce cas...

VITZTHUM. — Malheureusement... oui... euh !... malheureusement...

KARL. — Quoi ?

VITZTHUM. — Un événement imprévu...

KALENBERG. — Plaît-il ?

VITZTHUM. — Ou, plus exactement... un fait nouveau..., regrettable..., et surtout... déconcertant..., extrêmement déconcertant...

KARL. — Hein ?

VITZTHUM. — ... Dont j'ai même hésité d'abord à venir vous informer...

ELISABETH, *bouleversée.* — Ah ! mon Dieu !

KARL, *à celle-ci.* — Qu'avez-vous ?

ELISABETH, *à Vitzthum.* — Le chevalier s'est suicidé, n'est-ce pas ? C'est cela ?

VITZTHUM. — Oh non, madame, oh non ! Pas le moins du monde. Par bonheur pour la santé du roi, le chevalier a retrouvé toute sa gaillardise.

KARL. — Comment : pour ma santé ? Que diable ma santé, *à moi,* vient-elle faire là-dedans ? Et dans quelle mesure dépend-elle de celle de ce monsieur, je vous le demande ?

VITZTHUM, *regard à Wanda.* — Mais... sire, dans la mesure où... les études de... Paracelse... et d'autres esprits éminents... correspondent à la réalité, ce dont on ne saurait douter.

KARL. — Paracelse ? Quel galimatias me faites-vous ?

KALENBERG. — Oui ?

VITZTHUM. — Ne vous fâchez pas, sire. Dès que vous aurez jeté un coup d'œil sur le document que je vous apporte...

KARL. — Qu'est-ce que c'est ?

VITZTHUM. — La copie que j'ai prise moi-même de l'acte de naissance du chevalier de Halden, Majesté. Lorsque j'ai appris qu'il était né ici, j'ai voulu faire les choses dans les règles, j'ai couru à la légation de Suède, j'ai demandé communication du registre de l'état civil, et voyez comme j'ai été bien inspiré...

KALENBERG. — Pourquoi ?

VITZTHUM. — Mais parce que — il y a d'ailleurs là de quoi être saisi, stupéfié, médusé ! — parce que le chevalier est né la même année, le même jour et à la même heure que le roi, Excellence.

ELISABETH. — Ce n'est pas possible ?

VITZTHUM. — Si, madame. Je vous le répète : je n'en croyais pas mes yeux.

KARL. — C'est exact, en effet. Cela m'avait passé de l'esprit...

VITZTHUM. — Comment ? Votre Majesté le savait ?

KARL. — Oui. Je me rappelle même très bien maintenant qu'à notre première rencontre, à Modène, nous nous étions demandé notre âge et que nous avions été l'un et l'autre fort amusés de la coïncidence. Cela dit, et pour extraordinaire qu'elle soit, je ne vois pas en quoi cette rencontre peut vous troubler à ce point ?

VITZTHUM. — En quoi, sire ? Vous m'étonnez. Mais en ceci, tout simplement — s'il faut se fier aux auteurs que je viens de citer — que le chevalier de Halden a toutes les chances du monde d'être votre « parallèle ».

WANDA. — Ciel !

KARL. — Mon « parallèle » ?

KALENBERG. — Qu'entendez-vous par là ?

WANDA. — Ah ! sire, mais c'est épouvantable !

KALENBERG. — Pourquoi donc ?

WANDA, *à Kalenberg.* — Vous n'avez pas lu Paracelse ?

KALENBERG. — Mon Dieu, si !... Comme tout le monde. Mais...

WANDA. — Vous ne vous souvenez pas de ce qu'il nous a révélé sur le « parallélisme » ?

KALENBERG. — Non.

WANDA. — Le roi, lui, en tout cas, ne peut pas ne pas s'en souvenir ?

KARL. — C'est-à-dire...

ÉLISABETH. — De quoi s'agit-il ?

WANDA. — Mais d'une des découvertes les plus bouleversantes que ce savant nous ait apportées, madame. Il y a consacré tout un chapitre des *Correspondances secrètes de la nature.* Je me rappelle encore comme j'en avais été frappée. Il y démontre, noir sur blanc, que tout être humain, en naissant, a... comment dire ?... un... un jumeau qu'il ignore, ou, si vous préférez, un symétrique, un « parallèle », qui naît au même endroit que lui, à la même heure que lui et qui *meurt,* madame, qui *meurt* i-né-luc-ta-ble-ment en même temps que lui.

KARL, *saisi.* — Quoi ?

ÉLISABETH. — Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?

WANDA. — Ce n'est pas une plaisanterie.

KALENBERG. — Allons donc !

VITZTHUM. — Mais pas du tout, Excellence.

KALENBERG. — Comment ! Comment ! Alors, vous êtes aussi jeune, aussi sain et aussi vigoureux que vous pouvez le souhaiter, votre... *homologue* s'avise brusquement de mourir d'accident ou de maladie en un lieu quelconque de la terre, et vous mourez vous-même, du coup, à la même minute ? A qui ferez-vous croire une insanité pareille ? Et de qui se moque-t-il, votre Paracelse ?

WANDA. — Je vous assure, monsieur le ministre, que votre scepticisme n'est pas de mise en ce moment. Vous avez tort de traiter toujours à la légère des choses qui nous dépassent. Et la mort n'est pas sujet à raillerie.

VITZTHUM. — D'autant qu'il est question de la vie de notre souverain, monsieur le comte, et que...

KALENBERG. — J'entends bien, j'entends bie monsieur Vitzthum... Et Dieu me garde d'expos le roi à quelque risque que ce soit, fût-il imag naire ! Mais — en admettant même que la théor soit vraie — permettez-moi de vous faire remarqu qu'il existe sûrement dans notre ville plusieu autres créatures qui sont nées le même jour et la même heure que le roi et qui, elles, lui con tituent peut-être — éventuellement ! — d « parallèles » centenaires.

VITZTHUM. — Ah ! non, non, Excellence. C'e la première idée qui m'est venue, comme à vou et j'ai voulu vérifier sur-le-champ. J'ai envoyé m hommes dépouiller le registre de toutes l paroisses, de tous les consulats. J'ai même dépêch deux d'entre eux à la Mosquée et à la synagogu On n'a trouvé personne qui...

KALENBERG. — Personne ?

WANDA. — Vous voyez !

KARL, *à mi-voix.* — Personne !...

KALENBERG. — Il n'y a que le chevalier Halden qui...?

VITZTHUM. — Oui.

KALENBERG. — Ah ? Dans ces conditions retire tout ce que j'ai dit, Majesté. Le problèm vaut qu'on s'y arrête. N'y aurait-il pour vous q dix chances sur cent, n'y en aurait-il qu'une courir un danger quelconque, vous n'avez pas droit de le braver. Votre courage ici n'est pas cause...

WANDA. — Pas une seconde.

KALENBERG. — Après tout, que nous importe sort de cet individu ? Et...

KARL. — Ah, le salaud ! le salaud !... Il m'au fait ce coup-là aussi !

WANDA. — Que décidez-vous, sire ? Je tremb à la pensée que, par témérité ou par un poi d'honneur trop...

KARL. — Mais que voulez-vous que je décide Je n'ai qu'un parallèle, ma vie dépend de la sienn et c'est justement lui que je dois mettre à mort Est-ce que quelqu'un s'est déjà trouvé dans u situation pareille ? Quelle heure est-il ?

VITZTHUM. — Midi moins vingt, Majesté.

KARL. — Moins vingt ? Vous n'avancez pas ?

VITZTHUM. — Non.

KARL. — Qu'on arrête les horloges ! — A Dieu ! Et j'ai ronflé cette nuit !

VITZTHUM. — Pardon ?

KARL. — C'était un avertissement !

WANDA. — Alors, qu'allez-vous faire, sire ?

KARL. — Comment : ce que je vais faire? Est- que vous supposez, par hasard, que je vais me su cider pour les beaux yeux de ce goujat ?

WANDA. — Ah ! merci, Majesté. Je vous disais : je n'avais qu'une peur...

KARL. — Seulement je suis désespéré. On n dépouille. On me frustre de la plus belle joie ma vie. Je le tenais, je le tenais enfin, et m'échappe à la dernière minute. Je ne peux mêm pas le condamner aux travaux forcés à perpétuit j'y pâtirai en même temps que lui !

VITZTHUM. — Consolez-vous, sire. Vo échappez ainsi providentiellement à une tel menace...

WANDA. — Oui...

Kalenberg. — Et... providentiellement est le ot. Car, décidément, Altesse, vous êtes protégé.

Karl, *touchant du bois.* — Vous croyez ?

Kalenberg. — Je suis bien obligé de me rendre l'évidence.

Wanda. — D'ailleurs, le fait que M. Vitzthum t découvert à temps cet acte de naissance...

Kalenberg. — ... Et qu'il ait si bien lu Paraelse...

Wanda. — Oui !... en est un nouveau témoinage.

Karl. — En effet. Je vous dois la vie, onsieur Vitzthum.

Vitzthum. — Sire !...

Karl. — Je ne l'oublierai jamais, monsieur le aron.

Vitzthum. — Oh ! sire !...

Karl. — Et je vous confère l'Aigle Blanc.

Vitzthum. — Oh ! Oh ! Sire...

Karl. — Pas de remerciements. C'est moi votre bligé. Allez chercher le chevalier.

Vitzthum. — De ce pas, Majesté.

Karl. — Mais... sans un mot là-dessus.

Vitzthum. — Bien entendu.

Karl. — Faites sortir le mannequin que vous aviez fabriqué pour le faux roi de la fête.

Vitzthum. — J'y avais déjà songé. Il est là, ous la main.

Karl. — Rédigez une proclamation. Qu'on la lise aux carrefours.

Vitzthum. — Bien.

Karl. — Et dites au médecin de ne pas quitter le palais.

Vitzthum. — C'est plus prudent, en effet.

Il sort rapidement.

Karl. — Je me demande même si je ne devrais as me faire examiner par lui tout de suite ?

Kalenberg. — Pourquoi ? Votre Majesté a une ine superbe.

Karl. — C'est que j'ai le sang à la tête. Mais qui ait si le mal qui allait m'emporter dans vingt inutes ne s'est pas déjà manifesté ? — Le pouls, âtez-moi le pouls, madame la duchesse.

Wanda, *lui prenant le poignet.* — Ma foi ! Un eu agité, évidemment...

Karl. — Agité ? Ah, vous voyez !

Kalenberg. — Il le serait à moins.

Karl. — C'est juste. Alors, les yeux ? Le blanc de 'œil, oui ? Comment est-il ? Jaune ? Injecté ?

Wanda. — Mais non. Très blanc, au contraire.

Karl. — Très blanc ? Pas trop ? Pas blanc-bleu ? Parce que ce ne serait pas un bon signe non plus !

Wanda. — Non, non. Blanc-blanc, comme il le faut.

Karl. — Ah ! Et la langue ? Ce qui se passe sur a langue...

Élisabeth, *écœurée.* — Oh, Karl !...

Karl, *se retournant.* — Quoi ? Vous êtes encore là ? Je vous croyais partie depuis longtemps ! Pourquoi êtes-vous restée ?

Élisabeth. — Je le regrette assez.

Karl. — Vous le regrettez ? Ah ! alors, là, je vous comprends moins que jamais ! Je vais faire ce que vous souhaitiez, je cède à vos objurgations, j'écoute l'appel de la clémence, et... *(On frappe à la porte.)* Entrez !

Un Laquais introduit Philippe.

Philippe, *sur le seuil.* — Vous avez à me parler ?

Karl. — Oui.

Philippe. — Vous choisissez mal votre moment : je m'apprêtais à me recueillir un peu. Faites vite. *(Il s'avance et aperçoit Elisabeth.)* Oh ! vous êtes là, madame ? Prenez que je n'ai rien dit : c'est uniquement pour rêver de vous que j'ambitionnais cet instant de solitude. Je lui préfère de beaucoup le bonheur de vous revoir. Mais... vous êtes en tenue de voyage ? Vous partez ? Vous partez avant qu'on ne me...

Élisabeth. — Oui. Je pars sur la minute, monsieur le chevalier.

Philippe. — Oh ! que cela est gentil à vous ! Comme j'en suis touché ! Je me désolais tellement, si vous saviez, à la perspective de l'image que j'allais vous laisser de moi tout à l'heure... Oui, vrai, je vous remercie : quel soulagement ! *(Un temps. A Wanda :)* Je vous présente tous mes hommages, madame. *(A Kalenberg :)* Mes devoirs, Excellence. *(Un temps. A Karl :)* Votre Majesté a bien dormi ? *(Mouvement de colère de celui-ci. Comme à un enfant :)* Sage ! Sage !... *(Pause.)* Eh bien ? Que me voulez-vous ?... *(Silence prolongé.)* Hum ! l'ange qui passe doit avoir beaucoup voyagé, il est un peu fatigué, il prend son temps.

Elisabeth sourit.

Karl, *se décidant.* — Euh !...

Philippe. — Oui ?

Karl. — Euh !... Comment vous sentez-vous ?

Philippe, *surpris.* — Moi ? Très bien, merci, et vous ?

Karl. — Vous n'avez mal nulle part ?

Philippe. — Pas encore, non.

Karl. — Au foie, par exemple ?

Philippe. — Je vous avoue que je ne me suis pas beaucoup occupé de mon foie.

Karl. — C'est une erreur, vous auriez dû. Il va falloir le surveiller de très près. Vous avez absorbé une énorme quantité de soporifique. Ajoutez-y l'émotion que je vais vous donner. Et *nous* n'y coupons pas d'une jaunisse pernicieuse.

Philippe. — Je ne vous suis pas très bien. A moins d'une jaunisse galopante qui vous prive de moi tout de suite...

Karl. — Oh ! je vous en prie, je vous en prie ! Cela s'est vu.

Philippe, *continuant.* — ... Je ne sache pas qu'une jaunisse posthume ait jamais empêché quelqu'un de faire d'abord un pendu fort convenable ?

Karl. — Hé ! qui parle encore de faire de vous un pendu ?

Philippe. — Mais... tout le monde, je présume ?

Karl. — Plus moi, en tout cas, vous retardez.

Philippe. — Vous avez changé d'avis ?

Karl, *qui essaie d'être badin.* — Oui, j'ai finalement pensé que la potence n'était pas digne de vous et que vous valiez mieux que ça !

Philippe, *se méprenant.* — Quoi ? Vous vous êtes souvenu que je suis gentilhomme et vous avez opté pour la décollation ? Ah ! cela est fort élégant... Pour une fois !

KARL. — Mais non, mais non. Il n'est pas du tout question de vous décapiter. Qu'allez-vous inventer, à présent ?

PHILIPPE. — Ah ? Et de quoi est-il question, alors ?

KARL. — De vous rendre à la vie et à la liberté, monsieur. Tout simplement.

PHILIPPE. — Qu'est-ce que vous dites ?

KARL. — Eh bien ! Oui.

PHILIPPE. — Vous avez décidé de me faire grâce ?

WANDA, *joyeusement.* — Oui ! monsieur le chevalier, oui !

KALENBERG, *même jeu.* — Et grâce pleine et entière, monsieur. Sans conditions. Le roi, dans sa générosité naturelle...

PHILIPPE, *à Elisabeth.* — C'est vous, madame, qui avez obtenu...?

ELISABETH. — Non, monsieur le chevalier. Les efforts que j'ai faits dans ce sens n'ont abouti à aucun résultat, au contraire. C'est à des considérations... ultérieures et... plus strictement personnelles... que le roi a obéi.

PHILIPPE. — Lesquelles ? Je n'ai rien sollicité. Je ne sollicite rien. Quelles considérations ?

KARL. — Je vais vous en faire part.

KALENBERG, *inquiet.* — Euh ! Votre Majesté... euh !... il me semble...

KARL. — Laissez. J'ose espérer qu'ensuite le chevalier m'en jugera moins mal.

ELISABETH. — Vous croyez ?

KARL. — Oui. Je désirerais aussi qu'il reçoive cette grâce comme je la lui donne : d'un cœur renouvelé.

PHILIPPE. — Pardon ?

KARL. — Car, à quoi bon cette grâce s'il reste mon ennemi et s'il me veut encore du mal ? *(A Philippe :)* Ecoutez-moi, Philippe... Vous me permettez de vous appeler Philippe, n'est-ce pas ? Comme autrefois ?

PHILIPPE. — Mais...

KARL. — Ne croyez pas à un retournement subit. Cette idée me poursuit depuis que je vous ai revu. Je n'en ai rien laissé paraître...

PHILIPPE. — Oh ! pour ça, rien du tout !

KARL. — Mais, en fait, les remords que j'éprouvais à votre endroit me sont revenus d'un coup.

PHILIPPE. — Vous ? Vous aviez des remords ?

KARL. — Oui, Philippe. N'avez-vous pas été... en quelque sorte... ma victime ? Ne vous ai-je pas... pour ainsi dire... trahi ?

PHILIPPE. — Vous l'avouez enfin ?

KARL. — Oui, Philippe. Et si j'ai refusé de suivre François de Modène, qui voulait vous guillotiner en même temps que Menotti, si j'ai pu lui arracher de ne vous condamner qu'à vingt ans de forteresse, je n'en ai pas moins besoin de toute votre indulgence.

PHILIPPE. — Ah ça ! mais vous avez reçu une visitation céleste ? On vous a transformé ?

KARL. — Voyez-vous, Philippe, dans cette vilaine histoire de Modène il y a eu surtout... de la jeunesse, trop de jeunesse, voire même un peu d'enfance. Il y a eu de l'irréflexion et des mauvais conseils, l'illusion que j'avais aussi d'agir pour la défense et pour le bien de la monarchie, en somme d'accomplir mon devoir de prince. Mais je ne veux pas me chercher d'excuse... Oublions tout cel Dites-moi que vous me pardonnez, Philippe, serrons-nous la main. Il n'est de haine qui n s'apaise, n'est-ce pas ? Que ce geste nous guéris de la nôtre. Voilà. *(Un temps.)* Eh bien ? Je vo tends la main, Philippe. Est-ce que vous refus de la prendre ?

PHILIPPE. — Oh ! non... non... Je suis très sen sible aux sentiments que vous m'exprimez, enco qu'ils m'étonnent beaucoup... Et je consens bie volontiers à vous serrer la main si cela vous pe met de dormir tranquille... *(Il le fait.)* Mais...

KARL. — Merci, Philippe.

KALENBERG. — Vous venez d'écrire une pag sublime de votre histoire, Majesté.

WANDA. — J'en suis bouleversée...

PHILIPPE, *continuant.* — Mais... il y a ma heureusement une petite difficulté...

KARL. — Laquelle ?

PHILIPPE. — C'est que je tiens à mourir, mo figurez-vous.

Mouvement de tous.

KARL. — Comment ?

PHILIPPE. — Oui.

ELISABETH, *très émue.* — Vous tenez à mourir

PHILIPPE. — Oui ! Ou plutôt non... je m'exprim mal. Quand je dis que je tiens à mourir, ce n'e pas absolument exact...

KARL. — Ah, bon ! Vous nous faites de ce peurs !

PHILIPPE. — En vérité, ce n'est pas que je tienn positivement à mourir : c'est que je ne tiens plu du tout à vivre. Vous distinguez immédiatemen la nuance ?

KARL. — Moi ? Non !... Mais qu'est-ce que vou chantez là ?

PHILIPPE, *souriant.* — Mon chant du cygne Brutus, probablement ! Hier matin — comme l temps passe, grands dieux ! — je trouvais encore la vie toutes sortes d'attraits. Hier soir déjà ell n'en avait plus qu'un, mais puissant, qui valait lui seul tous les autres. Aujourd'hui, plus ne m'es rien et rien ne m'est plus...

KALENBERG. — Allons ! soyons sérieux, monsieu

PHILIPPE. — Mais on ne peut pas l'être davan tage, Excellence, je vous le jure. Ma déci sion est irrévocable. Je répugnerais sans doute me supprimer de ma propre main, mais, puisqu votre tradition me fait un droit d'être exécuté, j ne laisserai pas échapper une occasion comm celle-là. Je suis même bien résolu, s'il le faut, en appeler à vos chefs montagnards, au peuple qu se rassemble sur la...

KARL. — Corps de Dieu ! Il a été frappé d vésanie, cela devait arriver !

KALENBERG. — Le fait est qu'on en viendrait douter de votre jugement, monsieur...

WANDA. — Oui, quelle lubie...?

KALENBERG. — Expliquez-vous. Et quittez cett fausse désinvolture. La question est trop grave.

PHILIPPE. — Excusez-moi. J'ai horreur de traite des choses graves avec gravité.

KALENBERG. — Mais encore ? monsieur, mai encore ? Pour vous être aussi soudainement dépri de l'existence, il faut que vous ayez une raison

PHILIPPE. — Bien sûr ! Ou une déraison.

ARL. — Ah ! il l'avoue : le cas n'est pas déses- ! — Et laquelle ? Laquelle ?

HILIPPE, *à Elisabeth.* — Dois-je la dire, ame ? Car vous l'avez devinée, naturellement ?

LISABETH. — Mais, monsieur...

HILIPPE. — Et vous, sire, vous ne la devinez ?

ARL. — Non.

HILIPPE. — Vous n'étiez pas encore endormi rtant, cette nuit, derrière votre rideau, lorsque dit à la reine que je l'aimais plus que ma vie ?

Kalenberg et Wanda se regardent, stupéfaits.

ARL. — Et alors ?

HILIPPE. — Et alors, ce n'était pas une formule, à tout.

ARL. — Quoi ? Vous prétendez que vous voulez urir parce que vous vous croyez amoureux de femme ?

HILIPPE. — Non pas parce que je me *crois* oureux, sire, mais parce que j'aime votre femme n amour qui s'est révélé pour moi sans espoir, dis bien : sans espoir, et que, du coup, la vie a sé de m'intéresser.

ARL. — Oh ! écoutez, Philippe : ce n'est pas le ment de nous livrer à des enfantillages...

HILIPPE. — Des enfantillages ! *(A Elisabeth :)* n amour pour vous, un enfantillage, madame ! *Karl :)* De vous ou de moi, qui est l'enfant, ? Au reste, je n'ai de compte à rendre qu'à i-même. *(A Kalenberg :)* Conduisez-moi, mon- ur le ministre : je vous suis.

ARL. — Mais non, mais non ! Arrêtez.

HILIPPE. — Quoi encore ?

ARL. — J'admets tout ! Je comprends tout !

HILIPPE. — Tant mieux ! Ainsi n'y aura-t-il s rien à ajouter.

ARL. — Comment : plus rien ? Ma parole, irait-on pas que vous en êtes à votre première aire ! Vous savez bien que, dans un délai plus moins long...

HILIPPE, *à Elisabeth.* — Pardonnez-lui, madame : n'est pas fait pour l'exceptionnel. La seule pers- ctive de respirer un air qui ne serait pas le vôtre soulève le cœur.

ARL. — Eh bien, alors, respirez-le, que diantre ! rsonne ne vous en empêche.

HILIPPE. — Si. Vous.

ARL. — Moi ? Et de quelle manière ? L'air partient à tous, je ne suis pas jaloux de l'air. us n'avez qu'à ne pas nous quitter, je serai chanté de vous garder !

HILIPPE. — Vous plaisantez, j'espère ?

ARL. — Pas du tout. Pourquoi ?

HILIPPE. — Mais parce que je n'ai rien d'un oureux transi, Karl, et que je demande à être vé de retour.

ARL. — Justement ! Vous verrez comme un timent de cette sorte s'évanouit vite quand il st pas partagé. Il n'y faut qu'un petit peu rgueil.

HILIPPE. — Vous me parlez de mon orgueil ! is je l'ai mis à ce que mon amour reste pur, écisément, reste intact. Et c'est bien pourquoi il comble en cet instant. Plus tard j'en désirerai antage. Or ce n'est pas vers moi, hélas ! qu'ira ais le cœur de la reine...

KARL. — Qu'est-ce que vous en savez ? Ayez un peu de patience. Elle a déjà beaucoup de sympathie pour vous...

PHILIPPE. — Eh bien ? et vous, alors ? *(A Elisabeth :)* Je m'excuse d'envisager cette hypothèse extravagante, madame. *(A Karl :)* Et vous ? Vous ne perdez pas de vue, n'est-ce pas, que c'est de votre femme qu'il s'agit ? Or je suis très exclusif, vous savez ! Et trop honnête pour essayer de vous tromper. Je n'aime pas l'adultère, moi, ni les amours clandestines. Alors ? Non. Non. Finissons-en dès maintenant. La situation n'a pas d'autre issue. *(A Elisabeth :)* Adieu, madame. Ne m'en veuillez pas de vous avoir adressé ces paroles brûlantes par le travers de votre mari, mais... *(A Kalenberg :)* Marchons, monsieur le ministre. Je suis à votre disposition.

KARL, *éperdu.* — Philippe ! Non ! Vous ne me ferez pas cela ! Vous allez me... me déshonorer, me... me couvrir de honte. Je... je n'y survivrai pas.

PHILIPPE. — Vous avez beaucoup trop de scrupules, ce matin. C'est aller d'un extrême à l'autre.

KARL. — Si c'était ma grâce que j'implorais de vous, vous ne me la refuseriez pas ?

PHILIPPE. — Sans doute, mais ce n'est pas la vôtre.

KARL. — Si. Si. Exactement.

PHILIPPE. — Vous divaguez, mon ami. Allons ! un peu de courage, saperlotte ! Ce ne sera qu'un petit moment à passer, vous verrez. Je vous promets de mourir très vite. Là !

KARL. — Très vite ? Mais cela ne se peut pas. Mais il n'en est pas question. Enfin, quoi ! c'est bon, la vie ! C'est très bon !

PHILIPPE. — Pour vous, oui.

KARL. — C'est bien ce que je dis ! *(Aux autres :)* Mais qu'est-ce que vous attendez pour intervenir, vous autres ? Allez-vous me laisser encore longtemps me débattre seul contre ce forcené, contre cet énergumène ? *(A Elisabeth :)* Et vous ? Vous surtout, madame ? Pourquoi n'ouvrez-vous pas la bouche ? C'est pourtant vous la responsable de cette situation ! Si vous ne vous étiez pas avisée de vous faire aimer par Monsieur je ne serais pas dans une situation aussi critique ! Vous n'avez donc rien à lui dire ?

ÉLISABETH. — Si. Mais je voulais voir d'abord jusqu'où vous pousseriez la grandeur d'âme.

KARL. — Comment ?

ÉLISABETH. — Et, d'autre part, ce que j'ai à dire au chevalier, je désirerais le lui dire seule à seul.

KARL. — Seule à seul ?

ÉLISABETH. — Oui.

KALENBERG. — La reine a raison, sire. Hors notre présence, je suis assuré qu'elle trouvera les arguments qu'il faut pour ramener M. de Halden à une plus juste vue des choses. Venez, Majesté. Venez. Et laissons faire aux dieux. A l'un d'entre eux, très particulièrement.

KARL. — Lequel ?

KALENBERG. — Peu importe. Venez. Je gage même que la reine n'aura pas besoin d'un long moment pour...

ÉLISABETH. — Non. Cinq minutes. Pas davantage.

KARL. — Cinq minutes ? Vous croyez ? Par quel mystère ?

ELISABETH. — Ne vous en souciez point. Cela me regarde.

KARL. — Ah ! Bien. Bien. Euh !... je vous fais confiance. Mais n'oubliez pas que vous avez entre les mains ce... ce à quoi je tiens le plus : ma... ma réputation, ma... ma...

ELISABETH. — Je sais, Karl. Je ferai pour le mieux. Laissez-nous maintenant.

KARL. — Oui... Euh !... alors... Euh !... *(A Wanda :)* Venez-vous, madame la duchesse ?

PHILIPPE, *à Wanda.* — Duchesse ? Déjà ? Oh ! mes compliments !

WANDA, *à Karl.* — Une seconde, Majesté. Un mot à la reine et je vous suis.

KARL. — Ah ? Bon. *(A Elisabeth :)* Vous avez dit : cinq minutes ?

ELISABETH, *confirmant.* — Cinq minutes.

KARL. — Elles vont compter pour cinq siècles. Vous entendez, Philippe ? Cinq siècles.

Il sort avec Kalenberg.

PHILIPPE. — Mais qu'est-ce qu'il a ? C'est inconcevable.

WANDA, *à la reine.* — Adieu, madame. Et bonne chance ! Quoi qu'il vous semble, je vous admire et je vous aime bien. *(A Philippe :)* Je vous avais promis de faire quelque chose pour vous, monsieur le chevalier — et je l'ai fait. Mais les événements dépassent *vos* espérances !

Elle sort. Un silence.

PHILIPPE. — Madame, depuis une demi-heure, je ne comprends strictement rien à rien, ni à personne.

ELISABETH. — Oh ! il est certain que vous n'avez pas l'esprit très délié ce matin, Philippe.

PHILIPPE. — Vous aussi, vous m'appelez Philippe pour m'amadouer ?

ELISABETH. — Ce n'est pas pour vous amadouer, mais il faut bien un commencement à tout.

PHILIPPE. — Comment ?

ELISABETH. — Est-ce que désormais je ne vais pas toujours vous appeler ainsi ?

PHILIPPE. — Désormais ?

ELISABETH. — Et vous, est-ce que vous ne m'appellerez pas Elisabeth ?

Un temps.

PHILIPPE. — Ce n'est pas vrai ?

ELISABETH. — Si, Philippe.

PHILIPPE. — Ah ! faites attention, madame ! Il serait aussi criminel de me mentir que de vous mentir à vous-même. Si vous venez à moi par pitié, ou par déception, ou par dépit, je ne saurais m'en contenter. C'est votre amour que je veux, ou rien.

ELISABETH. — Que vous êtes exigeant, mon Dieu !

PHILIPPE. — Oui.

ELISABETH, *souriant.* — Disons, pour le moment, que je m'étais trompée de jumeau, et qu'à présent je choisis le bon...

PHILIPPE. — Je ne vous entends pas.

ELISABETH. — Disons que, si je ne peux encore savoir que je vous aime, je sais déjà pe tant que je n'aurais aucun plaisir à voyager s vous dans la chaise qui m'attend en bas...

PHILIPPE. — Comment ? Nous... ?

ELISABETH. — ... Et que je n'aurais non aucun plaisir à aller sans vous ce soir au sp tacle...

PHILIPPE. — Au spectacle ?

ELISABETH. — Oui. A Dzinckz. Et ce que je surtout, Philippe, c'est que je n'aurais aucun pla à aborder sans vous dans quelques jours à certa petite île de la Méditerranée où, sur le chemin collines, nous attend, paraît-il, un grand cyp dans sa pèlerine verte...

PHILIPPE, *après un temps, lui prenant les ma* — Il y a donc des miracles ?

ELISABETH. — Il y en a, Philippe.

PHILIPPE. — Et des miracles clairs ? Qui naiss de la ruse, du mensonge, de l'intrigue et de se ments inavouables ?

ELISABETH. — Il faut croire ! Que nous impor à présent les vérités ou les mensonges d'hier ? mensonge, c'est bien souvent une vérité qui a un peu d'avance.

Un temps. On frappe à la porte.

ELISABETH, *surprise.* — Ah !... Entrez !

Entre Kalenberg.

KALENBERG. — Pardonnez-moi, madame, mai roi est dans un tel état d'anxiété...

ELISABETH. — Vous pouvez le rassurer, monsi le ministre : le chevalier est revenu... à *ses* m leurs sentiments !

KALENBERG. — Ah ! c'est une bien bonne n velle, Majesté. Mais je n'en doutais pas.

Il va vers la fenêtre qu'il ouvre, se penche agite son mouchoir.

ELISABETH. — Que faites-vous ?

KALENBERG. — Le roi est sur son bal madame. Je lui fais le signe convenu. Est-ce Votre Majesté s'absentera quand même ?

ELISABETH. — Oui, Excellence, oui. Et... ce propos, vous voudrez bien informer le roi je n'ai pas cru bon de laisser le chevalier à merci d'un coup de tête et que je l'emmène a moi. J'espère qu'on n'y verra rien à redire.

KALENBERG. — Comment ! madame, mais c'es solution idéale ! Pour tout le monde.

ELISABETH. — N'est-ce pas ?

Coup de canon.

ELISABETH, *saisie.* — Qu'est-ce que c'est ?

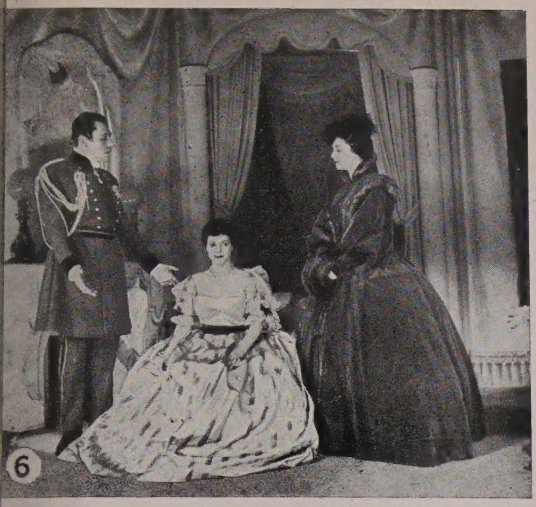
KALENBERG. — Le signal de l'exécution, mada On hisse le mannequin au bout de sa corde. *(C de canon.)* Voilà qui est fait. *(Coup de canon.)* Roi de la Fête est mort.

PHILIPPE, *souriant.* — Mort, vous croyez ?

KALENBERG. — Oui, monsieur. Vive le roi !

ELISABETH, *qui a posé la main sur celle du C valier et qui se dirige avec lui vers la porte.* — E que la vraie fête commence !

RIDEAU



Karl. Wanda. Elisabeth.

Karl. Elisabeth.

6 ELISABETH. — *Que se passe-t-il ? Vous n'êtes pas bien, Wanda ?*
KARL. — *Elle vient d'avoir une syncope.* (ACTE III.)

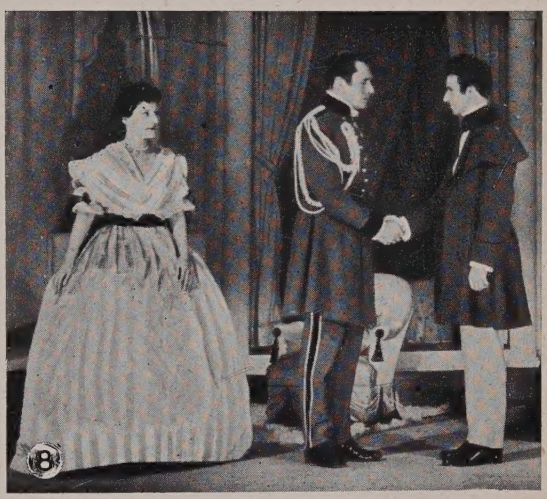
7 ELISABETH. — *Allons, il faut nous séparer, je crois.*
KARL. — *Oui, l'heure s'avance...* (ACTE III.)

8 PHILIPPE. — *Je suis très sensible aux sentiments que vous m'exprimez... encore qu'ils m'étonnent beaucoup ! Et je consens bien volontiers à vous serrer la main, si cela vous permet de dormir tranquille...* (ACTE III.)

9 ELISABETH. — *Que nous importent à présent les vérités ou les mensonges d'hier ? Un mensonge, c'est bien souvent une vérité qui a pris un peu d'avance.* (ACTE III.)

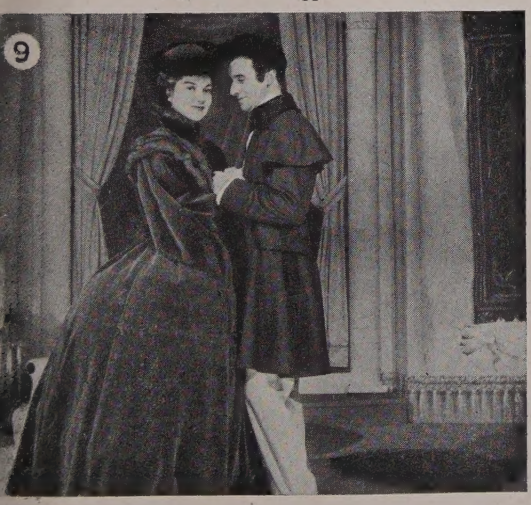
10 L'auteur parmi ses interprètes au cours d'une répétition.

(Photographies Bernand et Lipnitzki.)



Wanda. Karl. Philippe.

Elisabeth. Philippe.



LE ROI DE LA FÊTE devant la critiqu

Si Schéhérazade, improvisatrice de génie, avait lu *Le Rameau d'Or*, de Frazer, et *Les Noyers de l'Altenberg*, d'André Malraux, elle eût sans doute été frappée par les rites étranges qui sont rapportés de Babylone et d'ailleurs, et elle en eût tiré, en les transportant à Bagdad, de quoi divertir le sultan Schariar, à l'extrême du divertissement. Le sultan, au début, aurait peut-être froncé ses sourcils touffus : « Dépêchez-vous, ma chère. Prenez-vous votre souverain pour un benêt, que vous lui expliquiez si minutieusement des choses simples ? Plus vite, plus vite, ou je vous fais trancher la tête... » Puis sa curiosité fût devenue aiguë. Il n'eût plus perdu une syllabe. La voix de la sultane évoquait un roi un peu sot, un peu couard. Une reine ingénue, tendre et cédant le plus joliment du monde à une tentation plus spirituelle que charnelle pour un autre prince brave, galant, romantique, éperdu d'amour ? L'itinéraire du récit était à souhait labyrinthique. Passait par là une dame d'honneur ravissante et polissonne...

C'est nous qui fûmes hier soir Schariar ; et M. Claude-André Puget était Schéhérazade, la conteuse qui prend son temps, mais peu à peu engourdit nos impatiences et nous charme...

Robert Kemp, dans *Le Monde*.

Alors je bondis en pleine féerie à la Comédie des Champs-Elysées, où Claude-André Puget nous installe dans le palais d'un roitelet balkanique d'il y a cent ans et nous demande d'admettre que la coutume encore barbare de la région (venue d'on ne sait quelle Asie) continue d'exiger, de temps en temps, qu'un condamné à mort, la veille de son exécution, se voie promu roi — le roi de la fête — pour une journée de carnaval avec danses, chants, beuveries et défilés triomphaux... Et pour une nuit... avec droit conjugal sur la reine elle-même !

C'est compliqué, et un peu fort d'élixir folklorique. Mais Puget nous propose — et nous l'impose — avec un si gentil sourire ! Nous acceptons les règles du jeu, où nous sommes menés de surprise en surprise par un ministre roué, un préfet de police zélé, un roi superstitieux, une reine sentimentale, une intrigante spirituelle et un ex-conspirateur séduisant, chevaleresque, sceptique et pourtant amoureux comme Ruy Blas. Il sort en souriant d'un roman de Stendhal pour diriger cette ronde de personnages de Scribe. Je ne vous raconterai pas comment il déjoue tous les obstacles : substitution de dames, cachettes dérobées, armes cachées, narcotiques préparés. Allez-y voir ; vous y prendrez plaisir comme je l'ai fait, si vous avez soin de mettre ce soir-là votre âme simple, votre âme à contes bleus mouvementés.

Dussane, dans *Samedi-Soir*.

Dans la capitale d'opérette d'un petit royaume montagnard du centre de l'Europe, entre 1835 et 1840, l'on s'apprête à célébrer une fête. Une tradition, venue de bien loin — de la Perse ancienne, où les sacées duraient cinq jours — veut que pendant la fête un condamné à mort prenne la place du roi, dont il revêt les habits, et qu'il use de toutes les prérogatives royales, jusques et y compris la couche de la reine. Et celle de M. Puget est jolie à damner tous les saints. On a donc tiré de son cachot un pauvre baladin, et le comte de Kalenberg, premier ministre, aidé de Vitzthum, un chef de police, met au point le scénario — un peu compliqué — de ces festivités. Le baladin devra simuler un attentat sur la personne du roi en tirant avec un pistolet chargé à blanc. Mais le pauvre bougre, on ne sait trop pourquoi, ne tire pas. Un autre tire et troue le bicorne royal. On l'arrête aussitôt. Il sera donc le roi de la fête, en attendant d'être pendu.

Tandis que la police va le querir une dame d'honneur de la reine, jolie, dévouée et, on le verra par la suite, futée comme pas une, s'offre à porter le diadème royal pour éviter à sa souveraine l'humiliante corvée qu'impose la tradition. On amène le coupable. Il est distingué, fin causeur, il a de bien beaux yeux, et vraiment on ne plaint pas trop la petite comtesse. Il se nomme Philippe de Halden, et a été jadis dénoncé par le roi Modène, alors qu'il appartenait un groupe de carbonari. Il voulu que faire peur au roi, devenir le roi de la fête, parce qu est amoureux de la reine. Il a bi envie de rire quand il voit sur tête de la comtesse le diadè royal. Et là-dessus, en s'amusa beaucoup, en flânant comme lièvre de la fable, M. Claude-And Puget noue le plus aimable, le pl insensé des imbroglios, avec escalier dérobé, un flacon de narc tique, des pistolets partout, et, p le truchement de la comtes quelques clins d'œil au spectate pour lui rappeler qu'on n'est p sérieux.

Renée Saurel, dans *Combl*

La Comédie des Champs-Elyse va de succès en succès. Ap *Clérambard*, *Le Roi de la f* fera courir tout Paris. Je n'avais p beaucoup aimé les deux derniè pièces de M. C.-A. Puget, *Le Sai Bernard* et *La Peine capitale*. M dans l'ensemble, celle-ci est b venue. L'idée est amusante. S doute l'exposition est un peu tr nante. Dans la seconde partie l'acte II le mouvement se ralen Mais l'acte III est excellent, et, l'ai dit bien souvent, le dernier a d'une pièce est le jugement qu'e porte et qu'elle nous incite à por sur elle-même. Nous sommes pa satisfaits. J'ajoute que le specta est d'une beauté et d'un lu exceptionnels : je vise le décor les costumes de Mme Franc Galliard-Risler. L'interprétation très bonne, mais elle est domi par Mlle Françoise Christophe, est peut-être l'actrice la plus ra sante qu'on puisse voir en moment à Paris ; et cette bea exceptionnelle, elle ne semble en avoir conscience, elle joue a une simplicité et une vérité ch mantes. Je dois dire que dans grande scène de l'acte III, où reste longtemps immobile et mue dans sa merveilleuse robe ve doublée de fourrure, elle littéralement fasciné. Je pense tous les spectateurs ont, com moi, eu en la contemplant le s timent de l'inoubliable.

Gabriel Marcel, da *Les Nouvelles Littérai*

Comité de Direction : Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S. Quilici.

Fondateur : Georges Ouda

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 3e trimestre 1951. — Imprimeur no 148.